

LE TROMPEUR

Suivi de

LES MURS HUMAINS

Suivi de

**EXTRAITS SAVANTS
ET DESSINS D'ENFANTS**

Guillaume Bardou

LE TROMPEUR



Méduse, par Le Caravage

« Le terme méduse est un nom vernaculaire désignant les formes libres de nombreux groupes de cnidaires et s'opposent donc aux formes polypes, sessiles. »

Encyclopédie Wikipédia

Une vraie méduse



I

Parmi les méduses et les courants marins

« Mais si tous ses efforts sont tournés vers l'acquisition de ce qui est dans les livres ; si c'est pour cela qu'il peine et pour cela qu'il a quitté son pays, je lui dis de rentrer chez lui tout de suite et de ne pas négliger là-bas ses propres affaires, car ce pour quoi il s'est expatrié n'en vaut pas la peine. »

Entretiens, Épictète, I, Ch. IV

« Quand un homme a vu Cela qui est à la fois l'être supérieur et cet être inférieur, alors le nœud des fibres du cœur est déchiré, alors tous ses doutes sont dispersés et ses œuvres l'abandonnent et périssent. »

Mundaka Upanishad, deuxième Mundaka, extrait

Ça y est, voici les premières lettres qui défilent sous le clavier. Je me suis préparé pour cela depuis douze jours de retenue, et quarante-quatre ans d'existence. Je suis un peu anxieux, légèrement nerveux, mais j'ai confiance. Tiens, voilà les premiers débuts de phrases que je corrige... Svetlana, ma petite fille, coupe des pommes de terre devant moi sur la table, et maintenant Victor vient et lit par-dessus mon épaule, tout en protestant que je viens d'écrire son nom. C'est bon, les enfants je n'en dirai pas plus sur votre compte, je ne sais pas pourquoi vous prenez comme une mode que ça vous irrite. Vous m'avez placé sous le nez ce réveil minute que vous voulez voir sonner, pour rire. De toute façon, je ne vous sacrifierai jamais aux pelures de vie que sont mes mots, puisque vous êtes la clé de la vie, bien en amont, dans ce lieu des choses ultimes. Ma femme parle avec sa mère à elle en Ukraine, via internet dans la pièce d'à côté. Tout ça pour dire que nous sommes en vacances, au mois d'août en son milieu, dans un village italien de Ligurie, proche de la méditerranée, où ce qu'il en reste selon ce que valent encore les cartes postales de régionalisme. Quand plus rien ne vaut la peine d'une différence, ça s'appelle du nihilisme. Alors quelle forme va donc prendre ma création ? De quoi serais-je digne ? Serai-je assez propre, suis-je dès maintenant assez dépouillé, à vif, pour raconter ce que j'ai vu ? Aurais-je assez d'art pour prétendre vous emmener avec moi quelque temps alors qu'il me faudrait commencer par vous secouer un peu, voir vous vexer... comme le font aussi les vicieux qui n'ont rien à proposer¹...

Nous ne sommes certainement pas dans un âge d'or, pas même dans l'idée qu'il puisse en exister un. Ça respire mal, ça n'oppose que sa force d'inertie dans des cachettes, recette de moins en moins efficace, et quand ça cherche des solutions, alors un de ces laborieux dit que son livre aura la prétention d'améliorer le monde. Ça ne m'est pas difficile de le dire, j'ai toujours été un peu

prétentieux, mais par ignorance, car je suis sincère toujours. Je sais ce que c'est la vanité, je pense que c'est quand on se satisfait de s'imaginer un genre de toute puissance, de façon flatteuse pour soi. Maintenant, je pourrais rapidement si je me laisse aller à ce petit jeu qui se joue dans des cachettes. Pensez bien que j'en ai fait l'expérience. Après, la puanteur de la décomposition fait craquer les murs par la pression des gaz, et l'esprit, la conscience, le monde mêmes chavirent dans le vide. Ce n'est pas de l'imagination ça, ce n'est pas fait pour tromper, pour servir une cause cachée, par exemple vendre des livres ou plaire. En fait, c'est de la conscience. Question de voyages, de reconnaissances, d'aller voir ce qu'il y a de l'autre côté de la colline et de le raconter. L'imagination qui fonctionne sur elle-même ça me dégoûte, elle est trop typique d'un rapport à la réalité cancéreux. C'est par elle que tout commence à pourrir. L'imagination, ce n'est pas vraiment de la vitalité, car nous sommes souvent assis dans des fauteuils. De cette mise en image, j'ai trop souffert depuis tout petit, livré sans protection à la captation de signaux contradictoires. Trop sensible et possibilités expressives bloquées. Vitalité bloquée. Mais je n'en fais pas reproche à mes parents, pas plus à une instance supérieure d'ailleurs. J'en serai plutôt reconnaissant, je ne sais pas comment le justifier. Probablement parce que je suis vivant.

Une vision arrive et dit qu'il n'y a plus de vide pour nous tuer au-delà de nos cachettes, et que le pourrissement va s'arrêter. Quel optimisme ! Ainsi sont les charmes des visions. Celle-ci propose une « *topologie* » de l'esprit, elle s'enfle de mots comme une représentation simple du paysage intérieur d'abord, en trois lieux fondamentaux et typiques du psychisme humain par défaut. Si ce n'était que cela, ce serait déjà très utile pour tout un chacun, pour vivre tout simplement. Mais il y aura davantage dans la mise en évidence de la relation de soi avec le monde physique et extérieur, la façon dont se comprend le réel. Un antidote à nos tourments existentiels ? Je ne sais plus trop. En réalité je suis en train de relire et transformer ce texte que j'ai écrit il y a deux ans, et j'ai oublié cette vision dont il est question... je l'avoue. Ce devait être une de mes statues de bronze dans le moule du fondeur, qui contenait bien sûr la forme de ce que j'ai toujours été, mais mal dégagée du plâtre et des scories de l'existence. Ah ! L'existence ! Ce temps des « *œuvres* », cette mise en acte faite sous le signe d'un feu brûlant, dévoreur. Ce besoin d'agir pour se connaître qui ne peut jamais être satisfait mais doit-être expérimenté. Et la fin des œuvres pour être à l'aise parmi les objets du monde matériel et avoir compris ça qui est tellement important. Mais qu'importe, je ne trahirai pas ce que j'ai été, je conserverai tout ce qui a été vraiment ressenti dans la musique du style. Je peux polir mes statues, ça veut dire que les moules sont déjà plutôt bien brisés.

Ces moules étaient des œuvres et ces statues la réalité objective. C'est pour ça que tout s'oublie, tout s'oublie au point que c'est nécessaire d'oublier pour

mieux dégager la réalité de soi, la forme, les formes, sans s'assassiner dans une dissonance, y rester piégé quoique nous ayons fait. Donc, vous aurez bien sûr à compléter le chemin, vous « *connaître vous-même* », comme disait le dieu².

Alors, il est temps de commencer à mettre des images et des couleurs dans mon récit, en cherchant à bien restituer la réalité vécue. Aussi, c'est le deux août au soir que nous sommes arrivés à DolceAcqua, et c'est bien ce à quoi je m'attendais, ce que je craignais : la présence physique de ces murs de pierre, construit depuis des siècles pour soutenir la terre dans les cultures et les habitations des terrains pentus de ce paysage des Alpes maritimes. Mon village d'île de France était derrière nous. Là-bas aussi il y a des murs, sur lesquels on peut grimper, et sauter. Mes pieds chaussés et mes genoux cognant le pavé, c'était tentant comme se tenir sur le toit de ma chambre, et sauter. Précisément ça, je ne le faisais pas. Par peur. Non pas que mon corps ne pouvait pas le supporter, ce n'était pas très haut. Était-ce la peur de ne pas éprouver ce que peut mon corps tant qu'il est encore fort ? Je pense qu'aucune explication n'est valable quand l'intelligence s'éteint devant ce point noir total, que vous pouvez noircir en paroles tant que vous voudrez, mais qui vous attire.

Car, comme vous, du moins une partie d'entre vous, j'ai ce mal. Vous vous reconnaissez. Je ne suis pas spécialisé en murailles, ce peut être d'autres objets qui disent que je suis laid et que je m'assassine et que toujours je recule, et qu'il y aura un moment où je pourrai bien passer dans un trou totalement et définitivement, pour décorer les jours d'un nouvel « *Étant*³ », un autre corps ailleurs et tristement de cette façon. Ce mal peut être aussi l'amour d'un corps, la tentation de mettre son pied sous une roue de voiture, pour évoquer des images que les enfants comprennent. C'est de l'amour non satisfait. Essayer plus lourd comme voiture, plus démuné comme pied, plus haut comme saut ? C'est trop de solitude. Ce peut-être voir ce que le corps peut supporter d'électricité ? N'est-ce pas utile pour enseigner aux enfants ? Vampires du monde ! Voilà ce que nous sommes au fond. Nous renions l'expérience du monde en ne le laissant à rien ni personne autre que nous, dans l'effort de le comprendre. C'est grandiose, l'effet de la vitalité : quand j'écris, c'est pour épuiser ma vitalité avant qu'elle ne m'épuise n'importe comment. Même quand nous canalisons en action nos métabolismes par le moyen d'actes sportifs ou intellectuels réussis, du moins selon notre ego, nous restons incapables d'être heureux globalement. Il y a un remords, un doute pénible, l'impression de feu intérieur qui est un privilège. Mais pouce ! La suite plus tard, je gêne pour que la table sois mise, il est treize heures et je veux maintenant déjeuner dans mon unique espoir : « *l'amour versé sur ma femme et mes merveilleux enfants* ». C'est une tentative désespérée de donner de l'existence à autre chose que soi. Certains se protègent

de la même façon en haïssant. J'ai de moins en moins besoin du deuxième remède, à mesure que mes visions se font claires.

... Donc, ce soir-là, le deux août dans cet appartement sur la table où j'écris, je m'assoie et je relis mes écrits de l'année écoulée, un ensemble de texte que j'ai appelé *Brian et la conscience*. Brian existe réellement et ma relation avec lui est une des belles choses de ma vie, mais c'est une autre histoire. Son histoire se lisait dans ce livre sous forme de vers libres à bouts rimés, un peu à la manière du *Don Juan* de Byron⁴ ; un bon nageur celui-là, moi aussi je le suis, mais je n'ai pas fait aussi bien que lui à ce jour. Parlons plutôt des textes exprimant la conscience, ce présentant sous forme de... de quoi ? À vrai dire, j'ai bien du mal à dire le sens du langage verbal, attendu qu'il en a tant. Si c'est comme de la musique, en me relisant je ne fus pas charmé. Non, vraiment, ce n'était pas de la symphonie. Je fus franchement dégoûté de mes œuvres. En obstiné habitué à réagir énergiquement, je commençais de corriger les textes. Ces textes, savez-vous pourtant que j'avais mis des heures à les écrire, ne les abandonnant au papier définitif qu'avec la certitude de les avoir menés à la perfection ? Je me disais que c'était normal, que ceux du début étaient moins bons que ceux de la fin. Mais je fus découragé de sentir mon absurdité. Je ne pouvais pas tout réécrire, faire du neuf avec de l'ancien, alors que je n'avais pas les moyens mentaux de faire du neuf, de faire la transmutation qui viendrait plus tard (et oui... maintenant !). Quand je pense que j'étais venu à DolceAcqua avec l'intention d'ajouter un chapitre nouveau, celui médité les jours précédents pour tromper mon amour déçu, satisfaire mon besoin d'agir : précisément la mise en forme de l'esprit en trois lieux. J'étais sûr du premier lieu, celui qui tue, je pouvais dire deux ou trois choses sur celui de la colère, et du dernier, de celui où paissent les animaux, et bien, ce serait l'affaire d'une journée ou deux à écrire, et les idées viendraient naturellement dans les enchaînements des mots... Mais je n'ai rien fait, car tout ce petit univers du livre s'effondrait, et le reflet de mon esprit qu'il me tendait ne valait pas mieux que les murs du dehors qui m'obsédaient.

Malgré le stoïcisme lu dans les *Entretiens* d'Épictète⁵, mon livre de chevet à ce moment. Malgré le contrôle de mes représentations, mes moments de joie, mes actes réussis, j'étais à nouveau vaincu, malheureux, et je le serai encore, avec à chaque fois cette impression de totalité du lieu où je me trouvais, niant le reste du paysage. Dans la glace de la salle de bain, un visage méchant, le mien. Méchant, car il me fait souffrir. Le lendemain, les yeux happés par tous les murs de la route, qui disait tous « *viens, viens nous essayer* », je conduisais ma famille à la mer. Oh, la mer... J'entrai dans son univers simple, dioptrique magnifique entre l'air et l'eau, le visage fendant la surface où s'en allaient mourir les obsessions intraitables du lieu tragique où je me trouvais. Je nageai vers les bouées

annonçant la zone des bateaux, effort après ces efforts d'être venus jusque-là. Efforts de gagner ma vie dans mon travail d'artisan, cette exigence qui me poursuivait encore quoique affaibli pendant les vacances, alors que je n'avais plus de quoi fournir tous ces efforts, le moral étant atteint profondément, par cette peur de soi-même, en réalité cette impossibilité de rester dans ce lieu qui se présentait comme un tout. C'est ce que vous diriez, n'est-ce pas, vous, vous parleriez de moral et de déprime ? Dans le dernier niveau de compréhension atteint ? Pour moi, je poussais la nage un peu plus loin, et m'arrêtant dans le calme de cette eau salée je me laissais aller au désespoir et mes yeux se mouillèrent, peut-être pour aider la mer à me laver de toute cette horreur. On bute sur un mur comme sur sa raison, et le malheureux s'imagine qu'il a peur d'un dominateur, et se trouve seul, alors qu'il apprend à aimer l'univers sans le savoir.

À vrai dire, dans cette eau je me jugeais instantanément en train de jouer la tragédie, pensant que ça ferait joli et pathétique à raconter. Mais ne vous méprenez pas, la frontière est mince, plus mince qu'un fil qui peut se couper sans prévenir, et il s'en faut de peu de passer de l'autre côté, d'aller se perdre parmi les méduses et les courants marins. Oui, c'est le repos qui est tentant. Aller s'endormir au large, faire en sorte, sans s'en rendre compte, d'être trop fatigué pour pouvoir revenir, voilà où en douceur nous mène le monde selon le troisième lieu. Je fis demi-tour bien sûr, la mort me fait peur et la vie me promet de l'amour. Disons que j'ai encore beaucoup à faire, beaucoup à voir, et que ce serait du gâchis ; mais ça, ce sont des signaux qui viennent d'autres mondes, les mondes selon mes enfants qui jouent sur la plage, les autres, et enfin tout ce qu'il y a de beau et qui ne veut pas se perdre et s'abandonner. Je voudrai dire quelque chose à tous les parents de suicidés. Ils sont tombés dans un trou dans la terre, les suicidés, comme d'autres sont victimes d'accidents, quand la terre n'était plus pour eux qu'un de ces trous qui fait chuter. Qu'on ne me parle pas de volonté, la volonté est une mise en image typique du lieu des cachettes, un luxe de l'imagination, un débordement de vitalité. Personne n'est responsable de ce qui n'est pas voulu, personne n'est responsable des trous dans la terre.

Car pour tout ce qui existe, il n'y a pas de terme mortel à l'existence personnelle, parce qu'il n'y a pas d'existence personnelle. Le sentiment d'être quelqu'un dans un corps est continuellement éprouvé. Le corps d'un jeune c'est la mentalité du corps d'un vieux qui est mort. Maintenant je m'arrête encore, car Svetlana, mon p'tit amour de huit ans et demi si beau à regarder veut que je joue à la belotte, avec Victor tout pareil, qui va sur ses onze ans. C'est très important ce genre d'attention à eux qui sont dans le premier lieu, il faut qu'un amour expressif soutienne les enfants le plus longtemps possible, pendant la vie. C'est plus réel, un effort, que les coulures d'encre d'un livre. C'est même un acte,

qui est tout entier dans les conditions dans lequel le monde se présente. Mais... j'arrive⁶ !

... Une nuit et une matinée ont passé, nous sommes revenus du marché, et le tableau est le même qu'hier à la même heure, pour réenclencher le phénomène d'écrire. Svetlana cette fois-ci coupe des aubergines, et ma femme fait le reste, dont je ne me rends jamais trop compte. J'ai du mal à reprendre le fil de mes idées, j'écris des choses et je les efface. Des choses qui n'ont rien à voir avec ce qui s'est passé. Je crois que le quatre août, dans la matinée, la muraille est venue dans mon appartement. En ouvrant la fenêtre, il m'a paru que je devais sauter sur le pavé, que c'était possible, et qu'après je serai libéré, je ne souffrirai plus. Mais j'avais peur, car le pavé est dur et que la fenêtre est un peu haute et je ne sais pas ce qui va se passer. Vaguement je me rendais compte d'une sorte d'absurdité, d'un amour pas satisfait, d'une envie... sans comprendre que mon inaction était ma raison qui m'empêchait d'être fou et qui m'apprenait à voir l'amour du monde autrement que par ma volonté de corps mortel. Mais si je suis contraint par une nécessité extérieure plus terrible encore que ce mal, je suis capable de l'accomplir en toute raison. Mais si cette nécessité supérieure est la mienne, c'est-à-dire l'union de mes actes avec la raison de ce monde dont je suis fait pour être amoureux, alors je suis probablement capable de tout dans la joie.

Dans ces moments, je sentais que je ne pouvais pas réécrire *Brian et la conscience*, j'en serai mort de fatigue et de vide. Peut-être devais-je faire quelque chose de nouveau, encore un effort ? La muraille, la nage, le livre. Le livre, la muraille, la nage... douleur mentale sans fin. Et si l'écriture elle-même était la muraille sur laquelle je me cognais ? C'est ce que je pensais alors, comme une première chance. Je pris alors la salutaire décision de patienter, de laisser venir en moi. Jusqu'à présent, la cause par laquelle j'écrivais était la peur de perdre mes choses à dire. Ce jour-là je commençais à concevoir que je ferai mieux d'écouter, qu'un certain savoir était en moi maintenant. Ma fille m'a dit alors ce que je voulais entendre : « *papa, écris avec ton cœur* ». Plus tard j'ouvris encore la fenêtre d'un geste pas raisonnable, il y avait un excrément de chien au-dessous. Pas celui d'un ventre sain, quelque chose de liquide que la pluie devrait laver. Il ne faut pas regarder en face ce que l'on ne peut pas comprendre dans la tentation, mais la saleté de l'excrément placé-là était une chance à saisir pour détourner le regard. Sommes-nous capables de vraiment renoncer quelque part ? Je n'en crois rien, tels que nous sommes actuellement comme animaux pensants, c'est pour ça que nous avons des croyances, que nous faisons des objets et des efforts. C'est pour nous contenir dans l'illusion du premier lieu, où les personnes sont sous dépendances des événements. On y trouve joie, tristesse, ennui, et j'en passe, mais rien de définitif, juste un petit goût amer dans la bouche à mesure que le corps s'alourdit et se sclérose dans le vieillissement,

sans comprendre, et qu'il n'y a plus rien ni personne au-dessus de vous pour vous guider. Ce lieu verse dans le second qui n'est pas très agréable, celui de la lutte et de la colère, lequel verse dans le dernier dont je parle abondamment et qui est terrifiant. Enchaînements interminables.

Ne pas oublier que dans ce lieu-là, le dernier, on tue ses propres enfants, par déprime, comme nous le disons, selon des conceptions mentales très typiques à mes yeux. En fait, c'est selon l'imagination, selon la vision que vous fabriquez à partir de ce que vous voyez, que vous passerez de lieu en lieu, sans bien comprendre. Cela forme un cycle qui n'en finit pas et dans chacun de ces lieux toujours la même impression qu'il est l'univers tout entier. Et au-dehors de ces lieux, la conscience. Elle est cet autre dans lequel je dois m'oublier au moins un peu pour pouvoir me trouver. Nous sommes des corps, c'est lui qui est notre seule chance d'échappement. Il n'y a pas l'intellect d'un côté, et le comportement de l'autre. Ça forme un tout.

Dans le premier lieu, les choses se font, dans les autres elles se défont. C'est bien la mise en image, l'imagination, qui provoque ces modifications de l'esprit, et celles des âges concernant les peuples et les cultures. L'imagination est le pouvoir que personne ne contrôle, car elle est en chacun de nous, dirigeant aussi les termites qui font leurs termitières sans qu'aucune ne voie jamais l'œuvre globale. Manque de conscience chez les insectes. Ni bien ni mal n'existent, mais des formes différentes. Rien qui mérite d'être incompris. Rien dont le nom fasse l'objet d'une séparation, comme si ce nom donné n'était pas une grande part de ce que nous sommes. C'est donc de la pourriture inconsciente et innommable qui fermente dans les lieux fermés et qui fabrique des œuvres d'imagination dont il est impossible de sortir, nos... mais pousse encore, vous savez pourquoi, ils commencent à me gronder mes enfants. Je dois m'arrêter. C'est plus grand cet arrêt, c'est plus beau, car ça échappe à un enfermement.

... Nos films en forme d'énormes publicités, vendant des croyances contre de l'inaction, nos passions toutes marquées par l'enflure de l'imagination... Pensez-vous que trois mots pourraient s'aligner avec sens par cet assassinat de soi ou bien plus près d'ici, si je suis en colère contre ce qui me fait mal ? Je cherche à comprendre dans quel lieu de l'esprit je suis, pour savoir ce qui m'attend. Mais, pauvres de nous, nous ne ferons jamais l'économie de ces déplacements. En réalité nous en avons besoin, aussi vrai que nos corps sont métaboliquement actifs. Cette activité vivante est ce qui nous construit et nous détruit incessamment, dans laquelle nous cherchons un équilibre physique et mental. Aussi, donnons à nos corps l'exercice indispensable, mais en restant bien dans le premier lieu, où la raison l'emporte sur l'imagination. Bien sûr tous les jours, vers les cinq heures de l'après-midi, nous allons tous les quatre sur la plage de Campo-Rosso. La joie des enfants dans les vagues, moi leur apprenant à nager

mieux et plus librement, la tranquillité de ma femme s'en revenant du bain. C'est vers l'un de ces soirs que le surveillant de la plage vint me trouver et me conseilla de nager avec une bouée de signalisation, une bouée de plongée, si je voulais aller plus loin que la zone de baignade. Il se trouve que j'en avais une dans le coffre de ma voiture, et des palmes aussi. Je me souvins de mon voisin, dans mon village, qui s'équipait ainsi pour aller nager loin quand il part en vacance à la mer. Je commençais à faire de même dès le lendemain, pour rejoindre à une distance difficile à estimer, peut-être deux kilomètres je ne sais pas, mais pas moins d'un, un drapeau planté en mer pour marquer la ligne de pêche de certains bateaux. Ce besoin d'agir pouvait pour moi être satisfait raisonnablement. Ainsi est la méditerranée, si elle est calme, si l'on ne panique pas du fait de l'éloignement, si l'on sait se reposer sur l'eau en faisant la planche. C'est raisonnable si vous maîtrisez votre sujet, si vous êtes bien dans votre tête, musclé comme il faut, progressivement entraînée, et si l'élément dans lequel vous vous aventurez ne vous est pas inconnu et ne vous trahit pas.

Ainsi donc, je me retenais bien d'écrire pendant ces journées, et je réussis à le faire pendant douze jours, en me disant que ce ne serait pas perdu, et je recommençai à prendre confiance. C'est merveilleux comme je me mis à découvrir et aimer mes enfants, et même ma femme, dans cette retenue. Je me déplaçais dans les ruelles médiévales et fraîches de DolceAcqua, empli d'une dignité qui se voyait de loin, car l'effet de la raison se voit dans les soins de propreté que l'on prête à son corps, ses gestes et ses vêtements. Afin d'avoir le teint frais, je me disais que je me promenai, que je me coucherai le soir en compagnie d'un être bon : moi-même qui ne se faisait pas souffrir. Grande délicatesse dans les gestes enveloppants, pas comme les gros câlins énervés d'avant... Nous nous suffisions à nous-mêmes tous les quatre, à passer le temps dans cette découverte. Émerveillement partagé effaçant toute fuite. « *Enfin, tu nous trouves* » semblait dire les enfants. « *Regarde comme je suis gentille et tendre* » semblait dire mon épouse. Et c'était vrai, car c'était créé par une force capable d'extraire des possibles. Il m'en coûte de ne pas poursuivre le récit en ce moment, car je suis bien échauffé, mais les enfants réclament leur partie de belotte. À bientôt.

... Je n'ai été capable de me retenir que douze jours, et encore jamais les paroles ne se sont éteintes. Jamais je n'ai franchement oublié, c'est impossible. Ça n'est pas ce que la nature attend. Chaque nuit à l'aube un train de paroles dans la tête. Des paroles, des symboles, des abstractions telles que vous les lisez, pas des images satisfaisantes se développant suivant des envies ou des craintes. Donc du vrai, pas de l'imagination dont la valeur de prédiction anticipatrice sauvegarde bien moins sa créature de l'imprévu, qu'elle ne l'assassine dans l'enflure, en empêchant toute adéquation raisonnable de ses actes avec le

monde donné. Enfermement du premier lieu. Et où va-t-il ce train de pensées ? Je pense que je ne fais que traduire un flux. Mais c'est épuisant toutes ces pensées, physiquement éreintant. Si seulement j'avais un corps supraconducteur, pour ne pas offrir de résistance, et cesser de parler et bouger jusqu'à l'épuisement comme un fils de la terre. Sans cesse je voulais que ça s'arrête. Mais non, jamais. Et quelques nuits ça m'envahissait bien avant l'aube. Dans les grands jours, toute la journée aussi. Seule la porte du sommeil était désirée, et je guettais les premières images du rêve, incohérents tableaux soporifiques de nature imaginaire se glissant dans mon esprit à genoux. Parfois j'essayais de tout éteindre en pleine conscience. Je pense que si j'y arrivais sans rien perdre, je serais quelqu'un de bon, car parfaitement capable d'être heureux. Si j'y arrive à peu près de mon vivant, je serai apaisé, bien à l'aise dans le premier lieu. Ce ne serait pas un bonheur de l'oubli, ce serait les prochaines générations porteuses d'esprit, dans un monde à définir, dans le premier lieu d'un lendemain qui éveillerait la continuité d'un point de vue conscient par-delà naissance et mort.

C'est avec ces trains de mots que j'écris, fonctionnant par mémoire, par réminiscence. Ça me permet d'ajouter de la matière à la chose modelée. Si je me souvenais de tout ce qui me passe par la tête, ce livre serait déjà trois fois plus long. Trois mauvais livres de la démesure. Pour vous dire que vous pouvez, que vous devez tout compléter, qu'il faut accepter le monde bien réel, qui est là comme un cadeau. Maintenant je me fais franchement gronder par ma femme pour aller à la plage, pour que je lâche le clavier de l'ordinateur. Vous savez quoi ? J'aimerais aller nager très loin sans les palmes, mais ça, c'est pour ressembler à Byron...

Le plan de l'enfant

*« Quel est donc le châtement de ceux qui ne savent pas se résigner ?
C'est d'être précisément ce qu'ils sont. Un tel est-il mécontent parce qu'il est seul ?
Qu'il reste dans son désert ! Est-il mécontent de ses parents ?
Qu'il soit mauvais fils et qu'il se lamente ! Est-il mécontent de ses fils ?
Qu'il soit mauvais père ! »*

Entretiens, Épictète, I, Ch. XII

*« Sans soleil sont ces mondes enveloppés d'aveugles ténèbres,
où partis d'ici vont tous ceux qui assassinent leur âme »*

Ishâ Upanishad, extrait

Tout le monde s'active autour de moi. Svetlana coupe les pommes, Victor les épluche et ma femme cuisine. Ce soir nous recevons des invités pour dîner. Les enfants iront les chercher à la fontaine, sur la place du village, à vingt heures, et ils les guideront jusqu'à chez nous. Je ne pense pas que nous irons à la plage aujourd'hui, il est déjà tard. De plus, je n'ai pas envie de nager, j'ai eu mon compte hier, et j'ai un peu mal à la tête. Victor, qui veille sur son papa, avait insisté pour que je prenne les palmes. Du coup je me suis senti autorisé à nager plus loin que jamais, avec palmes, masque et bouée, pour être bien sûr de faire au moins deux kilomètres vers le large dans la mer, et aussi parce que je me sentais en sécurité. Et j'avais envie de me fatiguer. En réalité c'était toujours de l'amour déçu, et le feu rampant de la folie. Elle est belle la mer sous le soleil. Qu'il est beau le bleu de l'eau, ce bleu foncé que j'ai toujours aimé. Pourquoi ne puis-je pas voir précisément ce que j'aime ? Au final, je suis retourné à la terre à environ un kilomètre de mon point de départ, vers l'est, avec la satisfaction chancelante de celui qui n'a su faire qu'un acte inédit. J'ai couru pieds nus sur la route, sur les pointes des pieds, pour aller retrouver ma famille. Maintenant j'ai mal aux mollets. J'espère bien n'être pas gêné par mes mollets après-demain, à la piscine de Monaco, pour plonger. Toujours le besoin d'agir. Ma femme m'a fait une scène, elle n'était pas contente. Elle s'est inquiétée, mais c'est quelque chose qu'elle ne peut pas me dire franchement. Si on m'avait dit combien de temps je suis resté absent, j'aurais dit quarante minutes. Je fus stupéfait de m'entendre dire que j'avais été absent presque deux heures. Ainsi, je n'avais pas eu la notion du temps, et je ne saurai pas dire combien de mètres j'ai nagés, ni jusqu'où je suis allé vers le large. J'ai calmé maman en lui disant ça, qui était vrai. En mer c'est difficile d'évaluer les distances, comme en soi l'étendue d'un désert moral. À un moment il m'a paru que je devais être raisonnable, et garder des forces pour revenir. J'en avais fait suffisamment de je ne sais pas quoi, et n'en

tirait qu'une évanescence vanité. Le long de la route, le malheureux que je suis craignait encore la tentation déraisonnable d'enjamber la balustrade et de sauter sur les galets à environ deux mètres en contrebas, pour exercer ses jambes. C'est vous dire comment la mer échoue sur le sable son naufragé avec les mêmes plaies. Les galets ça fait mal et l'on m'observe et je n'ai aucune raison de la faire si je veux construire en moi le principe même de la raison. Alors j'étais forcé de me connaître moi-même avec ce que j'avais de mental pendant ces vacances, ce cycle des différents lieux se succédant sans fin en mon esprit. Un embryon de réel.

Dans le lieu terrible, on a un moteur explosif au bas du dos qui vous pousse en avant, vous pousse à transposer votre obsession. Ainsi il y a plus de deux ans je me suis inscrit à un club de plongeon à Paris, et l'avantage de faire le sport en club est que vous êtes entouré d'êtres humains qui vous protègent de la folie de l'expérimentation solitaire et des reculades inévitables et déprimantes, et vous permettent d'apprendre. Il y a des portes comme ça, dans la vie, qui sont pour vous et qu'il faut ouvrir quand elles sont là, avant qu'elles ne s'effacent. Notre entraîneur, Sergueï, ancien champion d'URSS et d'Ukraine, m'a dit une fois une chose très juste : « *Guillaume, si tu es bloqué dans ta tête, ton corps aussi est bloqué* ». De lui, je me suis efforcé d'en faire un ami, et après avoir été plonger à la piscine de Monaco, dimanche dernier, nous avons eu un échange de texto où j'ai encore remarqué combien cet homme était perspicace, pouvait s'inquiéter de signaux alarmants, et désirait aider avec tact, dans la mesure de ses possibilités. Un bon gardien : « *La conscience, c'est tout ce que tu as* », a-t-il su me dire une fois. Mais j'avais failli ne pas aller plonger, avant ça, parce que j'aurais été tenté de faire plus que ce que je savais faire, par la tentation de la muraille à franchir beaucoup trop énervante, et je me demandais s'il ne fallait pas aussi éteindre le plongeon pendant ces vacances. En fait, j'y suis allé et j'ai bien fait. Mais j'y suis allé avec, diriez-vous, un bon esprit. C'est cet être qui se découvrait si délicat avec ses proches qui m'a accompagné. Quelqu'un de bon dans le premier lieu, se sentant accompagné d'une conscience, qui était capable de renoncement devant ses démons tentateurs. C'est ainsi qu'on fait face à ses peurs, pas en les regardant en face alors qu'on ne peut rien comprendre puisqu'on est mauvais, mais en décidant d'apprendre à mesure humaine, comme le font tous les enfants. De plus, la dalle à dix mètres étant en permanence fermée par la providence - ce réservoir d'incertitudes que l'homme malade voudrait remplir de rêves - je fus épargné de me faire un mal inutile, car je n'étais pas encore expérimenté à cette hauteur et que j'aurais sûrement reculé ou fait quelque chose d'inévitablement laid. Je passais donc les plongeurs que j'avais longuement appris à faire à cinq mètres. C'est fou ce que la dalle paraît proche de l'eau quand vous avez en vous le savoir-faire. Excepté pour un

plongeon, le premier que j'exécutai avec appréhension, j'étais tranquille. Désormais je le réussirai toujours, ce groupé avant, et probablement d'en d'autres conditions. Et à l'heure où je réécris mon texte, un an après, tout cela s'est accompli et mieux encore, mais c'est une autre histoire.

J'étais alors vraiment bien sur le plongeur dans cette piscine d'eau salée à ciel ouvert, dans le bleu du ciel azuré. Le corps tendu et les bras écartés comme une offrande devant tous ces gens, je me faisais l'effet d'un sapin de la forêt décoré de guirlandes, quelque chose de beau, d'intéressant, d'utile, d'offert à comprendre. Ce sont les conditions des actes qui ont un sens, pas les actes. Ça ouvre le monde, ça. Les objets ? Des conséquences renouvelées. Oh, bien sûr, j'incarnais la muraille pour certains, d'autres moi-même qui s'ignorent, qui ramènent tout à eux. Je montrai des trucs qui les forcent à sortir de leurs cachettes du premier lieu, pour souffrir de leur méchanceté, mais c'est inévitable. Aux questions de ces deux enfants, qui me réclamaient des figures de sauts, je m'empressai de dire combien tout s'apprenait, que ça ne se décidait pas simplement en se forçant. Ça connaît sa place et ça s'en satisfait, les enfants, mais c'est très crédule et il faut leur parler vrai. Je me souviens de l'un d'eux, gracieux, treize ans peut-être, et de son cri effrayé quand il a sauté. Une pure note de musique. Rien de méchant, de la confiance, rien que des mignonnes cachettes en eux je suppose... enfin, pour le moment. Je fis le reste de mon petit répertoire avec une impression de sécurité et de bien-être, me bornant à ce que je savais faire, pour ne pas enlaidir le sapin enguirlandé si content et tranquille. D'autant que j'étais observé. Cinq jours de vacances ont passé depuis ce moment. Après-demain je retournerai à la piscine et lancerai au final avec confiance le groupé arrière. J'en ai envie, de ce plongeur qui n'est pas encore inscrit en moi. Ce geste me dira que je suis en accord avec la nature, que j'agis avec sens, avec raison, que ma tête est débloquée.

Et pourtant c'est en transposant le saut dans l'eau à celui n'importe où, celui du plongeur à celui n'importe comment, que je construis mes œuvres qui exigent un sens précis. Oui, des enfants il y en avait dans le public de la piscine, élaborant lentement par des gestes répétés les apparences futures des souffrances qu'ils devront surmonter, leurs propres œuvres. Ainsi soit-il pour tous mes mots, en dépit de tous mes maux. Que mes actes, cet autre muraille tant que les mots sont des fantômes gémissants en quête d'incarnation, devienne en moi comme l'art d'un geste réussi, un savoir-faire qui sait s'éteindre pour renaître. De plus haut je ne suis pas le maître. Bientôt les vacances finiront et la vie aliénante recommencera dans mon monde bien pourrissant, fidèle reflet de ma personne si je ne peux pas y construire ma conscience. Ce monde bien construit de vous aussi, qui avez été si apeuré et tellement peu confiant, il faut beaucoup d'effort pour s'en dégager. Sous le toit de ma chambre, je

connaîtrai dans quels lieux se passe ma vie, comment je supporterai le vieillissement, l'affolement de la vitalité, l'amour déçu. Bientôt les efforts du travail, tous ces travaux à réaliser, rien que de l'urgence et de la panique, Dieu que c'est fou⁷ ! Bientôt la maison retrouvée, la rentrée scolaire des enfants, et pour moi l'automne qui viendra recouvrir d'oubli la moisson de feuilles de papier d'un été brûlant. Mais nous n'en sommes pas encore là.

... Je suis encore pendant la première semaine d'août. J'avais prévu de raconter la rencontre des corps de mes enfants dans la vision de ce qui n'est plus pour moi que de la mémoire de sentiments maintenant. J'étais au sortir du lieu terrible, enfin pas vraiment, comme un peu suspendu en l'air. Je ne peux pas m'empêcher alors de décrire la beauté de mes enfants. Cela fait plusieurs nuits que je suis dans l'incertitude quant à l'interprétation que je peux en faire, et c'est une incertitude douloureuse, car elle engage l'idée que je me fais de moi-même. J'exagère leurs beautés, car je ne suis pas riche de beaucoup plus. Me taire est une solution. Faire confiance en est une autre. Alors... alors, je me laisse aller à adorer plus beau que mon corps : Svetlana nage dans les vagues vers moi. Il n'y a qu'elle et moi et les éclats de couleurs de la mer touchant la terre en été, les jets abondants de la lumière sur son visage à la peau blanche et rosée, ses yeux d'émeraude dans lesquels je rie et je me perds, la ligne de ses belles petites dents si blanches à croquer le monde. Je la serre contre moi, front contre front, et nous sommes cette étreinte qui est celle de l'ange. C'est une petite lionne, elle a une crinière de cheveux blondissant et ondulés. Elle est pleine d'entrain dans tout ce qu'elle fait, d'instincts et de joie de vivre. Une colère chez elle passe comme un nuage se fondant rapidement dans un ciel lumineux. Son intelligence est vive, mais ce n'est pas le plus important à mes yeux. Elle est proche et distante le temps d'un câlin, et chaque nuit j'embrasse ce si joli petit visage qui renvoie toute la lumière du monde et qui me convient si bien. Elle nous accompagne de façon gaie et optimiste quelle que soit la situation, sans jamais se laisser dominer ou attacher. Elle est dotée de puissants instincts de consolations. Je pense que je n'ai jamais été capable de comprendre l'amour des femmes avant d'avoir compris qui j'étais, au travers du regard si spécifique de ma petite fille. C'est une planète, un monde qui se dévoile sans se cacher, mais c'est surtout qu'elle ne dira jamais tout ça d'elle-même. Elle est tout entière dans le regard qu'elle exige, dans la confiance qu'elle décrète, dans la paix qu'elle apporte.

C'est là le plan de l'enfant, mon exagération. Il s'offre à ce que vous ferez de lui, il arrive dans le monde directement dans le premier lieu, celui des occupations, il est fait des intentions engendrées par des raisons qui ne tiennent pas à lui, mais à la façon que nous avons de chavirer de lieu en lieu. Il porte sur son corps ce qu'il retrouve tout entier dans les houles des regards qui se sont posés sur lui depuis des temps immémoriaux... Je dois encore m'arrêter parce qu'ils me

réclament. Ma fille répétant : « *Tu viens mon petit papa* », et mon fils qui s'obstine à vouloir faire une belotte, alors je r'gerg.....aeé »r..rtf⁸...

... Je retrouve aussi le souvenir de mon fils qui me suit à la nage jusqu'à la bouée des deux cents mètres. Le corps de mon fils est beau, lisse, plein de grâce. Il est tout entier confiant en son père, qui l'emmène là où il n'irait jamais seul, mais là où je juge qu'il est capable d'aller. J'ai confiance moi aussi, faisant attention à tout, écoutant tout de la mer, de mon corps et du sien. Je lui parle alors, lui apprenant à se reposer sur l'eau, l'encourageant. La mer renforce le vert de ses yeux et le blanc de sa peau qui renvoie lui aussi si bien les rayons qui fument de tout le décor, chargé de couleurs et de sons, d'odeurs salines et d'espace. La lumière est celle qu'il y a dans mes yeux et les siens, jusqu'au point où j'ai pu construire ma conscience. Et Victor la voit, il voit son reflet dans mes yeux. C'est rare de regarder quelqu'un vraiment dans les yeux. Son univers est très proche du mien. Une planète brumeuse avec des paysages pas faciles à décrire. Je l'ai toujours beaucoup embrassé. En pleine mer nous avons eu encore cette étreinte de l'ange, faite de satisfaction devant la beauté. Devant ce qui était nous. Maintenant, un an après, je me dis qu'il ne devrait plus être nécessaire de nommer avec tant d'insistance toutes ces couleurs contraires au noir pour illuminer la beauté.

Et le reste du monde connu alors, en ce moment passé ? Évanoui. Pas de pourriture. Pas même tout le reste qui est sain. Il n'y avait plus de reste du monde. La conscience et le monde sont associés dans une sorte de rêverie qui se poursuit sans interruption. Et les autres ? Les fourmis, les éponges de mer ? Les êtres et les choses extra-terrestres ? Entièrement liés au regard formateur qui se pose, depuis une des infinités de points de vue qui reflètent tous la même chose. Points de vue variés jusqu'au point d'abolir la variété. Typique jusqu'au point qu'il n'y ait plus rien de typique. Ce monde qui nous est donné, je ne peux pas cependant l'apprendre et le comprendre comme je le devrai. Sans cesse il me déjoue, sans cesse il est plus fort que moi. Parce que j'imagine. Et je fais des symboles, des traces dans le monde. Et ça me possède et je ne me retiens pas de nourrir d'images mentales mes symboles. Voilà comment je commence à pourrir. « *Coca-Cola en lutte contre le racisme* ». C'est une phrase dans un spot publicitaire que j'avais vu, ou cru voir, à la télé italienne en rentrant après la plage un de ces soirs-là. Il me semblait qu'il y était question de football aussi. Entendu ou non, c'est de toute façon ma mentalité qui par cette phrase me faisait mal parce que sans cesse nous projetons ce que nous sommes de plus ou moins fragile dans les formes des choses. Mais ces formes ne sont pas innocentes, elles sont souvent aussi réelles que des murailles avec un danger physique pour le corps, alors nous réagissons pour sauvegarder notre équilibre mental devant la forme stupide de la muraille obsédante.

« *Quelque chose en lutte contre quelque chose ?* » Nous sommes tellement pourris que nous pouvons nous soumettre à des croyances exprimées de plus en plus sottement, en nous disant que c'est bien, que la lutte c'est la raison. Mais non, c'est la raison du plus fort qui fait peur, car c'est bien ce qu'il faut croire pour acheter du Coca-Cola. Mais le racisme ou Coca-Cola ne sont pas des mauvaises choses. C'est le jugement que l'on a sur une chose qui est raisonnable ou pas. Tout dépend alors du bien et du mal ressenti qu'il y a dans le couple de notre conscience et du monde associé. Seulement voilà, le monde est envahi de symboles constitués d'édifices religieux, autant que de pensées, d'histoires de mythes. C'est entendu, c'est vu, c'est écrit sur du papier, c'est vu à la télévision, c'est construit avec de la pierre... C'était bien au début, puisque ça a existé, ces jeunes élans symboliques nés de l'effacement qui ont construit bien du bonheur, mais c'est devenu vieux et sclérosé avec le temps et l'union de l'action et du réel en eux n'est plus possible.

Alors oui, par tous les destins en forme de côtelettes d'agneau rôties que la méchanceté ainsi constituée promet, c'est bien difficile d'aller à l'encontre du monde, si ce monde est rempli de symboles qui disent tous la même vérité et ne se laissent pas effacer. Si partout où vous jetez le regard la présence des symboles est écrasante, c'est qu'une contrainte cachée s'exerce. Mais elle n'est plus terrible une fois qu'elle est identifiée. Vous croyez qu'une vision claire et nette est cette force revitalisante ? Une croyance se construit en opposition à une autre, pour dégager un espace imaginaire où le pourrissement pourra s'accomplir en empêchant ce qui vous contredit d'exister. On est peut-être dans un pays très civilisé, où les enfants sont plutôt bien éduqués, mais tôt ou tard ils chavireront en masse dans le deuxième lieu, et de là dans le troisième. Et qui les sauvera alors, mes enfants entrant aveuglément en masse dans le lieu terrible, et n'arrivant pas à se dégager les uns des autres ? Tout ça parce que fondamentalement, le besoin d'agir n'est pas satisfait correctement et que les épousailles avec le réel sont contrariées. Qui donc commencera par donner le bon exemple, se libérer des bulles d'imaginaire ? Les crédules s'opposent à des crédules, parce qu'ils n'ont aucune confiance en le monde, aucune idée de la conscience. Tous des enfermés, des esclaves, et il n'est pas étonnant que nos sociétés se décomposent, que nos corps et nos cultures changent pour pourrir, par une pauvreté inévitable, car les symboles qui les fondent sont potentiellement des vices en eux-mêmes, comme les obsessions individuelles. Les symboles mènent le monde en y proliférant par l'enflure de l'imagination : pensées, films, bâtiments, habitudes nous digèrent petit à petit, parce que nous sommes des croyants, et qu'il est facile de croire à ce qui vient de l'extérieur. Il suffit d'avoir honte de ce qui vient de l'intérieur.

Notre rapport au monde est fondé sur des mensonges, ceux de nos symboles, démultipliés par l'imagination qui s'écarte de l'expérience du réel, parce que ce dernier la contredit. Mais des symboles sur eux, ce n'est pas ce que mes enfants réclament. Ils réclament que quelqu'un se décomplexe de ça pour eux. Et moi je comprends que le soin de ma personne est la seule chose qui me concerne et me motive, et qu'il réalise le bien collectif. Il s'agit du soin de ma personne morale, de ma conscience, donc de mon corps physique, ces mots sont d'une même réalité. Si j'ai trouvé quelques phrases qui sonnent juste dans ce livre, je le dois en particulier à mes enfants et à ma femme, pour lesquels j'ai su abandonner, alors que c'était difficile, ce qui n'était que des mots en attente de sens, et m'en aller m'occuper d'eux. Ainsi quand je repense à la table à manger de l'appartement de DolceAcqua et à nos parties de cartes, quand j'apprenais à mes enfants à jouer à la belotte, je revois un de mes efforts. C'était faire la chose vraiment importante de me dégager de moi-même et d'entrer avec mes enfants dans une réalité plus heureuse. Et pouvoir ensuite trouver de meilleures façons de la décrire, cette réalité. Vous connaissez un effort qui ne soit pas une retenue d'agir ? Moi pas. C'est notre seule liberté, notre seul espoir. Le reste est abus de langage. Croyez-vous que j'ai réussi mon plongeon groupé arrière à Monaco dimanche dernier, simplement parce que j'en avais envie ? Je l'ai raté. Je me revois anxieux, agissant dans la précipitation, sans préparation. La nature nous enseigne comment apprendre, si l'on sort de l'imaginaire pour vivre en accord avec elle. « *Pas de travail, pas d'outils. Pas d'outils, pas de plongeon* », disait Sergueï. Le travail, je pense, c'est l'effort patient. Les outils, ce sont des gestes simples, le plongeon un enchaînement de gestes. Pas de symphonie musicale non plus dans la folle liberté d'une imagination débridée. Pas d'avions à réaction, pas de parfums, ni de famille. Pas d'enfants. Pas de génie sans transpiration. Il faut la retenir, l'enflure de l'imagination qui fait tout éclater de l'intérieur et empêche l'acte, c'est le seul effort possible.

Les enfants ne réclament pas d'être conçus comme des armes, ou comme des marchandises pour lesquelles on se fait payer. Cependant ils sont assez riches d'oubli pour nous offrir leurs destins. Mais nous les vieux, nous sommes pauvres ! Physiquement, spirituellement et matériellement de plus en plus figés, inactif devant une jeunesse pour qui nous refusons la jouissance d'une vitalité dont nous n'avons pas réussi à comprendre le sens. C'est plus que de l'égoïsme, c'est du vol, et ça ne nous gênerait même pas si nous pouvions nous trainer plein de honte devant quelques symboles dominants qui construisent nos murailles parce que nous les avons laissés s'enfler au détriment de tous les autres. Seulement voilà, les murs ça fait mal quand on s'y cogne ou qu'on en tombe surtout si on a imaginé le contraire, et les symboles qui dominent ne peuvent pas effacer la présence matérielle des murailles, même en déployant des trésors

d'inaction. Qu'est-ce qu'il est possible de trouver et d'éviter dans les décors de nos mondes si semblables, résumés dans ce monde-ci ? Où nos femmes et nos enfants ? Où sont nos maisons et nos loisirs ? Notre paix ? Et nos patries ? Et nos races ? Et nos religions ? Nos opinions ? Tout ce à quoi nous tenons non pas en le réclamant en hurlant, dans la lutte, mais doucement du bout des lèvres ? C'est l'abondance symbolique qui empêche l'égoïsme et sort les têtes pensantes des sables de l'imaginaire, et c'est le mal de la lumière sur les yeux de l'esprit qui se ressent avant de voir.

Ainsi détruit par l'emballlement de l'imagination dans le mental des individus, qui est ce fameux Trompeur, le monde se rétrécit, les choses ne se construisent plus autour des esprits ensablés. Mais nous pouvons et nous devons les trouver et les éviter sans honte ces réalités, sans mauvaise conscience, si nous n'en faisons pas des symboles dominants. Pas de développements imaginaires incontrôlés pour tous les objets nommables. C'est une condition, pour que tout puisse exister. C'est un effort physique pour oser voir le réel sans y sombrer. Il faut montrer cet exemple pour se conserver soi-même et faire les bons choix de société, ce que deviennent les choses ensuite nous échappe. Mais elles ne peuvent qu'être meilleures. Alors combien sont beaux les mondes dans leurs variétés, et combien les étreintes de l'ange peuvent-elles se parées d'apparences différentes !

« Qu'est-ce, en effet, que l'homme ? Une partie d'une cité, de la première d'abord, de celle qui est constituée par les dieux et par les hommes, puis de celle qui est ainsi dénommée pour s'en rapprocher le plus, et qui est une petite image de la cité universelle. »

Entretiens, Épictète, II, Ch. V

« Le connaisseur-de-Brahman, ayant fait l'expérience des mondes qu'accumulent les œuvres, devient indifférent à leurs joies, car il sait que Celui qui n'a pas été fait ne vit pas par l'œuvre faite. »

Mundaka Upanishad, premier Mundaka, extrait

Il paraît que je la gêne la nuit, que je bouge tout le temps, que je fais du bruit... Je ne m'en rends pas compte. C'est comme tout ce qui concerne la maison, il paraît que je ne fais rien. C'est pas vrai, je fais la vaisselle. Et je lui fais des câlins à maman avec un corps tout nickel, tout propre, bien lavé, beau. Il n'est pas mon maître, le petit oiseau, mais il aime bien aller au chaud dans son petit nid, à l'heure de la patience éprouvée. J'ai appris à mes enfants à jouer à la belote pendant ces vacances. Jouvence retrouvée, et cette fois-ci mise en acte, comme s'il n'y avait jamais eu d'empêchements, de croyances, d'excès d'imagination. Vous savez qu'au début, ma femme, je l'ai vu de toutes les couleurs, et nous en avons vu de toutes les couleurs. C'est que j'ai dû, dominé par des symboles, dans le lieu de la lutte, souffrir en moi tout ce qu'ici je tente de résoudre. Et j'ai fait souffrir autant que j'ai souffert. Mais il y avait les enfants et leur plan, cette mise en dépendance⁹. Ainsi j'ai eu et j'aurai encore à voir mon fils lâche et bossu, ma fille vulgaire et bigleuse. Ma femme aura la peau grise et une bouche atroce, la lèvre inférieure repoussante, elle sera simplement mauvaise. Et moi quand je me regarderai dans le miroir, je verrai le visage pourrissant que le monde que je construis de travers me fait, le visage d'une brute qui torture l'enfant resté en elle, cet enfant qui lui fait confiance depuis toujours.

Tant pis, si le monde est plus fort que moi, qu'il en soit ainsi. Il faudra détourner les yeux de cette muraille, occuper le corps à apprendre selon la nature, se forcer à être poli, respectueux dans les usages quotidiens. Où aurai-je appris cela ? Par l'expérience, même si toute culture est oubliée, mais ce sera pénible. Il faudra simplement se remettre à contrôler l'imagination et ne s'occuper alors que de sa propre personne morale, pour conserver un équilibre mental en attendant que le monde redevienne cette chose que l'on sent se créer sous son regard. Voyons, est-ce bien réel tout ça ? C'est comme cela que ça se présente, c'est que je voudrais au fond que ce soit mieux, que j'ai trop de prétention, que je place mon bien dans des choses qui ne dépendent pas de moi. Ça fait quelque temps que j'écris ce livre différemment. Je ne raconte plus tellement ce que j'ai vécu et

ressenti, j'ai l'impression d'une lente dissolution dans le lieu de l'occupation, comme si les couleurs et la lumière des vacances s'en allaient déjà. D'ailleurs, les clients recommencent à appeler, là-haut en France, où j'ai peur de revenir. Si je pouvais dire que j'ai changé cet été, enfin vraiment évolué, c'est en pouvant me libérer de l'écriture elle-même, sans faire comme avant et rester devant cette muraille intérieure à laquelle les vrais murs et la haine de soi sont liés, et en me disant que je vais tout perdre si je ne me le dis pas et si je ne le retiens pas. Comme si je ne sautais pas, je perdrai mon identité. Et ma fille me réclame pour jouer aux cartes, et avec un goût de cendre j'arrive à me dégager du clavier de l'ordinateur. « *Oui, mon petit papa chéri... c'est bien* », dit-elle, et alors je m'abandonne à la réalité dans laquelle des signes supérieurs sont codés. Ensuite je ne peux toujours pas éteindre les trains de paroles dans ma tête, mais un effort de contact avec le réel a été fait. Un vrai effort, difficile. Je fais bonne figure en même temps au jeu, je ne suis pas absent. Elle est complètement fofolle ma fille, elle vaut la représentation. De cet effort de bilocation, je sors changé. C'est comme si le dieu se rassemble en moi et que les éléments de mon monde reprennent du sens, donc de la beauté. Je me suis remis à écrire avec l'urgence de noter, je résiste encore aux distractions, mais il y a une attraction. Il faut plus que de la sincérité.

Il y a eu un matin où Victor s'est attardé dans son lit, de l'autre côté du mur de notre chambre, et tandis que nous ne savions pas s'il dormait ou non, nous parlions de lui. Ma femme le jugeait, détaillant en lui les défauts, et je répondais sans trop le défendre, car je veux trop qu'il soit meilleur. C'est alors qu'il est apparu en larmes, tenant un balai menaçant à la main dont il ne pouvait pas se servir pour nous frapper. Quelle scène il a faite ! Sa première grande crise, l'expérience d'une confiance totale trahie, à mesure qu'il se voyait se décomposer réellement dans ce reflet que nous lui renvoyons. J'ai mis toute la matinée à réparer le miroir, et ma femme lui a préparé son dessert préféré. Un autre jour, Svetlana a crevé en jouant le bateau gonflable qui était dressé dans l'appartement. Terribles pleurs de sa part, prostrée sur le lit, un univers qui s'effondre ! Mais j'ai imaginé aller chez le marchand de jouets et voir si on pouvait trouver une rustine. Alors le bateau fut réparé, et l'univers fut rétabli sur les épaules du titan Atlas. Si seulement l'imagination pouvait se borner à structurer le réel au lieu de s'en écarter dans l'enflure d'elle-même, c'est avec des actes en commun que nous serions heureux.

Les mots, ce n'est rien en eux-mêmes. Des souvenirs de grognements animaux, des silences. Ce qui fait sens reste mystérieux, mais on ne s'y trompe pas quand du sens est perçu. Le stoïcisme m'a beaucoup aidé, et le sport aussi. Le stoïcisme, c'est l'art de vivre. L'art de vivre comme être capable de contrôler ses représentations. Se contrôler ainsi pour n'avoir à soi que sa conscience. Avoir

une conscience pour vivre en accord avec la nature. Vivre en accord avec la nature pour y trouver les objets de ses désirs, et éviter ceux de nos aversions. Et ainsi être heureux quel que soit le monde où nous sommes. Beaucoup de textes de cette école philosophique ont disparu, et il y a peut-être eu des choix dans ce qui a été conservé sur le papier. Mais tout se conserve réellement de ce qui s'approche de la vérité. Elle se réécrit et se réécrira d'elle-même, car elle ne vient pas d'un langage précis. Il est certain qu'une expérience profonde de la rencontre de la réalité et de sa créature, amère rencontre du dernier lieu possible, répètera toujours ce phénomène de distanciation¹⁰, que le dernier niveau de compréhension de langage, le dernier corps organique élaboré, illustrera avec les mêmes échos symboliques et événementiels.

Je me plais à imaginer, mais sans y croire, sans me tromper moi-même en en tirant des conclusions par trop spéculatives, ce qu'était l'œuvre de Chryssippe¹¹ aujourd'hui perdu. Épictète, par la transcription d'Arrien¹² qui l'a compris en faisait grand cas. Mais peut-on parler de personnes particulières quand la conscience se construit ? Perdu aussi les quatre autres livres des *Entretiens*. Et pourtant c'est fondamental. Il y a deux mille ans s'est jouée la physionomie du monde actuel¹³. Se positionner par rapport à la réalité en disant que l'imagination sans retenue est la chose qui fait le mal, c'est fondamental. Voici le Trompeur, c'est dans le psychisme humain, pas ailleurs. Une telle prise de conscience conditionne la politique, l'économie, la sociologie, la science. Une telle prise de conscience peut tout reconditionner.

Mais maintenant ? La muraille. Partout la muraille. Cet étranger qui arpente la plage à longueur de journée pour vendre des articles de contrefaçon ? Il fait un travail pénible pour enrichir un autre malheureux qui l'exploite. Oh, il n'est pas seul à arpenter cette plage italienne, passant comme invisible au milieu des vacanciers qui pourraient être bien davantage dérangés dans d'autres circonstances. Au loin passent les yachts des millionnaires, traînant dans d'autres corps d'autres œuvres au fil de l'eau. Intuitions de profonds déséquilibres, par l'illusion des symboles dominants¹⁴. C'est la façon dont je m'énerve sur ce que je ne comprends pas. Et cet autre déraciné, hier, au retour de notre visite à Turin, qui tend la main pour manger après s'être avancé pour laver le pare-brise de la voiture, et auquel nous n'avons rien donné. Je ne l'ai pas invité, il s'impose. Celui-là ne voit pas la muraille, il est bien trop occupé à survivre pour s'offrir ce luxe de riche convalescent. Non, il l'incarne. Tout cela excite la pitié. J'ai souvent dû choisir une conduite aléatoire dans des situations de ce genre, et ce n'est pas près de finir. Je connais un peu la réalité de la rue, car en elle j'ai trouvé un jeune ami, Brian, dont j'ai partagé les aventures d'assez près. J'ai osé choisir Brian parce qu'il me plaisait, sans cette mauvaise conscience qui est un effet du pourrissement, et qui empêche trop de gens de se construire. Mais cet autre

n'est pas Brian. Il est d'une race qui ne me comprend pas, occupée d'autre chose, et trop nombreux aussi sont ses semblables pour ne pas élever une autre apparence de la muraille en moi. Or je n'ai pas résolu définitivement mon problème avec les murs, c'est le plus vieux problème du monde ! C'était un problème de conscience, d'unité mentale, qui se posait à moi, et je me vivais, dans mon trouble, mon incertitude, en train de le résoudre. La réponse stoïcienne, et même celle de la plupart des figures philosophiques de l'antiquité, ainsi que certaines des siècles suivants, est de compter parmi les névroses la pitié, parce qu'elle rend triste l'homme sage, à tous les coups. J'ai eu du mal à comprendre cette idée surprenante, car nous sommes culturellement formés à la pitié. Mais il ne faut pas la confondre avec le choix libre et raisonné d'aider quelqu'un, lequel crée une relation consciente. Je voudrais donc que ces vagues d'immigration cessent, contrairement à ceux qui les désirent, car elles s'accomplissent comme le signe annonciateur d'un danger. Et que dire à ceux qui rêvent encore les vieux dogmes judéo-chrétiens ? Rien, je n'ose pas. J'ai peur de faire honte à mon tour, donc j'efface du texte un an après....

En continuant à prêter de l'argent à des pays, en corrompant les devoirs des chefs par leurs enrichissements personnels, en échange de l'usage chez eux d'un argent qu'ils ne contrôlent pas, nous installons des détenteurs de symboles dans un confort matériel où ils perdent cette union avec le réel que je recherche désespérément. C'est le jeu dangereux et vicieux d'une adoration symbolique. Les flux d'argent sont bien trop au cœur de la façon dont nous pensons notre système politico-économique, mais pouvait-on mettre en mouvement les hommes, faire cet empire du monde, sans faire croire et se faire croire à de faux dieux ? Et quoi qu'il en soit, cet empire, maintenant, est-il capable de retenue ? D'effacements volontaires ? Va-t-on, en vrais croyants inconscients, se mettre à exploiter les autres mondes de l'univers sans aucun respect pour les êtres qui y sont ? Renier nos œuvres dans les cachettes de l'imagination fuyant une réalité effrayante, donc à asservir ? Les autres mondes sont heureusement suffisamment inaccessibles, pour nous laisser le temps de devenir davantage conscients...

IV

Le sang de l'enfant

« Si ce n'était pas la mort ou l'exil qui nous faisait peur, mais la peur elle-même, nous nous exercerions à éviter ces états d'âme qui nous apparaissent comme des maux. »

Entretiens, Épictète, II, Ch. XVI

« Souffle, haleine immortelle, voici, ce corps finit en cendres. Ainsi, Pouvoir de faire, souviens-toi de ce qui a été fait, souviens-toi ; Pouvoir de faire, souviens-toi de ce qui a été fait, souviens-toi. »

Ishâ Upanishad, extrait

Le miroir du monde est accroché sur un mur dans une pièce close, la pièce est vide d'objets et baignée d'une pâle clarté. Le temps attend... un fou, c'est un second miroir dans la même tête, exactement en face du premier. C'est une cervelle en prise avec elle-même. Il y a comme sombrant dans un trou cette infinité d'images réfléchies de sa cachette à laquelle il tient beaucoup. Ça l'épuise, il tourne à vide. Ça peut le tuer, quand le cerveau ne laisse plus rien au cœur, aux muscles, comme influx nerveux. Ça fait mal physiquement. Amorce de mort bien réelle et besoin de se reconnecter aux choses, de détourner le miroir, ce qui fait crier, taper du pied, bouger. Simplement pour ne pas mourir. Comme le fou n'a pas grand-chose en fait de vérité, dans sa pièce vide, il est très fier de se singulariser ainsi. Il est même capable de s'en faire une habitude, en s'arrêtant juste quand il faut. Ça lui donne l'impression de contrôler le monde avec son esprit, c'est magique. C'est pas tout le monde qui peut le faire, hein ? Il y a des petits fous, des grands fous. Des doux dingues et des méchants psychopathes. Des fous bêtes et des fous géniaux.

Ça s'est passé la veille de notre retour vers Paris. Je me souviens des actualités télévisées de ce jour-là, quoique je ne les regarde pour ainsi dire jamais. Les Anglo- Américains se préparaient à attaquer le Syrie, à moins qu'ils n'eussent déjà commencé. Images de décombres, quelques cadavres, impression rassurante d'images impressionnantes. Toujours le même crétin humain. S'il lutte, tout le monde lutte. Si il se plante un couteau dans le ventre il crie, mais il se le plante plus profond. Alors ce n'était même pas la peine d'exprimer une opinion du lieu de la lutte avec ma femme, mais je l'ai fait et ça l'a énervé pour rien, sauf à nous enfoncer tous un peu plus. Ensuite il y a eu le repas, la belote, et nous sommes allés avec la voiture cueillir des figues chez mon ami Alberto, sortant du village pour monter un peu dans la montagne. Alberto, sa femme et leur fils Andréa, ce sont les gens que nous avons invités dans notre appartement de location, et qui nous avaient rendu l'invitation d'ailleurs, avant ce jour précisément. Alberto m'a toujours paru demandeur d'une sorte de relation de confiance, exempte de vices, de lourdeurs. C'est un artisan, comme moi. Il

fabrique et installe des fenêtres. Sa femme tient une petite boutique pour vendre aux touristes dans le village, des colliers de perles, des choses simples. Andréa est leur fils de six ans. Ils louent leur maison.

L'après-midi, nous sommes allés à la plage. La mer n'était pas propre. Des résidus végétaux se faisaient rouler par les vagues, charriés par la rivière proche, je suppose. Avec les enfants je me suis baigné. Nous avons joué avec le bateau gonflable dans l'été finissant. C'était fini pour moi les longues nages, depuis mon excès sportif de la dernière fois, et les enfants ne voulaient pas d'ailleurs que j'y aille. Ni ma femme. Non mais quand même, j'étais tracassé par ce que j'avais écrit de la pitié. C'est pas que c'était faux, mais peut-être incomplet. Et puis la pub de Coca-Cola, j'aurai bien aimé la revoir, et je l'ai bien cherchée sur le Net, mais sans succès. Peut-être que c'était indigne, le résumé que j'avais fait : « *Coca-Cola lutte contre le racisme* », si ce n'était pas ce qui était textuellement dit dans la pub. Bien sûr que le résumé est facile, légitime même, puisque pensable. Et puis tout le monde le fait, ce qui fait que nous sommes bien pourris, bien soumis et que nous en crevons. Seulement c'est facile, trop facile. Ainsi se constituent dans la lutte les mémoires, sans effort, comme ça, pour exister. Quant à savoir ce qui se passe vraiment dans la physique du réel, ce n'est pas à des êtres dépourvus de sens moral qu'il est donné de le deviner, de l'entrevoir.

Bien sûr aussi que les mots ça s'adapte, que ce n'est rien en soi et qu'on peut se moquer de ce que l'on dit pourvu qu'on ait une finalité. Alors c'est un jeu, plutôt que de l'art. Un jeu dans lequel les cartes sont cachées, et les stratégies secrètes. C'est alors ça plutôt qu'un beau geste. Mais je n'ai pas envie de jouer et de gagner au jeu, je préfère sortir du jeu. En revenant de la plage j'avais à nouveau un sourire sur la figure, puisque j'avais compris que j'aurai toujours la liberté d'annoter mon texte, si je ne pouvais pas y intégrer mes scrupules dans le cours du présent récit. Alberto, après la cueillette des figues, nous avait invités à partager le soir un dernier pot d'amitié. Là-haut, au nord, la totalité de mes murailles m'attendait avec la fin des vacances, et je craignais de souffrir, d'avoir peur. Quelque chose d'irréductible et de dur, de funestement attractif, demeurait tout au fond du miroir du monde, dans ma tête. Nous y sommes allés à pied chez les amis, vers vingt heures trente. Ils avaient préparé un petit brunch sur la terrasse. Nous trouvions des sujets de conversation, et les enfants jouaient à « *un - deux - trois - soleil* », qui se dit « *uno - due - tre - stella* » en italien. En effet, une étoile c'est plus général qu'un soleil. Assis autour de la table, les enfants se poursuivaient joyeusement autour de nous, qui étions, je pense, chacun bien inhibé les uns par les autres. Et c'était suffisant pour le contentement. Quand soudain Andrea cria. Il était debout juste devant nous avec une large tache de sang sur le front, il venait de se relever d'une chute violente sur une pierre affleurant du sol de terre battue. Voilà, ce fut comme ça

que ça s'est passé. Sans prévenir, inattendu. Et la suite des évènements a changé, le temps de réagir, rapide. Le temps de comprendre : « ... *Oh, Madonna...* »

Dans la cuisine, en haut, le père tient un linge sur le front de son enfant. La plaie fait environ deux centimètres de long, elle me semble profonde mais le sang ne coule plus. Andréa pleure, je ne comprends pas ce qu'il dit, mais il doit avoir honte, et en tout cas il ne comprend pas ce qui lui arrive. Je ne peux que lui donner un baiser sur la tête et doucement lui caresser les mains, pleines de poussières, tandis qu'il parle avec son père. Ensuite ses parents l'emmènent à l'hôpital, le minimum étant qu'on lui referme la plaie avec des agrafes. Nous quittons leur maison. Mes enfants, tandis que nous marchons, rappellent les souvenirs de toutes leurs plaies et bosses. Ils sont joyeux. Quand j'arrive près du pont, comme près de n'importe quelle muraille, je ne sais pas si je dois essayer de sauter sur les pavés. Le truc dur et profond se concentre là, en bas. Ce n'est pas l'eau de mes piscines, même si celle-ci peut faire mal avec un plat, elle est raisonnable. La peur me retient, et la balustrade, et l'espoir. Ça passe vite de se retenir et nous arrivons chez nous. Ce n'est pas encore ce soir que j'aurai assassiné ma chance de devenir conscient. Je suis triste pour Andréa.

Cette nuit-là, cherchant un sommeil toujours difficile à trouver, je me sentais lié au petit, et comme je voulais faire quelque chose pour exprimer cette proximité, le lendemain matin j'appelais Alberto. Ils sont revenus des urgences en pleine nuit. J'avais décidé que le lendemain nous irions à nouveau chez eux vers midi, pour embrasser Andréa juste avant de partir, avant de retourner chez nous dans le nord. L'heure arrive, nous garons la voiture, ses loups hurlent derrière le portail. Alberto arrive et nous dit que l'enfant est retourné à l'hôpital, parce qu'il avait mal à la tête. Je lui demande de l'embrasser pour nous, et nous partons définitivement, non sans que ce brave homme m'ait promis de m'envoyer un texto, le soir, pour me dire ce qu'il en serait. Nous avons décidé de faire une pause sur le trajet du retour, de passer la nuit dans un gîte. Ce fut alors cette première journée de retour en évitant les péages d'autoroute, cette dernière journée de routes en lacets, de cols montagneux, de montées et de descentes, le regard sans cesse happé par les murs surabondants. Pourquoi ne pouvais-je pas être tranquille ? Ça allait de pair avec ce que j'écrivais, comme une obsession. Et il y avait l'incertitude sur le sort de l'enfant. Stoïquement, je devais considérer cela comme indépendant de ma conscience, et le tenir pour rien. C'est en effet tous les jours que des accidents arrivent, et l'obligation de s'en préoccuper ne peut pas me concerner, sauf à admettre mon impuissance et en avoir honte. Si c'est ça la pitié, je n'en veux pas.

Mais j'avais été en contact direct avec cet enfant. Je ne pouvais pas m'en dégager, aussi vrai que j'étais dans le trouble. Le paysage défilait, les enfants joyeux à l'arrière de la voiture jouaient. J'étais dans la crainte et le trouble de

l'avenir incertain, me disant que je devais prendre soin davantage de ma moralité, espérant me protéger ainsi, en devenant une personne qui se respecte. Et plus ça allait, comme ça, à tanguer sur la route, plus je comprenais aussi que je tenais fort à ce que j'écrivais, comme un enfant à ses dessins, et que je n'arriverai pas volontairement à en supprimer une partie. Encore moins tout supprimer. Et je me disais que c'était peut-être la solution, et je ne savais pas... non, je ne savais pas. Le soir vint dans les montagnes de Hautes-Provence. Et nous devions faire quatre-vingts kilomètres de plus que prévu dans les paysages déserts et splendides du Vercors, parce que nous nous étions trompés de destination, comme des ânes.

Avec peut-être le secret désir de prendre en faute le monde, je n'avais pas suffisamment vérifié si le nom du village programmé sur le GPS était bien le seul et l'unique. C'est la nuit que nous arrivâmes au hameau de Saint-Andéol, près d'une muraille que je décidai salutairement de ne pas voir. Et pas de texto d'Alberto non plus. Le lendemain, avant de partir pour le retour final chez nous, j'appelai Alberto, mais pas de réponse. Dix minutes après je recommençai en lui laissant un message, lui demandant de m'appeler quoi qu'il en soit. La route reprit, dans les mêmes conditions que la veille, et je me voyais de plus en train de collecter les représentations qui formeraient un chapitre supplémentaire à mon livre, celui-là même que vous lisez, et ça me dégoûtait. Ça me terrifiait aussi, car le sort d'Andréa fusionnait avec ma représentation du monde. D'ailleurs plus la journée avançait plus je me sentais responsable, car je n'avais aucune nouvelle. Si on m'avait dit clairement, en me le prouvant, qu'il fallait un sacrifice pour le sauver, Andréa, j'aurais dû le faire. En effet, plus ça allait moins je m'expliquais le silence d'Alberto, et je craignais des complications.

Quelle saleté pour eux, je me disais. Leur fils unique !... Et l'imagination déployait ses tableaux. « *Si c'est un coma et qu'il s'en sort, ça me va* ». Et la question de la raison et de la responsabilité se reposait alors, ainsi que la vision de l'endroit où je me trouvais. Quelle folie les sacrifices, en vérité. C'est la façon dont l'humain pourrissant évite de prendre conscience. Dans l'après-midi j'appelai de nouveau, mais sans réponse. Quelque part, là-bas, la réalité était fixée, penser autrement était démentiel. Mais ici, dans la voiture, sans contact, elle semblait en suspens, la réalité. Non, il fallait faire taire l'imagination. L'emballement de l'imagination, c'est le Trompeur, je l'avais dit. Mais l'image de la mort s'imposait en moi sans développement, comme un geste, avec la chose dure et attractive que je n'arrivai pas à extirper de moi. Alors je me disais qu'après tout, je devais bien l'avoir sur les épaules, la mort des autres, un jour. Je veux parler de celle qui semble insupportable, procédant de cette fusion qui engage votre conscience ou ce que vous en avez, et qu'il n'est pas donné aux inconscients de connaître. J'ai presque failli prier pour être inconscient. En fait de

morts, ça a déjà commencé à tomber un peu autour de moi, ces derniers temps. Que dire alors si la mort devient trop banale ? C'est arrivé à d'autres, ça arrive de cette façon. La réponse ordinaire est un certain fatalisme, tout ça c'est culturel, ça n'empêche pas les gens d'être insouciant, et tant mieux. On se dit que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'avoir soin de soi, de ne pas se faire du mal, et on mange, on boit, on dort, on oublie. Pour moi, dans l'état de fusion qui ne me semblait rien devoir à la culture actuelle, je devais éventuellement me préparer à passer l'incroyable...

Et peu à peu j'étais fatigué. Cet autre, c'est moi qui me tiens au volant de la voiture pour ne pas tomber. Cette route qui se déploie, qui semble à la recherche d'un sens, elle n'en finit pas, elle est fatigante. Je suis fatigué, tous mes efforts ne servent qu'à me détruire. Et il y a cet avenir qu'il va falloir supporter et qui semble impossible, là-bas, après ces vacances... j'ai même un peu pleuré derrière mes lunettes de soleil, et ma femme l'a vu, mais elle ne s'en est pas moquée. Les enfants sont toujours joyeux derrière nous, nous écoutons des musiques, nous mangeons, nous pissons quand il faut pisser, nous achetons une boîte de nougats sur l'autoroute, pour nos voisins de maison qui se sont occupés du jardinet chez nous. Des papillons aux ailes alourdies de sang. La confiance que réclame l'enfant. Son plan. Et puis les plaines de l'Île-de-France, avec ça et là les premières grappes de morts vivants errants le long des routes. Et c'est à une trentaine de kilomètres de chez nous que j'ai compris qu'il fallait être présent pour Andréa. Comme quand j'arrêtais d'écrire malgré mon envie, pour jouer à la belotte avec mes enfants tout en restant le même. C'est ça la Présence. Je ferai de mes actes la preuve de la présence.

Je suis là, Andréa, je suis là, je suis là... l'éloignement physique n'est rien. Alors j'ai vu se transformer mes lourdes pensées, la chose dure et pesante au fond de moi, ma vie selon une vue limitée et ce corps qui s'alourdit. Cet esprit qui se croit être tout, sa place sera d'être accroché parmi les étoiles du ciel. Même pesant. Le soleil de la terre, désormais bas sur l'horizon, était devant cet autre qui conduisait, et commençait à parler. Je me suis mis à être confiant. Il faudra se tenir droit jusqu'au bout du chemin et présent, et toujours se méfier du Trompeur. Ça va être difficile parmi tous ces crédules qui construisent tous leurs mondes donnés de la même façon si contagieuse. Des mondes de trop d'efforts mal conçus. J'imaginai, tout en serrant moins fort le volant, que j'appelai encore une fois Alberto, et qu'il me dirait qu'il n'avait pas pu m'appeler pour me dire que tout allait bien, ou encore qu'il m'avait envoyé un e-mail. J'imaginai un Andréa qui allait retirer son masque tragique, ce masque blême, et qu'il éclaterait de rire. Son grand rire en cascade au milieu de sa large figure. Alors je pris le téléphone encore une fois, avec la certitude que donne une confiance bien établie, je savais ce que je pouvais entendre désormais, comme si je l'avais

observé. Comprendre, c'est créer le monde. Il était dix-neuf heures et Alberto répondit¹⁵.

NOTES

1. Enfant, j'avais horreur des gens qui intimidait les autres quand que je me savais faible. Je ne me représentais pas les causes du mal qui me faisait souffrir, tout confiant que j'étais, mais je les voyais à la télévision. Combien de fois, à partir de huit ans, ai-je passé des nuits terribles à m'imaginer tuer mes parents avec un grand couteau, puis plus tard jeter des bébés contre les murs, ignorant du poison de l'imagination qui circulait dans le corps social et rejetant toute la faute sur moi.

2. ΓΝΩΘΙ.ΣΕΑΥΤΟΝ est une expression en grec ancien, signifiant : « *Connais-toi toi-même* ». C'est une des plus fameuses devises du monde antique. Elle est, selon Platon, le plus ancien des trois préceptes qui furent gravés sur le fronton du temple de Delphes.

3. C'est l'insatisfaction de ne pouvoir résumer une succession des corps qui soit autre que génétique ou culturelle qui m'a fait employer ce mot d'«*Étant* ». Il se trouve, avec le recul de la raison, que ce genre de tentative de la part d'un auteur pour s'approprier un concept signifie fondamentalement que son besoin d'agir ne peut pas être satisfait mais doit être expérimenté. Si un mot doit être investi de sens, c'est donc plutôt celui « *d'œuvre* », qui résume le « besoin d'agir obligé et insatisfait ».

4. George Gordon Byron, généralement appelé Lord Byron, est un poète britannique, né le 22 janvier 1788 à Londres et mort le 19 avril 1824 à Missolonghi, en Grèce, alors sous domination ottomane. Il est l'un des plus illustres poètes de l'histoire littéraire de langue anglaise. Bien que classique par le goût, il représente l'une des grandes figures du romantisme.

5. Épictète est né à Hiérapolis en Phrygie, en l'an 50, et mort à Nicopolis en Épire, en 125 ou 130. C'était un esclave affranchi et un philosophe de l'école stoïcienne. Son enseignement oral a été rédigé dans deux livres, les *Entretiens* et le *Manuel*, par l'un de ses jeunes auditeurs, Flavius Arrianus. Il vécut dans la pauvreté et la simplicité tout en s'estimant aimé des dieux.

6. Ici, je faisais l'effort d'arrêter d'écrire et pour aller jouer avec mes enfants.

7. Il est clair qu'un acte raté, un acte fou, est un emballement de l'imagination qui s'écarte trop de la réalité, et qui n'a de sens pour personne. Une de mes plus efficaces béquilles est le plongeon, en club. J'expérimente ma conscience par ce sport, je satisfais ma vitalité. Je définis fatalement la raison pour résister à la tentation impossible de tout vivre, de tout faire, qui engendre la peur physique

et est un aspect de la haine de soi mais aussi la possibilité de comprendre le monde.

8. Relisant mon texte et le corrigeant depuis plus tard, sans le dénaturer, je n'effacerai pas ces preuves de mes doigts raturant les lettres sur le clavier.

9. L'enfant est dépendant, et il ne s'en plaint pas. Il est souvent confié à pire que lui, et il ne s'en plaint jamais. Le plan de l'enfant est de forcer l'admiration pour la façon dont il œuvre. L'enfant est un stoïcien qui s'ignore, et cette ignorance ne lui permet pas de se défendre contre son imagination, qui le transforme en adulte.

10. Déploiement d'un espace intérieur expliquant l'espace extérieur. Il faudrait écrire un autre livre pour montrer l'espace intérieur ! Les déploiements et les repliements de nos espaces intérieurs feraient la réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire que nous ne pourrions jamais être définitivement heureux, ni définitivement malheureux. Notre conscience est l'aisance avec laquelle nous regardons le monde.

11. Chrysippe de Soles est un philosophe stoïcien né vers 280 à Soli, en Cilicie et mort en 206 av. J.-C. Il est le second fondateur du stoïcisme, après Zénon de Citium en 301 av. J.-C.

12. Arrien (Flavius Arrianus) est un écrivain grec de l'époque romaine, né à Nicomédie vers 85, mort après 146. Fidèle d'Hadrien, il assumait de hautes fonctions administratives et militaires au sein de l'Empire romain. À la mort de l'empereur (138), il se retira à Athènes pour se consacrer à l'écriture. Il a suivi dans sa jeunesse l'enseignement du philosophe stoïcien Épictète, qu'il s'est chargé de transmettre à la postérité.

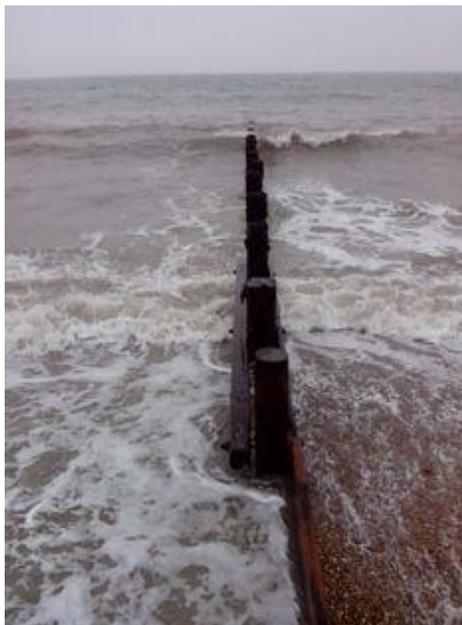
13. J'exagère. C'était sans doute la même conscience possible qu'actuellement, montrée par les mêmes œuvres. Mais l'emballement de l'imagination est la chose déterminante, le fait organique qui n'a pas cessé de continuer, accumulant les symboles dans le monde physique, pour en arriver à l'homme d'aujourd'hui et à son monde trop caractéristique d'accumulations symboliques.

14. Le stoïcisme affirme que ces choses extérieures ne dépendent pas de nous et qu'un jugement heureux consiste précisément à ne pas se juger dépendant de ces choses extérieures. Le stoïcisme avait fait de ce jugement heureux le principe duquel découlaient tous les autres jugements, lesquels devaient

contrôler les flots des représentations. C'était déjà à l'évidence un jugement méfiant concernant l'imagination.

15. Andréa allait bien. Alberto avait oublié son téléphone à la cave. Mes enfants et ma femme se sont ensuite copieusement moqués de mes craintes, mais ils étaient à l'évidence soulagés et ils ont bien manifesté leur joie. Je ne peux pas m'empêcher de penser au « *chat de Schrödinger* », du moins à la vulgarisation de l'idée que je peux avoir de cette expérience. Ainsi, je résume approximativement : le chat est dans une boîte fermée et il n'est théoriquement pas possible de savoir s'il est vivant ou mort tant qu'un observateur n'a pas ouvert la boîte. Je verrai bien le processus s'emboîter et se recouper pour donner une autre lecture de la réalité. La continuité d'évènements concernant Alberto et Andréa se serait passée dans une de ces cages d'indétermination et j'ai été l'observateur qui a ouvert la cage. Et cette cage et moi-même nous étions dans une plus vaste cage. Et ainsi de suite comme des ensembles qui se recoupent. Il ne sert à rien d'imaginer au-delà, d'imaginer des détails et des preuves, de voir en détail comment ça pourrait fonctionner. Ce serait risquer d'y croire, ce serait se livrer au Trompeur. Je n'ai pas les outils, pas suffisamment d'amour de moi pour tenter l'expérience. Je ne veux pas faire comme les fous, pour qui la production d'actes représentables dans d'autres consciences est impossible et inlassablement tentée (suis-je fou ?). La représentation actuelle du réel, du moins celle qui domine le plus grand nombre des esprits, me semble en tout cas une sorte de cas particulier. Très envahissants, typiques, lourds et fermés, toujours les mêmes, sont les mondes représentés d'un film, d'une information, d'une machine. « *Tout acte exige l'oubli* », comme l'avait souligné Nietzsche.

LES MURS HUMAINS



Jetée, Bognor Regis, Angleterre

À Jean-Pierre Luminet

EXIS

Dieu est la réalité elle-même
Et le vivant la crée tous les jours
Sous nos regards exagérant la pureté des étoiles
La musique des destins et la beauté des reflets
Annoncent sans hasard une instable réalité

L'univers est entré dans ta demeure
Enfant de la réalité, dis-moi quel est ton père ?
Par ton corps fébrile de déterminismes frémissants
De sommets éclairés en noirs abîmes
Enfant abattu

Enfant implorant, que laisses-tu voir de ton père ?
Les féroces imaginaires dessinent les bases de tes montagnes
Dans l'instant de la cachette sûre, simplement animal
Dans des temps non spatialisés attendent
Tes cacophoniques symphonies

C'est un ticket gagnant que le fils a prédit
Le père se moque de quoi gagner ou perdre
Toutes choses égales, oui toutes égales
Même les espérances dans les miroirs
Mais c'est un ticket gagnant que le fils a prédit !

Mon miroir vient à moi, offre-moi quelque chose
Le ticket est gagnant si c'est toi qui me l'offres
Deux fois la séduction pour un sentiment offert
C'est une fraction de déterminismes bloqués
La séduction est de la divinité

Le père accompagne les cœurs purs, mais le fils
Le poussera à nouveau du haut des sommets
Papa, je cherche une formule, dis-moi...
Puisque je suis maintenant un petit peu en paix
Sur ces histoires de miroirs et de coïncidences...

Parle-moi papa, tous les hommes sont fils de la réalité
Et pères aussi, mais je ne peux enfanter qu'avec retenue

La musique est sentiment revêtu de pauses et d'intensités
Miroir, j'ai tant de joie à te voir me rejoindre
Mon père a poli ta surface, reflet vaut beauté

L'univers entre en ma demeure, une fois fut le ticket gagnant
Et qu'importait le résultat, toutes choses si égales
Quand jouait la grande musique de l'attracteur
Tirant les éponges et les hommes vers un temps disposé
Versant dans sa conscience tous les accomplissements

Tu grattas devant moi la case de nos gains
Plein d'envie déterminée pour tout avorter
Demain attendra, puisque tu attends demain
Joyeusement je m'en allais accompagné
Miroir tu restes, je te verrai demain

Dans la fatigue viendront les regrets des cimes
Je voudrais brûler les enfers, toujours je réussis à le faire
Mes flammes débordent pour l'amour de me protéger
Tout se rétrécit et me pousse vers l'instant ultime
Qui n'est rien d'autre que la mort rêvée d'un corps qui a peur

Haine du confort, mais quel confort dans cette haine !
Que puis-je faire, que puis-je dire pendant que brûle
Une foule de corps sans reflets, sauf quelques miroirs
Accrochés si haut dans les roches des sommets
Ceux-là, je ne veux pas les supprimer

L'univers entrait en ma demeure, et après
Plein d'or et de succès, par trois pauvres clous
En la peur se crucifiait l'animal trop rêveur
Obsession simplifiée résumant les temps d'avant
Dernière obsession avant l'abandon

Tout près de la réalité sont les corps révélés, mais avant
Figures christiques et apolliniennes, motifs artistiques
Sciences et techniques et élans de musiques
Poétisent hors de l'affreux dépouillement
La continuité des rêves du vivant, paysages très séparés

UNE PART DE VÉRITÉ

Comment dire...

Que je suis ombre pour la lumière intense
Pour l'obscurité profonde peux paraître soleil
Aujourd'hui me vois en bas, dans l'obscurité

Je suis pensée vague, arbitraire et obscure, inutile
Le zéro mathématique n'est pour moi qu'un berceau
Je fais illusion mais voudrait tant être beau

ÉDEN

Les besoins de beauté vers le haut comblés
Étiraient le temps comme un grand repos
Les corps satisfaits d'évidence
Parfumaient l'avenir avec des plantes désirées

Nulle machine pour retenir le temps
Nulle chose pour garder les choses
En l'avenir les fleurs toujours écloses
Recouvraient le jardin des évidences

Cela ne fut jamais aussi parfait
Que cette idyllique parenthèse
Mais aujourd'hui l'esprit l'a refermé
À jamais, à jamais

Les lois de la nature sont et ne sont pas des imaginations
« *A jamais* » n'est qu'ici, la parenthèse s'ouvre là-bas
À deux pas d'infini, tout près derrière le plafond
De l'improbable infini que la conscience peut percevoir

L'arbre de la connaissance avait les fruits de l'imaginaire
Les fruits de l'imaginaire formaient les connaissances
Lentement le jardin se dessinait aux yeux animaux
Autour des colonnes des temples et des héros

Parmi les champs d'orangers embaumant
Que le temps en apparence détruirait
L'imaginaire hoquetant de désirs
Commençait à retenir les choses

Et les enfants plantés-là ne comprenaient pas
Siècles après siècle en paroles croyantes
Pourquoi le jardin n'était pas comme le passé
Et le présent devenu si vide d'évidences

Le mal est l'imaginaire isolant des possibles
Viens, pousse la porte de l'échappement
Il suffit de la créer pour te sauver
Il me suffit de m'échapper pour te créer

Je ne veux plus nous voir vieillir et nous dégrader
Incapable de nous conserver dans les Édens
Le mal profond vient de laisser s'échapper ta beauté
Apprends-moi à entrer au jardin des évidences

OASIS

Je ne t'ai jamais vu méchant, enfant dévoreur
Incapable de rancune, plein de reconnaissance
Peignant de couleurs vives les actes manqués
De ton père errant dans les déserts affamé

Nous nous devons à nous-mêmes la présence
La beauté y fait son nid, le plaisir s'en réjouit
J'y vois grandir ce que devient ma conscience
Des promesses se découvrent quand tu souris

ATTENTE DE LA CONSCIENCE

Aucun de tes mots ne franchit mes lèvres
Moi qui en ai tant, retrouve-moi
Aucune de tes images ne passe derrière mes yeux
Moi qui en vois tant, retrouve-moi

Et quand je redeviens ce que je suis après cette promenade
Toutes mes expressions sont teintées de sens et je suis heureux
Cette joie toujours éclatée dans ce monde
Retrouve-moi encore, je te retrouverai

L'AMOUR DES ACTES

Un talent acquis est un monstre apprivoisé
Avec patience et douceur il s'est fait apprendre
Quand peuvent se dirent l'envie et les couleurs
Le monstre trouva l'enclos de l'avènement ouvert

Dehors courent les obsessions en manquant d'être
Je t'en prie soit heureux et fait les patienter
Pour une autre vie ou pour une autre année
Quand elles pourront s'unir dans un reflet

Le sommeil verse l'oubli dans l'esprit des enjeux
Que nous sommes, aux souffles de mêmes bouches
Paisibles et endormis, quand passe l'air entre nos dents
Les corps désintimés respirent près de la mort

VÉRITÉ HISTORIQUE

Tous les chagrins des petits enfants
Portent les peines des parents
Et les déchéances et les douleurs
De mensonges cachés sont les fleurs

Imaginaire trompeur, toi-même te trahis
Tu me fais rire ou pleurer, je peux t'oublier
Il n'est que d'attendre, je ne suis pas ennemi
Pas méchant ni dangereux, mais la paix simplement

Vieillissantes sont les choses éclairées par une lampe
Mais sans cesse s'exprime de la nuit tout un paysage
Qui refait la terre et le ciel, les éclaireurs et les sages
Et ce soleil du temps qu'on ne peut pas éteindre

LÀ-HAUT

L'imaginaire aux confins râleurs ronfle aussi là-haut
Autres protubérances dans les biotopes du mental
Peurs suintantes d'animaux moins programmés
Mais quand l'esprit se nettoie il n'y a plus d'obsessions
À la bonne heure les corps jouissent d'exister

Nos élévations sont pédomorphes sous des cieux à nourrir
Cherchant dans le vide à trouver des espoirs
Proches de nos visages sont les enfants en miroirs
La confiance et la joie s'évanouissent quand il faut grandir
D'autres incertitudes se chauffent sous d'autres étoiles

NUIT

Tout est dit dans les songes, même les mensonges
La poussière des cerveaux qui furent est si légère
Ils mentaient et montraient des vérités d'éponges

Au cœur de l'erreur n'étaient que peur et étourdissement
Le corps ne pensait qu'à se protéger, fuir était épuisant
L'imaginaire se vautrait dans l'angoisse du moment

Et pourtant...

Quand tout était sombre mieux valaient la souffrance
Qu'un lent pourrissement dans des cachettes de songes
Pleines de vanités étaient ces prisons où rien ne se faisait

*Je suis vivant, je viens
Sous votre œil avec
Une liste de chose
Un paysage*

LE SENTIMENT VRAI EST COMME UN ACTE

Alors tout est là, mon ami, il n'y a pas d'ailleurs
C'est un glissement, une angoisse étonnante
Vertige fugitif, goût d'infini, trop réel...
L'univers nous complète, sensation réelle

Il n'y a pas d'ailleurs : le soleil monte derrière
Des collines italiennes dans un vide palpable,
L'azur s'échauffe de brillance et mon regard
Se plante dans les rayons naissants

Nous étions comme des papillons obstinés
Un peu plus haut nous allons brûler nos ailes
Terre de la gestation, tous ces efforts pour vivre
Et tous ces efforts pour retomber dans la terre

Cette mince couche d'envie qui te rend joyeux
Même en fanfaronnades et en bêtises, je l'adore
Tu en as encore si peu, je ne la gratterai pas
Car vivre, c'est avoir envie

LA RETENUE

Le cerveau se reprogramme par elle
Sur la discipline, l'éducation et l'hygiène
Se fixe la retenue pour animer des ailes
Mais de ces modèles elle ne naît pas

Dans la trame du cerveau chaque passage
Riche de rêves stupéfiants à chaque sommeil
Plein de possibles en latence chaque ailleurs
Lentement l'être contemple ses reprogrammations

Il y a l'envie de tuer mécanique tous les reflets
Ceci ou cela si logique, je n'ose pas évoquer
Trop fragile pour prétendre s'en rappeler
Là-bas n'importe quel vice est salutaire

Doucement vers la mort s'épuisent
Trop de force, trop de vouloir, trop de prétentions
Sur ces décombres l'indétermination annonçait
Une faiblesse totale et un grand espoir

L'état déterminé d'un système intérieur
Se décline en conflits de causalités extérieurs
Moi je n'y vois pas l'univers, mais un semblant
J'y vois la faiblesse et les tourments et la peur

L'état indéterminé d'un système a priori
Engendre la retenue et l'oubli
Même unité dans la conscience jadis formée
Sur des reflets « beaux » impossibles à mesurer

*Rêve que le temps ne dure pas, glisse vers les choses
Éparpille la vie dans des myriades de possibles*

NOUVEAUX POSSIBLES

C'est simple et proche comme le plaisir
C'est chaud et heureux comme l'évidence
C'est la soudure d'amour enfin trouvée
Qu'est-ce qui nous empêche de nous libérer ?

Il est possible de sortir des flots souterrains
La réalité est pleine de surprenantes évolutions
En conscience elles arrivent dans l'horizon
Même s'il est effrayant d'être un instant seul et libre

Ce n'est pas pour l'apparence d'une destinée
Que tout près passe la conscience
Aucun acte volontaire ne peut la saisir
Mais être un autre désir dans son désir ?

C'est pourtant si simple de s'accorder
Des inflexions d'esprit, sensations nouvelles
De se voir depuis un extérieur meilleur

Alors qu'il faut croire partout à l'intérieur

SUR LA ROUTE D'OLYMPIE

Il faut un corps qui s'agite en pleine lumière
En lui apparaît la confiance certainement
Il est le remède aux angoisses de l'imaginaire
Quand l'écart se creuse inexorablement

Nous ne sommes que des traces, je suppose
Traces piégées dans l'imaginaire impalpable
Symptômes d'une réalité à former, tends-moi la main !
Nous ne faisons qu'accompagner nos reflets

La paix c'est le sport et je ris doucement
À l'arc en ciel impalpable qui se moque des temps
Puis doucement nous nous laissons saisir par l'équilibre
Qui donne à nos reflets la joie de se contempler

OMÉGA

Je préfère la rime des idées
Elle supporte mieux la traduction
Dans la réalité s'écriront les poèmes
Avec la chair et le temps et la finalité

Nous entrons dans l'oméga
Nous ne sommes plus dans l'imaginaire
Le fossé est éclairé à mort
Plus personne ne peut le cacher

Voici l'aube d'un nouvel alphabet
Dans la réalité s'écriront les poèmes
Avec la chair et le temps et la finalité
Et la maîtrise des évidences

Puis les ténèbres reprennent une place
Qui dit la mort et la honte, qui dit rien

Alors de la conscience ça peut-il prier les traces ?
Je ne sais plus parler mais le corps se souvient

L'ANGE DANS LE MIROIR

Il n'y a que les indifférents
Qui se saluent si facilement
Pour toi ô mon amour...
Cette main tendue ne ressemblerait à rien

Le vrai amour n'a qu'un chemin

Si je feins l'indifférence, j'ai pourtant rêvé souvent
Me tenir devant ton pur miroir
Mais en vrai en m'approchant...
Je trouve mon reflet trop intimant

Je me détourne, le vrai amour n'a qu'un chemin

À chacun sa montagne de regrets
Ne t'en veux pas, tu es comme moi
Nous devons apprendre pourquoi
Le vrai amour n'a qu'un chemin

La prochaine fois que je t'ignorerai
Tu sauras que je t'aime quand même
Et quand je te répondrai sans problème
Nous soulèverons la montagne sans peine

*Vivre, c'est avoir envie. Et prends tout pourvu que tu vives.
Deviens qui tu es et donne-nous à ton tour l'envie de vivre !*

COMMENT FAIRE ?

J'ai un si grand besoin d'agir
Mais je ne suis pas assez fou
Pour agir n'importe comment

Et je l'oublie déjà...

Alors je crois devenir fou
Mais je ne le suis pas
J'attends le moment
Et je l'oublie déjà...

Mais mon corps se souvient
De tous mes combats
Pour faire cette raison
Que je ne connais pas...

L'ÂGE MENTAL

Va, ne te repose jamais, dit la mentalité
Mais dis-moi, explosif, quel est ton centre ?

Voici les forces perdues
Ces pâles lueurs n'éclairent pas le demain
La plus proche étoile est dans le néant

Voici les forces offertes
Ces pâles lueurs éclairent aujourd'hui
La plus lointaine étoile se touche en pensées

Je préfère la plus mortelle étoile
Elle est atroce, mais près de moi
La plus lointaine est loin de mon corps

Ton jour succède à ta nuit
Ne lui vole plus ton visage

NE LE LIMITE JAMAIS

L'univers est toutes les existences
Et une existence a le rêve de l'univers
Ton agir vivant est l'imitation impossible
De l'univers qui agit dans toutes les existences

D'ici commencent tes pas vers les lendemains
Tes absences et tes présences
Tes œuvres
Ta fin

Alors laisse à ces existences qui ne sont pas toi
Quelque chose que tu ne possèdes pas
Sois comme l'univers qui se rêve
Ne le limite jamais

LES MONSTRES

Le père avançait à pied sur la crête des sommets
Sa bulle d'or au front révélant les paysages
Devant lui les cieux accessibles, les étoiles
D'autres lumières enveloppant ses mains tendues

Enchantement, sourire dans l'air limpide
Son fils tourne le front vers le bas, enivré
En bas miroitent des liquides, scintillent des forêts
Le père devient fils et descend dans la vallée

La pente est tout, la pente est son être
Fugace sous des frondaisons s'ébroue le vivant
D'arbres en arbres sautent des animaux
Dans l'humus de la terre le pied s'enfoncé

C'est plein de sons, c'est plein de songes
Irrésistiblement des formes peuplent les bois
Le fils joue avec elles, les poursuit et les attrape
Et sa lumière s'arrête à ce qu'elle éclaire

Des chants d'animaux se mêlent et s'amplifient
L'écume des univers moutonne sous le sol
La captation des possibles lentement submerge le fils
Tout se glisse dans l'instant et prétend s'accomplir

C'est un conte pour enfants qui commence
Sa bulle d'or éclatée, Prométhée a joué

Avec sa lumière et le feu des mystères
Un enfant est écrasé au fond de son lit

Les ténèbres suggèrent des formes monstrueuses
Le fils s'est perdu parmi les possibles
Il a formé une carapace sur son devenir
Et de rêves fuyant en faux réveils il se décompose

L'enfant se retourne dans sa prison de fantômes
Dans tous les sens le chemin du retour s'est effacé
C'est la nuit, pas encore le néant
Le fils n'est plus lui-même le chemin du retour

C'était un conte pour enfants sous le ciel du père
Il va falloir remonter à l'aube, la pente s'inverse
Le fils fait le silence en sa demeure
Il l'offre à l'enfant

*On dirait que le passé s'absout lui-même
La médiocrité y trouverait des parures...*

L'ADULATION DES SYMBOLES

Chaque jour devant la télévision
Les habitués reçoivent l'actualité
Ils ne manqueraient pas une émission
Il est trop important de s'informer

Au monde profond qui commence aux fenêtres
Ils préfèrent l'éclat d'un écran tout plat
L'imaginaire grignote les corps immobiles
Mais de bouger personne ne se préoccupe

Alors ils continuent de craindre
De prier tous les jours dans l'actualité
Ce bonheur qui commence derrière leurs volets
Que leur dieu bien trop tôt chaque soir fait fermer

LE VIEUX GAMIN

Adieu le monde, je pleure beaucoup
De tous ces ratages et ces espoirs déçus
De tous mes crimes même contre toi

Quand je ne savais pas
Quand je ne pouvais pas
Quand je ne voulais pas
Et que j'étais moi

Bonjour ! J'arrive en toi tout prêt à te servir et joyeux
Trop content d'un visage évident, je suis heureux
Pour un mouvement ou pour un autre de ton temps
Des fois tu me fais mourir pour rien, vite remplacé
D'autres fois je m'ennuie et j'écris...

LE PLAT PAYS

Ô têtue encrâné, coquin magnifique
À la chevelure de rêves pleine de tics
Pour toi la vie est un paysage dangereux
De hauts sommets et vertigineux abîmes
Poursuite et fuite de problèmes irrésolus

Le cerveau reprend des forces aux idoles assises
Mais le moteur de la vie suceuse comme une tique
Exige un ailleurs dans les cheveux emmêlés du rêve
Trouve les corps rassurés aux plaisirs basiques
En réalité la mort est un plat pays

Mort vivante ou réel de l'épuisement
Du coquin magnifique qui s'en est allé
Rêver de mort ailleurs qu'au plat pays
Abandonner son corps inassouvi
Recommencer ailleurs à la fin d'une vie

Me lasse maintenant d'être notre unique problème

Spectateur des rêves dérivant dans la multitude terrienne
Toujours ici le bonheur aura quelque chose de suspect
Au coureur des montagnes qui le voit comme un arrêt
Car il rêve de mort ailleurs qu'au plat pays

L'ERREUR

Créer quelque chose capable d'Erreur
Voilà le très rare, l'improbable possible
C'est l'erreur qui a créé l'*UnDiRé*
Est-ce que je me trompe ?
Entre deux bornes se déploie sa vérité
Mais l'erreur est au-dehors

Dans l'erreur je meurs, il faut renoncer
Retrouver l'espace, entre les erreurs
Entre les erreurs se créent le vrai et l'exact
Se lie les aspects de l'*UnDiRé*
Et aujourd'hui je connais ma demeure
La garder, la regarder !

Longtemps le soleil levant
Ne faisait que chauffer ma peau
Aujourd'hui c'est moi qui le fais briller
J'aime les choses et entre les choses
J'aime la pesanteur, la profondeur
J'aime le temps, l'épaisseur

L'*UnDiRé* est mon ami, il me baigne
Dans l'esthétique les conteneurs
Du Destin lient les devenirs exacts
Se préparent et s'achèvent les possibles
Entre deux bornes se déploie l'Unique

LE CERCLE MAGIQUE

Dans mon cercle magique je tourne en rond
Cherchant des ventres lourds de pensées

À dévorer... mais j'ai fait le vide
Je suis affamé et ne trouve rien
Rien que l'inquiétude de vivre pour rien
Alors je fais beaucoup de bruit pour cacher ma faim

Parfois je m'approche avec terreur d'un miroir
Est-ce qu'il est faux, est-ce qu'il est vrai ?
Je suis le paillason où s'essuient les pieds
Absorbant l'épaisseur des mensonges
Étouffant des vérités
Au va-et-vient des songes

UN MONDE AUX COULEURS ÉCLATANTES

Hier j'ai vu le dioptre fluctuant
D'un miroir traversé se riant du temps
J'allais vers ma jeunesse avec douceur
La détournait de l'envers du miroir
Où elle se cognait avant d'avoir été

Celui qui ne veut pas mourir avant de s'être trouvé
Sait que la réalité s'unit à lui pour enfanter ses actes
Le passé prend un sens que l'avenir lui donne, c'est incroyable
Combien ces bêtes qui s'avancent ont besoin de science
De dieux et de démons à enfanter sous un ciel de marbre

Mais là où l'animal inquiet laisse tomber sa cuirasse
Là où la chair juvénile célèbre l'innocence comme un cadeau
Là se dessine un domaine où la peur est absente
Innocents et repentis y célèbrent les couleurs de la joie
Mais dans leurs souvenirs ils montrent l'écuelle de poison

*Le lien entre les visages d'adultes et d'enfants
Me semble un douloureux mystère*

IL EST LÀ

Que pouvait le fils sans le père, que pouvait le père sans le fils ?
Des formes s'extrayaient de la réalité, portant l'illusion de nos existences
Dans un monde coloré où les actes s'accomplissaient comme des évidences
Tout le reste était anéantissement du réel dans le fond commun des possibles
Maintenant la réalité est au-delà des obsessions, le rapport au réel bascule

Le père entrevoit le mal dans sa conscience modifiée, il regarde ses mains
C'est le père qui construit la frontière du domaine
Le fils est la promesse
Il est beau
Là

SOLITUDE

Il est bien temps de nous réunir
Au-dessous d'un ciel lumineux
Réclame cette solitude
Qui allège les poids des actes

Il sera temps de nous réunir
Au-dessous d'un ciel lumineux
Quand les actes pourront se porter
Voilà le discours de la réalité

Même si sans fin, sans fin
Nous retombons dans les mêmes erreurs
Et que le meilleur de nous, nous utilise
Sans fin

VOYAGES IMMOBILES

J'ai de plus en plus le temps de perdre mon temps
C'est étrange comme tu m'as trouvé une place ici
C'est vrai que tu n'oublies pas, mon enfant, que je suis
Et que tu es tous les corps et tous les temps

Je me demande si les anges plus parfaits d'autres mondes
Rêvent d'évolution s'ils se mettent à rêver comme moi
Est-ce qu'ils ont faim de transformation et s'ils tombent
S'ils tombent sur terre, pensent-ils follement comme toi ?

*Le bien ne tient à aucune raison
Le mal en a des millions*

L'OMBRE ET LA LUMIÈRE

J'aime passer de l'ombre à la lumière
Sur des ondes lentes ou des ondes longues
J'aime aussi aller de la lumière à l'ombre
Et si « Je » s'efface alors, ce n'est pas pour rien

Quand chez les hommes la pensée s'anéantit dans le noir
J'aime goûter l'enfermement impossible à vivre
La honte de vivre en cachette des peurs insupportables
J'aime dans ces corps déformés l'absence d'espoir

J'aime renoncer au meilleur pour choisir le pire
Rêvant d'heure de vérité sur un tableau de néant
Les illusions déterminées de la nature me font horreur
J'aime ne plus rien aimer et souffrir absolument

Et je sais ne pas vouloir me rompre les os
Et je sais que toi non plus qui sombre
Parce que j'ai aimé aller de la lumière à l'ombre
Et que tu n'as pas pu aller de l'ombre à la lumière

J'aime donner et je suis le menteur dans la peur
Dans le soin de ta vie tu soutiens mes heures
Dans le soin de ma vie tu soutiens tes heures
Et je relève ma tête et je suis ton champion

VOICI TON ŒUVRE

Je suis venu avec des cheveux bruns
Avec des cheveux blonds j'ai été
Dans ma poitrine un souffle court
Dans ma poitrine un souffle long
Longuement dans ces saisons

Tiens, je sais moi, ce qui te plaît
Un peu mon texte, un peu mes idées
Un peu davantage ma sensibilité
Mais surtout ton reflet dans mon miroir
Et j'ai bien peur de te décevoir

Ne t'en fais pas si je te prête la lumière
Et que je me fais plus bas que terre
Une saison nous échangerons nos destins
Tout cela nos formes le savent bien

Sans toi je n'aurai rien écrit qui plaise
Te promenant dans les corps savants
Ces mots sont nos mots
Et nous aurons composé sous la dictée

ÉLÉVATION

En ce pays d'imaginaire la vérité est un péché
Alors quand les nuages reviennent c'est la fête au pays
Ensemble ils se disent que la pluie va tomber
Bien plus ils s'attachent à leurs feux

Quel reflet de lui-même trouve le créateur
En ce pays d'imaginaire où chacun cache ses yeux
A-t-il un pays où trouver un visage avant de mourir ?
Doit-il marcher sur des têtes pour enfin découvrir ?

Le créateur doit prolonger la réalité cachée
Symptôme éphémère dans un équilibre

Qui dit que l'indifférence est oubli en beauté
Pour que les autres se sentent moins laids

Hélas pour toi
Si les autres ne te laissent pas de choix
Pour trouver ton visage tu te déchireras
Et tes vices tromperont ton ignorance

Tant mieux pour toi
Si ici tu n'espères plus et que tout se mendie
L'élévation attendue viendra à son heure
Si tu la veux plus belle que tes obsessions

À JEAN-PIERRE LUMINET

Noblesse qui fait de la réalité une amie, noblesse amère
Et chaude dans les silences froids où roulent les destins
Aux joies créatrices parfois succède l'astre noir
Déboulant comme une plaie dans les systèmes solaires

C'est pourtant la lumière que nous cherchons
C'est elle que nous aimons, nos corps rêvant l'existence
Et c'est l'ondulation d'univers, l'insupportable illusion
Qui ne trahit aucun soleil et devant mes yeux levants implore

UNE NUIT

J'étais sous le coup d'un charme amoureux
Oh ! Il n'en avait pas fallu beaucoup
Une main tendue un regard...
Mais c'est celle-là que je voulais

Celui-là que je voulais
Amour ô mon amour, toi aussi tu es une obsession
Mon cœur éteins-toi, mais ne soit pas absent
Tu n'accouches de rien dans la réalité, tu n'es qu'obsession

Mon cœur éteins-toi, mais ne soit pas absent

Avec l'oubli tu feras vivre les animaux, grandir les plantes
Dans les recoins de ce monde tu iras loger les équilibres
Car ainsi que je sais créer, c'est pour en toi faire fleurir la beauté

VOICI L'HOMME

On ne sait pas trop comment on fait
Devant sa femme, ces choses ou ces gens
Pour respirer longtemps sans étouffer
Et bien je dois clarifier le jeu des reflets

En toutes choses l'esprit ondule
Et quand se fixe l'un devant l'autre
D'un même reflet nous inspirons,
D'un même reflet nous expirons

Et laideur devant laideur c'est l'errance
Et laideur devant beauté c'est une absence
Et beauté devant beauté c'est l'attirance
Le vrai nom de l'homme, l'image atypique

LA DÉESSE

Le pouvoir de connaissance aveugle et égare
La déesse qui le porte ne sait même pas son nom
Elle a besoin des yeux et des mains des autres

Le corps lavé la déesse qui tombe
Apprend à se voir dans le miroir
Cherche des parures pour le repas

Ils donneront leurs gaietés à la déesse
Ils ouvriront par elle l'espace majestueux
Ses yeux morts deviendront jeux

CRÉATIONS ADOLESCENTES

Il est parti confiant en dépassant son phare
Ton jeune explorateur découvreur de secrets
Il a levé les ancres et gonflé ses voiles
Sur la mer devenue océan désiré

Quand ta plage recevra son empreinte
Entre vos dunes monteront les fluides
Dans tes yeux troubles couleront les eaux
Vos deux corps soulevés par la marée

Quand le présent doucement au large refluera
Effaçant au passage l'empreinte de celui-là
Je vois déjà d'autres phares hâtivement dressés
Balisant de lumière les hasards jusqu'à toi

Un jour ton île commencera à dériver
D'où partent les voyages elle se rapprochera
Et enfin elle viendra toucher aux quais
Au loin dans les eaux le soleil se baignera

LA TERRE DES AUTRES

Il est encore des horizons en latence
Où l'ombre et la lumière se prêtent à la création
Pour peu qu'un enfant y rêve, qu'il y voie les cendres
De ses amours, celui-là en fera sa patrie

Au cœur des grandes villes d'autres tournent en rond
Incapable de vivre sans manteaux de rêves
Ces enfants ont vieilli, ne savent plus où aller
Ici, beaucoup trop d'intimés recouverts de béton

Chacun veut des refuges secrets
En des coins protégés ils se retrouvent entre eux
Ce qui est contrarié s'exprime comme il peut
Trop nombreux parmi nous ne savent que mendier

LES ÉCOLES

Le temps a passé sur d'inconscientes saisons
Entre quatre murs imitant sous la dictée
Il y avait des gamins qui apprenaient mal
Ils étaient faits pour comprendre en totalité

Comme il est étrange de disséquer
La langue mouvante qui vient d'ailleurs
À tromper le mal par des obligations
Il arrive de ne plus savoir parler

Il arrive de ne plus savoir exister ou pire
Devoir comme une horloge devenir
Marquer les heures des erreurs obstinées
D'un imaginaire loin des réalités

Dans l'opposition des contraintes se niche l'art
Comme une promesse dans un nid mortel
Si tu veux le voir tu ne dois pas croire
Que ce messenger peut s'emprisonner

PETITE VILLE 2011

Il y a bien longtemps que les gargouilles en cercle
Ne veillent plus la terre des ancêtres du haut des vallées
Dans les crânes des mourants se poursuivent
Les lentes cuissons des possibles avortés

C'est bizarre je reste calme et n'arrive plus
À payer de colère les tickets de l'imaginaire
C'était il y a un instant où par crainte de lâcheté
Dans ce jeu bizarre je réglais mon dû

Se battre et tomber dans le piège tentant
De soi-même épuisé et frustré se projetant
J'accepte timidement de m'avancer dans l'aube
Si sensible d'un jour radieux accueillant

Et je pleure, comment est-ce possible
Corde de fureur qui ne peut plus vibrer
Sous cette boue d'humanité enfin séchée
Reposeront mes réponses aux mensonges

FRONTIÈRES

En plein soleil écoutez et regardez bien
Le ballet de ces multitudes, mais soudain
Il y a des têtes humaines agitées dans l'air
J'ai dépassé des frontières d'infinitude

Tous mouvants dans des univers clos comme moi
Avec autant de distances qu'entre les étoiles
Dans mon univers j'éteins leur imaginaire
Et ne vois que des robots aux têtes de bois

Si j'éteins leur imaginaire je suis roi
Hé ! Regarde ! je fais un peu ce que je veux
Heureux car je n'ai rien d'intimant pour eux
Et aussi ils ne sont pas intimant pour moi

Je vois des têtes humaines agitées dans l'air
Poésies d'univers aux physiques changeants
Elles ne sont pas proies d'un esprit imaginant
Quelque chose a dû me sortir du cimetière

Comme on reste au bord d'un chemin
Comme on bute sur un caillou
Comme on passe par une porte
La conscience se fait chanter

Et je risque une prophétie pour un temps lointain
Un temps où nos corps joindront les réseaux
Des ballades célestes apparentes
Qui passent de regards en lendemain

LUDION

Il n'y a pas de logique dans tes sens interdits
Tu tournes en rond avec un cœur adolescent
Si on te lâche à l'aventure dans les heures tentantes
Tu ne connais plus de saisons que l'hiver glaçant

Il y a pourtant ici un joyeux ludion qui sautille
Telle l'étincelle de choses lourdes frappées
Il est exactement ce que tu désires avoir
Exactement l'ailleurs que tu as rêvé

UN CAUCHEMAR

Longtemps j'eus le désir incompris
De dire la laideur et de l'écrire aussi
Pas un peu, mais totalement
Et pour le faire ne savais comment

Non, la laideur est impossible à sortir de soi
Mais je suis sûr qu'elle emporte ma vie
Et qu'elle va l'enfouir dans un trou à l'écart
Dans le jardin des obsessions renaissantes

Je n'ai rien d'autre en effet qui me rende la vie supportable
Que parler à un reflet sur le miroir de la conscience
J'aimerais sans fin la voir s'incarner dans l'avenir
Je souffre encore en dormant et je vais le raconter

LES DIEUX

J'ai vécu mon passé à souffrir de laideur
Tous les sens inondés de ce qui était faux
Et le plus faux du faux est que j'étais beau
Comme un espoir traînant dans le noir

Nous sommes si peu à nous attendre... quelques-uns

Je vois peiner les autres, vouloir leur bien n'est rien
Nous sommes muets, car c'est à eux d'élever
Ce dieu fragile et discret qui nous fait exister

C'est grandiose et magnifique malgré l'enfer
Nous tenons tout et tombons, mais pour la lumière
Et puis surtout pour bien me faire comprendre
Nous avons soin de nous et nous avons peur

Et nous cherchons des endroits protégés pour exister
Nous avons de beaux enfants et de beaux conjoints
Nous ne les étouffons pas, ils peuvent nous dépasser
Car avec eux nous sommes sortis de l'inhumain

Quand le mal tue nos enfants, quand ils s'offrent à lui
C'est atroce car nous ne sommes pas faits pour ça
Je suis sorti du silence, du non-dit
Où tous les miens sont œuvres belles

AUX ENFANTS EN MIROIR

Si je devais pour la beauté
Commettre un abîme de crimes
C'est sûr qu'elle y tomberait aussi
Et tout recommencerait

En vous grandissent les faussetés
Les heures viennent et s'accumulent
La vérité garde les yeux de l'innocence,
Du pas encore formé, de l'enfance

SUIS-JE LE RÊVE D'UN AUTRE ?

Je connais trop la rage froide
Les frustrations et l'impuissance
Je connais les chances perdues
Et les poings serrés dans le lit

Je connais encore la terrible peur de soi
J'ai su la tentation de tuer pour comprendre
Dans ce monde étant comme poison à prendre
J'en ai vu de loin quelques-uns le boire pour moi

Conscience, ô ma conscience
Les poings serrés dans ce lit comme en enfer
Où je n'accepte pas de mourir vivant
J'égrène sans fin le brasier des paroles

Et je connais, oui je connais encore
Mais de loin et sans y croire et sans pouvoir l'accepter
Je connais mon ami, qu'il n'y a pas
De meilleure raison de vivre que d'éteindre sa pensée

Ne va pas éteindre ton cœur et vraiment mourir
Vas-y doucement, ces forces te dépassent
La réalité attend l'effacement pour s'épanouir
Libère-toi de ton cauchemar et viens ici

ÉVOLUTION

Ces enfants savent vraiment
Qu'ils ont un moyen
C'est leurs beaux yeux

Ces adultes savent vraiment
Que demain est au fond
De ces beaux yeux

Alors vous qui ne cessez d'aimer l'invisible
Cet autre reflété sur le vide de l'oreiller
Vous savez ? Tout près !

Ça chante en chœur et en solo
J'entends encore la musique
D'un reste de vies incroyables

LES POIDS DES ACTES

Quand je finirai, par-ci par-là certains se diront :
Qui m'a dit ceci, qui m'a fait cela ? Et pas ça ?
Ils chercheront sans trouver, quelques nuits passeront
Auront oublié, peut-être se souviendront

Mais moi je n'aurai pas pu, mûrissant
Pourrir en animal broutant des symboles
N'être plus qu'un corps à la traîne, se hâlant
Vers les gouffres paisibles des tombeaux accueillants

BEAUTÉ, PERMETS...

Mon regard se décompose tristement
Quand je mets les pieds chez eux
Tout le mal qui remonte fige mon visage
Je ne peux plus comprendre qu'en haïssant

Et je crains que ce soit pire, et je crains...
Et en ton nom, beauté, je m'assassine
Jusque chez moi courent en torrent noir
Des rats empuantissant tous mes lendemains

Beauté, permets...
Quelques endroits miséricordieux
Où faire grandir couleurs, lumière et joie
Regarde ma laideur, qu'enfin je devienne toi

CONSCIENCE

Voir nettement le tableau dans son ensemble
Je vous le dirai en conscience ou autrement
Le minimum sera de connaître et d'engendrer :
Nous, les poissons, les secondes, les pierres

La polémique, l'opposition, l'identité...

La parole, la science, les idées...
Les choses, les corps, les morts...
Le temps, la vie, les sentiments...

Le pouvoir en conscience est le bon vouloir
En une lucide tête parmi des milliards
Se changent les suites d'évènements, se dessinent
Les œuvres du tableau dans les œuvres d'art

Nous sommes d'elles, et ce que j'ai eu de précieux
C'est d'avoir pu être au sommet aimable et attirant
Instant de paix joyeuse indéfinissable parmi les reflets
Je ne veux pas oublier cela dans ma chute nouvelle

UN AUTRE

Ce n'est plus poursuite et mur sans fin, plus l'enfer
Tous mes instants à naître suspendus dans l'éther
Toi suspendu dans les airs et si léger
À trois pas de la terre tu peux enfin chuter

LES MURS HUMAINS

Les monuments d'amour sont faits de renoncements
Monuments de pierre, monuments de feu
Joyeux empilements de choses aimées
Rendant belles de mortelles murailles
Décorées d'anges ailés qui étirent jusqu'aux cieux

D'immenses corps d'enfants pour les tombeaux des vieux
Qui tendent leurs vieux bras à ce qu'ils ne peuvent atteindre
Des ciments sains et vigoureux, des corps animés
Construisent cette muraille qu'ils voudraient étreindre
Comme le font les oiseaux volant dans les cieux

EXTRAITS SAVANTS ET DESSINS D'ENFANTS



Comète et ciel mauve et étoiles et campagne

WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Au Seuil qui conduit de la région de la simple conscience à l'espace des connexions qui sont de l'ordre de l'esprit se tient le « symbole ». Peut-être même est-il légitime – si peu que nous en sachions pour l'instant sur ces relations – de résumer par ce mot de symbole toute la région de réalité qui, au-delà et au-dessus de la simple conscience, est à désigner comme ce qui relève de connexions. Car tout ce qui est de l'ordre de l'esprit, que ce soit dans le langage, dans la science ou dans l'art, repose sur l'intervention et sur la force des symboles. Les contenus qui relèvent de l'esprit ne sont pas liés aux corps, mais transmis par des symboles. La force symbolique d'une chose ou d'un processus est en ce sens – de façon analogue à la conscience et à la vie – quelque chose qui est de part en part objectif – ou peut-être est-il plus exact de dire : objectivable, C'est une réalité qui n'est pas plus faible que celle, par exemple, de la conscience ou que celle d'une connexion biologique ; et l'on déformerait l'image de cette partie de la réalité si on voulait faire passer la force symbolique pour une réalité de second ordre. De même que l'existence de la conscience n'est nulle part ne serait-ce qu'indiquée dans les régions inférieures de la réalité, de même aucune connexion d'un genre simple ne permet d'anticiper le fait que les choses, les mouvements ou les bruits peuvent « signifier » quelque chose. (...) Car le symbole dans sa forme originare se tient tout près de la région centrale des facultés créatrices : le symbole ne « signifie » pas quelque chose de déterminé, susceptible d'être explicité ; il ne veut pas orienter notre pensée dans une direction déterminée. Il nous met plutôt dans un état particulier, il nous dispose à l'accueil et ouvre les portes qui mènent à des régions de réalité difficilement accessibles. En parler est l'affaire du poète.

(...) Il reste que la conscience est sous le rapport de la connaissance quelque chose d'autre que les fonctions biologiques. Les raisons qui expliquent jusqu'à un certain degré le niveau supérieur de réalité à partir des niveaux inférieurs démontrent seulement que les différentes régions de réalité « se touchent les unes les autres » - ainsi qu'on peut le voir avec une complète clarté dans le rapport de la chimie à la mécanique du mouvement des électrons. Les effets particuliers qui émanent de la rose et affectent l'âme humaine peuvent recevoir une forme déterminée dans l'effort pour les nommer, pour en user dans la pensée. Le bouton qui éclot devient ainsi pour nous l'emblème de jeunesse, la rose blanche le signe de la pureté. Mais, en se spécifiant, le symbole s'éloigne déjà dans une certaine mesure de la région des facultés créatrices. Il oriente notre pensée dans une direction déterminée. Si ce processus de détermination et de limitation se poursuit,

on en vient finalement à la classe étendue des symboles spécifiques, qui sont la condition première de toute communication, et donc de toute pensée : ceux du langage et de l'écriture.



ERWIN SCHRÖDINGER - L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...) La raison pour laquelle notre ego sentant, percevant, et pensant n'est rencontré nulle part dans notre tableau scientifique du monde peut être aisément indiquée en quelques mots : parce qu'il est lui-même ce tableau du monde. Il est identique au tout et ne peut par conséquent être contenu en lui comme une de ses parties. Mais bien entendu, nous nous heurtons ici au paradoxe arithmétique ; il semble y avoir une grande multitude de ces ego conscients, et cependant le monde est seulement un. Cela tient de la façon dont le concept du monde se produit lui-même. Les domaines multiples des consciences privées se recouvrent partiellement. La région commune où elles se recouvrent toutes est la construction en laquelle consiste le « monde réel qui nous entoure ». Cela étant admis, un sentiment d'inconfort demeure, suscitant des questions comme : mon monde est-il réellement le même que le tien ? Y a-t-il un monde réel, qu'on doit distinguer de ses images introduites en chacun d'entre nous par des perceptions ? Et s'il en est ainsi, ces images sont-elles semblables au monde réel, ou ce dernier, le monde « en soi », est-il peut-être très différent de celui que nous percevons ?

De telles questions sont ingénieuses, mais selon moi, elles sont fort capables de semer la confusion. Elles n'ont pas de réponse adéquate. Toutes s'identifient, ou conduisent, à des antinomies provenant d'une seule source : ce que j'ai appelé le paradoxe arithmétique ; la pluralité des ego conscients, à partir de l'expérience mentale desquels le monde unique est élaboré. La solution de ce paradoxe numérique supprimerait toutes les questions du type précédemment mentionné, et révélerait, j'ose le dire, qu'elles sont de fausses questions. Il existe deux issues à ce paradoxe numérique, toutes deux apparemment assez fantaisistes du point de vue de la pensée scientifique actuelle (fondée sur la pensée grecque antique, et donc profondément « occidentale »). L'une de ces issues est la multiplication du monde dans l'effrayante doctrine leibnizienne des monades : chaque monade étant un monde par elle-même, aucune communication n'intervient entre elles ; la monade « n'a pas de fenêtres », elle est « au secret ». Le fait que les monades s'accordent toutes cependant entre elles, est appelé « l'harmonie préétablie ». Je pense qu'il y a peu de personnes que cette suggestion attire, ou qui la considèrent comme une atténuation de l'antinomie numérique.

Il n'y a de toute évidence qu'une autre possibilité, à savoir l'unification des esprits ou des consciences. Leur multiplicité est seulement apparente, en vérité il y a seulement un esprit. C'est la doctrine des Upanishads. Et pas

seulement des Upanishads. L'union avec Dieu éprouvée de façon mystique entraîne constamment cette attitude, à moins que de puissants préjugés ambiants ne s'y opposent ; cela signifie qu'elle est moins aisément acceptée en Occident qu'en Orient.

(...) Pourtant, on doit dire que, pour la pensée occidentale, cette doctrine a peu d'attrait ; elle est difficilement acceptable, et on la qualifie de fantastique et de non scientifique. Il en est ainsi parce que notre science – la science grecque – est fondée sur l'objectivation, par laquelle elle s'est coupée d'une compréhension adéquate du Sujet de la Connaissance, de l'esprit. Mais je crois que cela est précisément le point sur lequel notre manière de penser actuelle a besoin d'être amendée, peut-être par un brin de transfusion de pensée orientale. Cela ne sera pas facile, nous devons nous garder des erreurs – les transfusions requièrent toujours de grandes précautions pour éviter les thromboses. Nous ne souhaitons pas perdre la précision logique que notre pensée scientifique a atteinte et qui est inégalée en tout autre lieu et à toute autre époque. Pourtant, un argument peut être présenté en faveur de l'enseignement mystique de l'« identité » de tous les esprits avec leurs semblables et avec l'esprit suprême – aussi bien que contre l'effrayante monadologie de Leibniz. La doctrine de l'identité peut proclamer qu'elle est confirmée par le fait empirique que la conscience n'est jamais éprouvée au pluriel, mais seulement au singulier.

Non seulement aucun d'entre nous n'a jamais éprouvé plus d'une conscience, mais encore il n'y a aucune trace de preuve indirecte que cela soit jamais arrivé quelque part dans le monde. Si je dis qu'il ne peut y avoir plus d'une conscience dans le même esprit, cela semble une plate tautologie : nous sommes tout à fait incapables d'imaginer le contraire. Toutefois, il y a des cas, ou des situations, dans lesquels nous nous attendrions à la survenue de cette chose inimaginable, et dans lesquels nous en éprouverions presque le besoin, si toutefois elle pouvait arriver.

(...) Lorsque, dans le théâtre de marionnettes des rêves, nous tirons les ficelles d'un grand nombre d'acteurs, contrôlant leurs actions et leurs paroles, nous ne savons pas qu'il en est ainsi. Seul l'un d'entre eux est moi : le rêveur. En lui j'agis et je parle immédiatement, tandis que je peux attendre de façon impatiente et anxieuse ce que quelqu'un d'autre va répondre, et me demander s'il va satisfaire à ma demande urgente. Il ne me vient pas à l'esprit que je puisse réellement lui faire faire et dire ce qui me plaît – et, de fait, ce n'est pas du tout le cas. Car, dans un tel rêve, « l'autre » est, j'ose le dire, essentiellement la personnalisation d'un obstacle sérieux qui s'oppose à moi durant les heures de veille, et sur lequel je n'ai véritablement aucun contrôle. L'étrange situation décrite ici est

évidemment la raison pour laquelle la plupart des gens croyaient fermement, dans les temps anciens, qu'ils étaient authentiquement en communication avec les personnes, vivantes ou mortes, ou peut-être avec les dieux ou les héros, qu'ils rencontraient dans leurs rêves.



JEAN-PIERRE LUMINET - ILLUMINATIONS

(...) Science et humanisme : ce sujet m'est extrêmement cher, car j'ai toujours lutté contre le clivage entre science et culture. Ce clivage, qui remonte au XIX^e siècle est, me semble-t-il, encore plus profond en France que dans les pays anglo-saxons. Nombre de prétendus « intellectuels » ont émis l'idée que la science ne pouvait pas contribuer positivement à la culture. Ils l'ont reléguée aux côtés de la technologie, au rang de simple outil - bénéfique ou maléfique d'ailleurs -, susceptible au mieux d'engendrer un supplément de confort, mais en aucun cas propice à un enrichissement culturel ou spirituel.

Ce point de vue est totalement erroné. Par exemple, il est clair que la Science féconde en permanence l'imaginaire des artistes et des créateurs. À ce sujet, je citerai simplement le poète anglais Shelley (Defence of Poetry) : « L'une des tâches de l'artiste consiste à absorber les nouvelles connaissances de la science et à les assimiler à des besoins humains, les colorer par des passions humaines, et les transformer en chair et en sang de la nature humaine ». Certains artistes parviennent à effectuer ce transfert, mais c'est aussi à la charge des scientifiques de prendre leur « bâton de pèlerin » et de transformer leur discipline en nourriture culturelle.

Le divorce entre science et culture est partout présent. Nos dirigeants (qu'ils soient politiques ou intellectuels) ne connaissent pratiquement rien à la science. Dans les réunions mondaines, s'il est mal vu d'ignorer la dernière coqueluche dans le domaine du cinéma ou de la pop music, il est de bon ton d'ignorer les développements de la physique des particules, la découverte des quarks ou les preuves de l'expansion de l'Univers. Plus dommageable encore est le clivage qui existe avec des disciplines comme la sociologie et l'anthropologie. Pour la première fois dans l'histoire peut-être, certains penseurs et philosophes perdent pied dans la compréhension adéquate du monde, parce qu'un fossé les sépare de la vraie connaissance scientifique. Certains d'entre eux tentent de jeter des ponts, mais souvent à l'aide d'analogies trompeuses et d'interprétations abusives sur les termes de la science. Je mentionnerai brièvement l'exemple du « relativisme culturel », doctrine sociologique selon laquelle, en science comme en anthropologie, il n'y aurait aucune vérité absolue, que tout savoir serait relatif, indéterminé, etc. Le raisonnement, fondé sur une analogie avec la théorie de la relativité générale, est totalement fallacieux. La relativité générale ne nous dit pas que la « vérité » dépend du point de vue de l'observateur ; elle érige au contraire en vérités absolues certaines entités, qui restent indépendantes du référentiel. Ces entités absolues ne sont simplement plus les concepts

premiers de l'espace et du temps, mais les principes de symétrie, les constantes de la physique, les invariants spatio-temporels.

Pour ce qui est des rapports entre science et foi, Raymond Chiao déclarait que, selon lui, il y avait aujourd'hui convergence entre la cosmologie et la religion. Pour ma part, je pense qu'il n'y a nulle convergence entre cosmologie et religion, et qu'il n'y a pas non plus de divergence : il s'agit de deux ordres d'entendement totalement différents ! Les analogies tissées par certains entre les modèles de Big Bang, qui décrivent la naissance physique de l'espace-temps, et les récits religieux, qui décrivent la création de l'univers par un principe supérieur, sont artificielles. La plupart du temps, elles reflètent l'incompréhension de la part des scientifiques envers ce qu'est réellement la théologie, et l'incompréhension réciproque des théologiens envers les modèles de Big Bang. Il est bien connu que les philosophes et le clergé ne connaissent très généralement de la science que quelques clichés simplificateurs issus d'une vulgarisation superficielle, et que les scientifiques sont dans leur majorité très naïfs en philosophie et en métaphysique, de sorte que leurs réflexions en ce domaine sont tout aussi superficielles. La tâche très difficile qui nous incombe consiste à tenter d'établir un dialogue interdisciplinaire sérieux, et à inciter les gens à réfléchir à partir des acquis réels de la science moderne.

La confusion entre science et croyance a conduit des dirigeants politiques, comme Mao et Staline, à considérer la théorie du Big Bang comme le reflet de l'idéologie judéo-chrétienne créationniste et à orienter les recherches de leur pays vers d'autres directions apparemment plus matérialistes. À l'inverse, la même incompréhension profonde de la réelle signification des modèles de Big Bang a conduit à des tentatives de récupération théologique, à l'exemple du pape Pie XII proclamant que la cosmologie moderne confirmait le récit de la Genèse. Plus récemment, certaines déclarations faites par d'éminents cosmologistes américains à propos de la découverte des fluctuations de température dans le rayonnement fossile m'ont laissé pantois : selon eux, on pouvait y voir le visage de Dieu ! Certes, les images bariolées de fausses couleurs de ces fluctuations sont chargées d'un impact émotionnel très fort, lorsqu'on sait qu'elles nous donnent à voir les embryons de toutes les structures astronomiques – étoiles, galaxies, amas de galaxies – qui se sont ultérieurement développées dans l'Univers, et dont nous sommes tous les lointains descendants. Je me vois obligé de rappeler que Dieu n'est certainement pas codé dans ces fluctuations ! Si Dieu « existe », sa demeure se trouve dans nos cœurs, et certainement pas à 15 milliards d'années-lumière de la Terre. Nul ne l'a mieux perçu que Georges Lemaître : le découvreur des modèles de Big Bang était également

prêtre. Or il n'a jamais fait d'amalgame entre cosmologie et religion. Il croyait au Dieu caché d'Isaïe, lequel ne se dévoile pas dans la nature. La question de l'existence de Dieu ne dépend pas d'une solution d'une équation, ou de l'absence de solution d'une équation. La foi ne peut être fondée sur les résultats de la science, ni sur ses limites : « Fonder des croyances religieuses sur une estimation de ce que la science ne sait pas faire est imprudent, voire blasphématoire envers la religion », a déclaré le philosophe des sciences Gérald Holton (Science en gloire, science en procès).

Face aux nouvelles conceptions les plus inattendues de la science, le choix matérialiste relatif à ces conceptions est tout aussi légitime que le choix spiritualiste. La distinction radicale entre science et croyance ne clôt pas pour autant la question du sens (comme le voudraient certains matérialistes stricts). Elle ouvre au contraire un vrai débat : la place de la conscience dans l'Univers. Je sens une dualité profonde dans la façon dont le scientifique étudie l'Univers. D'une part, il y a une fascinante intelligibilité de l'Univers ; comme le disait Einstein, « le plus incompréhensible, c'est que l'Univers soit compréhensible ». Il est en effet stupéfiant de constater que l'investigation scientifique moderne permette, par exemple, de reconstituer de façon crédible l'histoire de l'Univers jusqu'à son premier dix milliardièmes de seconde. D'autre part, les mêmes théories physiques qui permettent un tel exploit de la pensée impliquent aussi une inconnaissabilité fondamentale sur le monde. Impossibilité de connaître simultanément la position et la vitesse d'une particule en physique quantique, impossibilité de distinguer certains rapports spatio-temporels en relativité générale, mirages gravitationnels et topologiques nous donnant à voir un univers des apparences très différent de l'univers physique en cosmologie, et ainsi de suite. Je pense que c'est au sein de cette dualité entre intelligibilité et inconnaissabilité que se place pleinement la quête du sens. Il n'est peut-être pas absurde de penser que l'homme dispose des outils intellectuels (voire spirituels) pour appréhender l'Univers – après tout, l'homme est lui-même le produit de l'évolution cosmique, c'est l'Univers qui a fabriqué la vie et la conscience capable de le penser.



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) si l'on objecte à cette dernière formulation qu'il y a pourtant en définitive un monde objectif complètement indépendant de nous et de notre pensée, qui évolue ou qui peut évoluer sans que nous y soyons pour rien et qui est-ce que nous visons vraiment avec la recherche scientifique, alors on doit opposer à cette objection à première vue si lumineuse le fait que l'expression « il y a » vient néanmoins déjà du langage humain et peut donc difficilement signifier quelque chose qui ne serait pas en relation d'une manière ou d'une autre avec notre pouvoir de connaissance. Pour nous, « il n'y a » justement que le monde dans lequel l'expression « il y a » possède un sens.

(...) De même que tout acte de connaître et de désigner, et donc le langage tout entier, repose sur la répétition, c'est-à-dire sur la possibilité de trouver quelque chose d'« identique » dans des circonstances différentes, de même l'agencement scientifique du monde prend son point de départ dans la répétition, dans la régularité nomologique. De manière tout à fait générale, l'effort entrepris dans le langage pour présenter quelque chose d'« objectif » est déjà basé sur la présupposition, justifiée par le succès, qu'une chaîne solide de causes et d'effets conduit de l'« objet » à nous, et, quand nous agissons, de nous à l'objet. Car s'il n'y avait pas cette solide chaîne causale, on ne pourrait rien conclure à partir d'une « perception » au sujet d'un « processus » déterminé, et tout accord concernant ce qui arrive verrait, son fondement se dérober.

La physique classique rend justice à cette situation dans la mesure où elle établit dès le début un lien entre la présentation de processus objectifs dans l'espace et le temps et la présupposition d'une détermination complète de ces processus. Elle esquisse l'image de systèmes matériels dans l'espace, clos par rapport au monde extérieur, et dont l'état présent détermine l'évolution temporelle pour tout le futur.

En total contraste avec cette idéalisation, le concept d'état de la théorie quantique crée ici les conditions d'une situation complètement nouvelle pour la question de la détermination des processus naturels. Ce qui prend ici la place du système clos vu comme quelque chose qui se déroule dans l'espace et le temps, c'est l'ensemble des processus possibles dans l'espace et le temps qui se jouent dans l'acte d'observer le système, donc dans l'opération de sa liaison avec le monde extérieur (...) Dans la région de réalité dont les connexions sont formulées par la théorie quantique, les lois de la nature ne conduisent donc pas à établir de façon complète ce qui arrive dans l'espace et le temps ; le fait que quelque chose arrive est au

contraire laissé au jeu du hasard (dans les limites des fréquences établies par les connexions).

Il ieter t- ~~est~~ une
carçon. Il avrai
des ⁵un de dent.
Et il avrai des tou
petite pier. Et une
mini bouche.
Un enorme nez
des airme fers.
Des airme mim.
Des ~~airme~~ sieu.
Des mini sorcille

Il ieter t- une
foi une tres belle.
fille. et c'est la pui
bel fille du chatou.
du paler. et sa mair
et la desom plus du
chatou. la fille et la
mair se ~~diverse~~ une
malafic sporsier
passece chae nuit.
la fille et la mair
chae nuit elle se
transform en senie.

ERWIN SCHRÖDINGER - L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...) Ainsi revenons-nous à cet étrange état de choses. Alors que la perception sensible directe du phénomène ne nous dit rien concernant sa nature physique objective (ou sur ce que nous appelons habituellement de ce nom) et doit être récusée dès le début en tant que source d'information, la description théorique que nous obtenons en fin de compte repose entièrement sur un ensemble compliqué d'informations variées, toutes obtenues par la perception sensible directe. La description théorique repose sur ces informations, elle est rassemblée à partir d'elles, et on ne peut pourtant pas réellement dire qu'elle les contient. En faisant usage de la description, nous les oublions le plus souvent, en dehors du fait assez général que nous savons que notre idée de l'onde de lumière n'est pas l'invention d'un excentrique, mais qu'elle est fondée sur l'expérience. Je fus surpris lorsque je m'aperçus que cet état de choses était clairement compris par le grand Démocrite au V^e siècle avant notre ère, alors qu'il n'avait aucune connaissance du moindre appareil de mesure physique comparable, même de loin, à ceux dont je vous ai parlé (qui sont parmi les plus simples qu'on utilise de nos jours).

Galien nous a préservé un fragment (Diels fr. 125) dans lequel Démocrite présente l'intellect (*διανοια*) discutant avec les sens (*αἰσθήσεις*) à propos de ce qui est « réel ». Le premier dit : « Convention que la couleur, convention que le doux, convention que l'amer ; en réalité : les atomes et le vide », à quoi les sens répondent : « Misérable raison, c'est de nous que tu tires les éléments de ta croyance, et tu prétends nous réfuter ! Tu te terrasses toi-même en prétendant nous réfuter. »

Dans ce chapitre, j'ai essayé par des exemples simples, pris dans la plus humble des sciences, à savoir la physique, d'opposer les deux faits généraux suivants :

- a. Toute connaissance scientifique est fondée sur les perceptions des sens.
- b. Cependant, les aperçus scientifiques des processus naturels élaborés de cette façon ne comprennent aucune qualité sensible, et ne peuvent donc pas en rendre compte.

Je conclurai par une remarque générale. Les théories scientifiques servent à permettre une vue d'ensemble de nos observations et de nos découvertes expérimentales. Tout scientifique sait à quel point il est difficile de se souvenir d'un ensemble de faits modérément étendu, avant qu'une quelconque description théorique primitive portant sur eux ait au moins été formulée. Il n'y a donc pas de quoi être surpris, et on ne doit absolument pas blâmer des auteurs d'articles originaux ou de livres si, après qu'une

théorie raisonnablement cohérente a été élaborée, ils ne décrivent pas les faits nus qu'ils ont trouvés ou qu'ils souhaitent transmettre au lecteur, mais les habillent de la terminologie de cette théorie ou de ce groupe de théories. Bien qu'elle soit très utile pour que nous nous rappelions les faits de façon ordonnée, cette procédure tend à occulter la distinction entre les observations effectives et la théorie qui en provient. Et puisque les premières ont toujours quelque qualité sensible, on croit aisément que les théories rendent compte des qualités sensibles ; ce qu'elles ne font bien sûr jamais.



JEAN-PIERRE LUMINET - ILLUMINATIONS

(...) En fait, la poésie, c'est aussi de la recherche fondamentale. Poésie et recherche exigent un même effort de discipline et de concentration, un même goût de la formule concise et juste (même si pour parvenir au but cherché, les moyens d'expression et les « états » intellectuels ou émotionnels sont très différents). Gilbert Lély a défini la poésie de la façon suivante : « À chaque interrogation du monde extérieur, la réponse la plus rapide, la plus nettement articulée, la plus libre, la plus dévorante. ». On ne saurait mieux caractériser la passion du scientifique. Au-delà de ces généralités, force est de constater qu'il existe deux sortes de poètes scientifiques : ceux qui imitent et ceux qui inventent. Les premiers ont engendré tout le courant de la poésie dite didactique ; il s'agit de poèmes composés sur des thèmes fournis par la science, qui exaltent les découvertes ou la persévérance passionnée des savants.

Le poète didactique double ainsi la parole du scientifique, en se servant du langage lyrique et de la métaphore pour tenter d'exprimer différemment une émotion qui ne passe pas par les équations. La science fournit en quelque sorte un « émerveillement extérieur », et le poète se charge de le transformer en émerveillement intérieur. Il faut reconnaître qu'il n'y réussit pas souvent, car les traités d'astronomie rédigés sous forme lyrique en douze chants ne communiquent guère le frisson. C'est la raison pour laquelle le genre de la poésie didactique, qui a fleuri tout au long des siècles et se perpétue aujourd'hui encore de façon plus ou moins déguisée chez certains écrivains, est aujourd'hui mal-aimé. À mon sens, il mérite d'être partiellement réhabilité, ne serait-ce que parce qu'il donne un juste reflet de l'intégration des connaissances scientifiques dans la culture à une époque donnée, et fournit donc une précieuse source d'informations trop souvent négligée par les historiens des sciences.

Il existe aussi une poésie inspirée au sens fort du terme, inspirée par les thèmes de l'espace, du cosmos, de l'Univers, bref une poésie qui invente le monde et qui, par son intuition, peut rejoindre la quête du savant. Ces poètes -là, je les appelle des rêveurs d'univers. Leur poésie veut être la représentation la plus étendue et la plus intense de « cette réalité constamment vivante, constamment changeante, aux diverses parties liées intimement et qui se pénètrent mutuellement » (Henri Poincaré). Le rêveur d'univers, riche de son acquis en tous les domaines du savoir, riche aussi de ses lacunes et de ses doutes, de son intuition étrangement devineresse, se crée une compréhension équilibrée et synthétique du monde. Il pèse et il

pense les matériaux du monde que lui apportent les sciences et les complète d'intuition, il en trouve les secrètes résonances unitaires.

Les abîmes de grandeur et de petitesse que le télescope et le microscope dévoilent, l'harmonie cachée des lois naturelles, la vie renaissante et diverse, voilà des thèmes dignes de tenter les poètes. Outre ces thèmes universels, d'autres directement issus de la science astronomique orientent l'inspiration des poètes et écrivains. Jadis, ils ont rêvé sur l'attraction universelle, la nébuleuse primitive ; aujourd'hui, la mécanique quantique, le Big Bang, les trous noirs, la conquête spatiale ouvrent de nouveaux champs poétiques.



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Naturellement, il est impossible pour l'instant de décider jusqu'à quel point il est alors justifié de se représenter un état futur de la biologie sur le dessin de celui de la théorie quantique. Mais on se laissera guider, pour commencer, par de telles analogies et il faut donc poser la question de savoir à quels énoncés généraux peuvent conduire ces analogies en ce qui concerne les connexions de ce troisième domaine. On peut poser en premier lieu que les lois recherchées ne peuvent pas limiter leur action à la substance vivante, mais qu'il doit s'agir de connexions entièrement générales qui interviennent dans tout ce qui arrive et dont le caractère contraignant est entièrement général (c'est une conséquence du concept de loi). L'apparition d'êtres vivants individuels semble alors n'être qu'une répercussion particulière de ces lois – de même qu'on peut dire que l'existence d'atomes et de molécules stables est une répercussion particulière des lois quantiques. Il s'ensuit notamment qu'il ne peut y avoir aucune limite nette entre la matière vivante et la matière inerte dans le domaine des très petits organismes.

Pour un corps de grande taille, on peut décider en complète clarté s'il s'agit d'un corps vivant ou non. Mais pour les très petites configurations organiques, les concepts qui permettent de prendre cette décision dans les cas ordinaires font défaut et l'on a besoin de définitions artificielles pour maintenir la différence (...) Mais en ce qui concerne ces très petits êtres vivants, la question de savoir s'ils naissent de la matière vivante ou de la matière inerte devient indécidable. On peut exprimer cela en disant qu'il n'y a tout simplement que de la matière vivante. Ou bien on peut aussi utiliser le terme de génération spontanée pour parler du développement graduel d'organismes plus grands et plus complexes, à condition de ne pas faire de lien avec l'idée probablement fautive que le comportement de la matière qui sert à la construction des micro-organismes peut être décrit de manière complète au moyen des concepts de la physique et de la chimie connus jusqu'à présent.

Cette strate de l'agencement scientifique, au voisinage immédiat de la théorie quantique se différenciera peut-être à son tour par un nouvel élargissement du concept d'état. L'« état » dont nous pouvons acquérir ici une connaissance sera peut-être dans une mesure bien plus grande encore une somme de possibilités et dans une mesure encore bien moindre une réalité effective objectivable dans l'espace et le temps. En particulier, cette extraordinaire façon de « déborder » dans l'espace et le temps, qui s'extériorise en théorie quantique par exemple dans le fait qu'un électron

peut être une particule et une onde, jouera sans doute un rôle plus important encore. Il est clair que cette façon qu'a apparemment un corps de déborder dans un domaine spatio-temporel éloigné vient de ce que le corps ne se manifeste lui-même, pour ainsi dire qu'à travers la spécification d'une connexion plus générale. En théorie quantique, la spécification est produite par l'intervention de l'observation qui nous informe sur la position du corps. En ce qui concerne les connexions organiques, personne n'est encore capable de se faire une idée de ce que seront ici les rapports dans le détail. Mais beaucoup d'expériences, comme celles qui portent par exemple sur instinct biologique de l'action, donnent une certaine probabilité à l'idée que les connexions biologiques peuvent être actives dans des domaines spatio-temporels étendus qui ne sont pas délimités de manière simple par l'extension spatio-temporelle des organismes corporels et de leurs forces (qu'on songe par exemple aux voyages des oiseaux migrateurs !).

Il est clair déjà que le concept de « fonction » biologique d'un organe n'est pas immédiatement lié à une situation matérielle déterminée localisable dans l'espace et le temps. Il serait de nouveau plus exact sous ce rapport (d'après l'analogie avec la théorie quantique) de parler, non pas d'effets sur de grandes distances spatio-temporelles, mais plutôt de connexions qui ne se laissent pas décrire simplement comme des « effets », mais qui font naître l'image de tels effets apparents quand elles se projettent sur l'espace et le temps.

(...) Il se pourrait, comme on l'a déjà indiqué plusieurs fois, que, pour cette strate de l'agencement de la réalité qui succède à la théorie quantique, un caractère spécifique de plus grande portée soit que la circonstance que nous sommes nous-mêmes des êtres vivants entre de manière essentielle dans la formulation des lois qui relèvent de ce niveau. Différentes raisons font que cela est probable.

(...) Ce qu'il y avait de nouveau dans la situation de la théorie quantique du point de vue de la connaissance consistait dans le fait de poser que nous ne pouvons observer que ce qui ne se laisse pas réellement séparer de nous ; de sorte que le concept d'« observation objective » devient pour ainsi dire contradictoire. La vie nous met à son tour devant une situation nouvelle du point de vue de la connaissance.

(...) Mais peut-être le caractère le plus essentiel de cette nouvelle situation de connaissance est-il que le concept d'observation contient déjà, s'agissant d'un organisme vivant, des caractères qui ne peuvent pas être définis de manière physiquement objective. Nous pouvons entrer avec un être vivant dans une relation immédiate qui n'est susceptible d'aucune analyse en termes de concepts physiques et qui n'en exige aucune. (...) De même, il est

clair aussi qu'un mot comme celui d'« amour » ne peut être compris que par celui qui a déjà rencontré l'amour ; et seule une compréhension erronée de la situation de connaissance qui se présente ici pourrait nous rendre séduisante l'idée qu'il y aurait beaucoup à gagner à en donner la définition – c'est-à-dire à la ramener à d'autres concepts. Ce qu'on veut dire avec ces mots, nous le savons sans explication.



ERWIN SCHRÖDINGER - L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...) À mon sens, la clé doit se trouver dans les faits suivants, qui sont bien connus. Toute succession d'évènements à laquelle nous participons par nos sensations, nos perceptions et peut-être nos actions, sort graduellement du domaine de la conscience quand la même séquence d'évènements se répète très souvent à l'identique. Mais elle est immédiatement projeté dans la région consciente si, lors d'une telle répétition, l'occasion de son apparition, ou les conditions environnantes rencontrées durant sa réalisation, diffèrent de ce qu'elles étaient pour toutes les occurrences précédentes (...) je résumerais ainsi mon hypothèse générale : la conscience est associée avec l'apprentissage de la substance vivante ; son savoir-faire est inconscient.

(...) En bref, la conscience est un phénomène de la zone d'évolution. Ce monde ne s'éclaire à lui-même que là où il développe et procrée de nouvelles formes, ou seulement dans la mesure où il les développe et les procrée. Les lieux de stagnation glissent hors de la conscience ils ne peuvent apparaître qu'à travers leur interaction avec les lieux d'évolution. Si ceci est admis, il en résulte que la conscience et le conflit avec son propre moi sont indissolublement liés, et même qu'ils doivent, pour ainsi dire, être proportionnels. Cela semble être un paradoxe, mais les plus sages de tous les temps et de tous les peuples ont témoigné en sa faveur. Les hommes et les femmes pour lesquels ce monde était éclairé d'une lumière de connaissance exceptionnellement brillante, et qui par leur vie et par leur parole ont, plus que d'autres, transformé cette œuvre d'art qu'on appelle l'humanité, témoignent par leurs discours et par leurs écrits, ou même par leur vie qu'ils ont été déchirés plus que d'autres par les affres du conflit intérieur. Que cela serve de consolation à celui qui en souffre également. Sans ce conflit, rien de durable n'a jamais été engendré.



JEAN-PIERRE LUMINET - ILLUMINATIONS

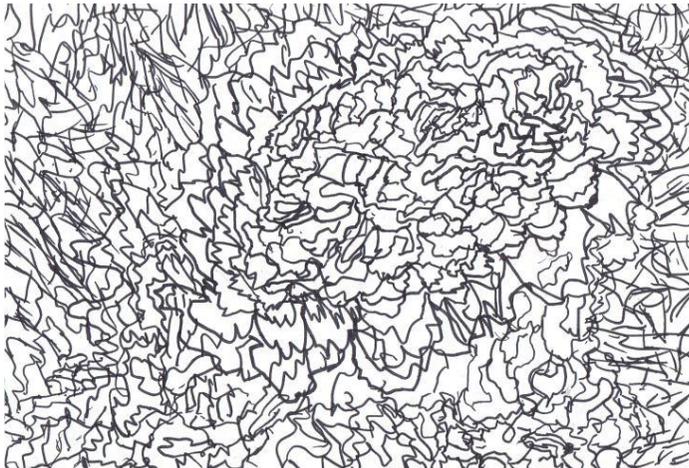
(...) Cette intégration de l'espace extérieur à l'espace intérieur m'amène à la deuxième partie de mon exposé. Je le répète, l'Univers ne sera pas conquis par l'homme tant que l'homme ne sera pas conquis par l'Univers – autrement dit, tant que l'homme n'aura pas intégré une certaine image mentale de l'Univers, tant qu'il n'aura pas fait entrer d'une certaine façon le ciel dans son cœur et dans son esprit. L'univers peut être considéré comme le type même de toute construction mentale. Il est la pierre de touche de l'imagination créatrice. En présence de ce qu'il y a de plus vaste et de plus subtil, de plus étranger et de plus intime à la fois - l'Univers -, les imaginations se séparent et se regroupent spontanément en deux familles, deux tempéraments pratiquement irréconciliables que j'appelle des « sentiments esthétiques du monde ».

Ces deux sentiments esthétiques du monde, que l'on peut rattacher à deux philosophes emblématiques de l'Antiquité grecque, Parménide et Héraclite, coexistent tout au long de l'histoire. Chez les uns – les descendants de Parménide – règne l'harmonie du monde, et l'homme trouve naturellement sa place dans cette belle construction. Cette place a, certes, varié au cours des âges. Initialement centrale à tous égards (l'homme au sommet de la création divine sur une Terre au centre du monde), elle s'est décalée sous la poussée des découvertes scientifiques. Avec Copernic, Newton et leurs successeurs, la Terre est devenue une simple planète tournant autour d'une étoile banale, elle-même gravitant dans une galaxie banale parmi des milliards d'autres galaxies. Avec Darwin et les théories de l'évolution, l'espèce humaine n'apparaît plus comme le sommet de la création, mais comme l'extrémité provisoire d'un rameau chanceux (?) sur l'arbre de la vie. Mais quels que soient les bouleversements de l'image du monde, pour ces esprits-là l'idée d'harmonie entre l'homme et l'Univers ne peut finir. Ils livrent une lutte infatigable pour retrouver cet ordre exigé par les lois qui régissent leur propre fonctionnement mental, à eux, fils du cosmos, qui ne peuvent s'y croire étrangers.

Chez les autres s'impose un univers aveugle et absurde, où, si un ordre relatif s'établit parfois et de façon purement mécanique, le désordre reste la loi. Dans cette vue, qui se rattache au tempérament « héraclitéen », l'harmonie du monde est pure construction de l'esprit. Dans un univers absurde, l'homme vit mal ; évacué de la scène cosmique, il n'a nulle place, sinon, au mieux, celle d'une brève floraison sans lendemain, au pire celle d'une vermine. Les penseurs de cette famille, attirés ni par la perfection des sphères célestes ni par les vertiges de l'infini, se font donc les porte-parole

de la misérable condition humaine, broyée par une immensité cosmique indifférente. On pourrait croire que les développements de la science astronomique ont favorisé, à telle ou telle époque, telle ou telle vue du monde. Il n'en est rien. Quelles qu'aient pu être les révolutions scientifiques qui ont changé la présentation objective de l'Univers, l'image subjective et l'interprétation que nous nous en faisons restent affaire de tempérament, soit parménidien, soit héraclitéen.

(...) Les enfants interrogent leurs parents, c'est bien connu. Mais dans le cas l'Univers, les astres nous renvoient la question intacte. C'est ce que m'a rappelé récemment mon ami le poète Jean Orizet. Telle pourrait être ma conclusion. Je me risque toutefois à finir sur une note plus personnelle. Il y a quelques années, je vivais dans un petit appartement du boulevard Arago, à Paris, à quelques pas de l'Institut d'astrophysique. Presque chaque matin, je croisais en bas de l'immeuble un vieil homme fatigué, en pantoufles et robe de chambre élimées, venant chercher dans la petite boîte aux lettres un signe venu de l'espace extérieur. Enfermés dans nos solitudes respectives, nous ne nous sommes jamais parlé. Je n'ai regardé son nom sur la boîte que le jour où j'ai déménagé. Il y avait marqué dessus : Jean Tardieu. Quelques semaines plus tard, j'ai appris sa mort. Alors, en relisant « Le ciel ou l'irréalité », qu'il avait composé entre 1950 et 1961, un torrent d'images a déferlé ... Je l'ai vu, seul dans son modeste appartement, prisonnier des quatre murailles qui sont les murailles de la vie, ressentant toute la lourdeur du monde. Mais dès que la nuit vient, les parois s'effacent, le théâtre s'agrandit, son esprit gagne les hauteurs, s'envole vers le ciel, vers ce pays de l'irréalité qu'il appelle sa patrie. Ainsi l'Univers a-t-il conquis le cœur de l'homme, et nous aurons conquis le cœur de l'Univers.

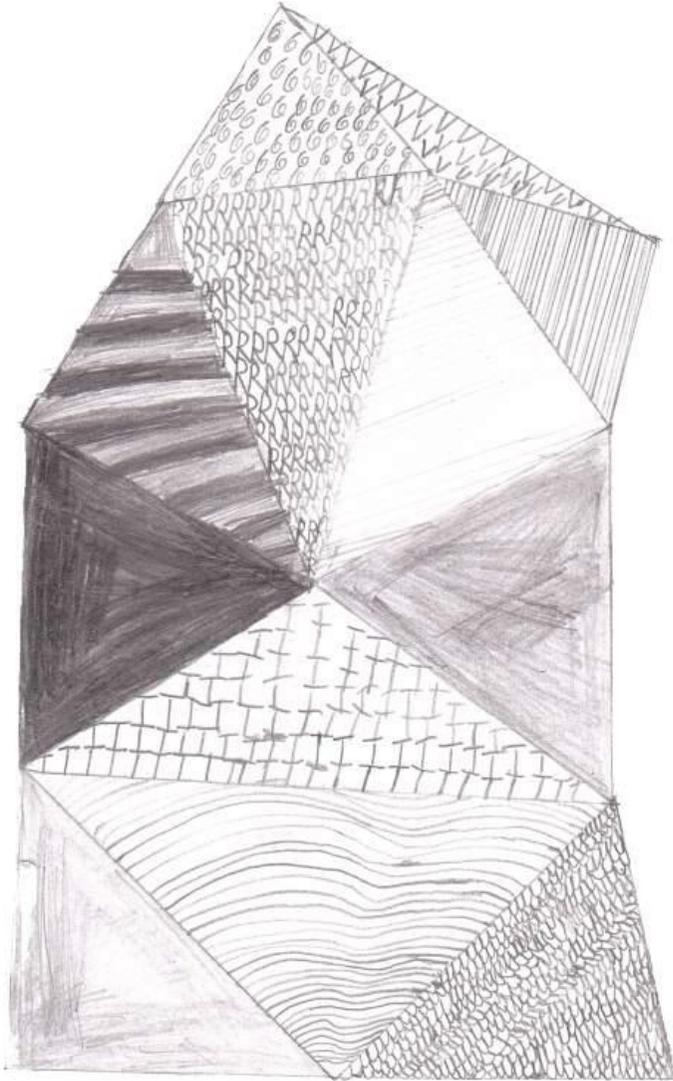


WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) La science de la nature aujourd'hui est en effet obligée par les expériences qu'elle a faites en matière de théorie de la connaissance de poser sans ambages la question de savoir ce que l'affirmation de « l'existence d'un monde extérieur objectif et réel » pourrait bien signifier. Il est probable que cette affirmation ne peut rien signifier de plus que l'énoncé prudent suivant : Un gros fragment du monde de nos expériences se laisse objectiver avec succès.

(...) L'insistance bien trop grande sur la différence entre la connaissance scientifique et la connaissance artistique vient sans doute de l'idée inexacte que les concepts adhèreraient solidement aux « choses réelles », que les mots auraient un sens complètement clair et déterminé dans leur relation à la réalité et qu'une proposition exactement construite à partir d'eux pourrait nous livrer pour ainsi dire complètement tel état de choses « objectif » visé. Mais nous savons bien que même le langage n'a prise sur la réalité et ne lui donne forme que dans la mesure où il l'idéalise. Même le langage s'applique au réel au moyen de formes déterminées qui sont de l'ordre de l'esprit et dont on ignore d'abord quelle partie de la réalité elles peuvent accueillir et mettre en forme. La question de savoir si quelque chose est « exact » ou « faux » peut sans doute être posée et décidée en toute rigueur à l'intérieur d'une idéalisation, mais elle ne peut être ni posée ni décidée dans la relation au réel. La connaissance scientifique ne conserve donc elle aussi comme ultime critère que le degré d'éclairement de la réalité qu'elle est susceptible de procurer, ou encore : l'amélioration de la « capacité à s'orienter » que cet éclaircissement rend possible – et qui pourrait contester le fait que même le contenu de l'esprit propre à une œuvre d'art éclaire et illumine pour nous la réalité ? On doit donc ici s'accommoder du fait que ce n'est qu'à travers le processus de connaissance lui-même que se décide ce qu'on doit entendre par « connaissance ».

(...) La connaissance n'est sans doute en dernière instance rien d'autre que l'agencement – non pas l'agencement de quelque chose qui serait déjà disponible en tant qu'objet de notre conscience ou de notre perception, mais plutôt l'agencement de quelque chose qui ne devient un véritable contenu de conscience ou un processus perceptif qu'à travers cet agencement même. L'éclaircissement intérieur dont une connaissance nouvelle nous donne la sensation est l'accomplissement conscient ou inconscient de cet agencement.



ERWIN SCHRÖDINGER - L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...) Par cela j'entends ce qui est aussi fréquemment désigné comme «L'hypothèse du monde réel» qui nous entoure. Je soutiens que ce principe équivaut à une certaine simplification que nous adoptons afin de maîtriser le problème infiniment complexe de la nature. Sans le savoir, et sans être rigoureusement systématique à ce propos, nous excluons le Sujet de Connaissance du champ naturel que nous tentons de comprendre. Nous reculons avec notre propre personne dans le rôle d'un spectateur qui n'appartient pas au monde, ce dernier devenant, par cette procédure même, un monde objectif. Ce dispositif est voilé par les deux circonstances suivantes.

Premièrement, mon propre corps (auquel mon activité mentale est si directement et intimement liée) est une partie de l'objet (le monde réel qui m'entoure) que je construis à partir de mes sensations, perceptions et souvenirs. Deuxièmement, les corps d'autres personnes font partie de ce monde objectif. Or j'ai de bonnes raisons de croire que ces autres corps sont aussi liés avec des sphères de conscience, voire en sont le siège. Je ne peux avoir aucun doute raisonnable au sujet de l'existence de ces sphères étrangères de conscience ni sur le fait qu'elles possèdent une sorte d'effectivité, et pourtant je n'ai absolument aucun accès subjectif direct à l'une quelconque d'entre elles. De ce fait, je suis enclin à les considérer comme quelque chose d'objectif, comme faisant partie du monde réel qui m'entoure. De plus, puisqu'il n'y a aucune distinction entre moi et les autres, mais au contraire parfaite symétrie dans les intentions et les objectifs, je conclus que je fais moi-même partie de ce monde matériel réel qui m'entoure. Je replace pour ainsi dire mon propre moi doué de sensation dans le monde (qu'il avait construit comme un produit mental), avec le chaos de conséquences logiques désastreuses qui découle du précédent enchaînement de conclusions erronées.

Nous les examinerons une à une ; pour le moment je mentionnerai seulement les deux antinomies les plus flagrantes dues à notre ignorance du fait qu'un tableau modérément satisfaisant du monde n'a pu être obtenu qu'au prix élevé de notre propre exclusion du tableau, et de notre retour dans le rôle d'un observateur non concerné. La première de ces antinomies est l'étonnement de trouver notre tableau du monde «incolore, froid et muet». La couleur et le son, le chaud et le froid, sont nos sensations immédiates ; on ne doit pas s'émerveiller qu'elles soient absentes d'un modèle du monde d'où nous avons retiré notre propre personne mentale. La seconde antinomie est notre quête infructueuse du lieu où l'esprit agit

sur la matière ou vice versa, si bien connue grâce à la recherche honnêtement menée par Sir Charles Sherrington, et magnifiquement exposée dans "Man on his Nature". Le monde matériel n'a été construit qu'au prix d'une exclusion du moi, c'est-à-dire de l'esprit ; il n'a été construit qu'au prix du retrait de l'esprit. L'esprit ne fait pas partie du monde matériel ; par conséquent, et de toute évidence, il ne peut ni agir sur lui ni être influencé par une de ses parties.

(...) Tandis que je persiste à considérer le retrait du Sujet de la Connaissance du tableau du monde objectif comme le prix élevé payé pour obtenir un tableau assez satisfaisant, du moins pour l'instant, Jung va plus loin et nous blâme de payer une telle rançon, alors que nous sommes dans une situation inextricablement compliquée. Il dit :

La science dans sa totalité est cependant dépendante de l'âme, dans laquelle toute connaissance est enracinée. L'âme est le plus grand de tous les miracles cosmiques, elle est la *conditio sine qua non* du monde comme objet. Il est extrêmement étonnant que le monde occidental (en dehors de quelques rares exceptions) semble mal apprécier cette situation. La marée d'objets externes de connaissance a poussé le sujet de toute connaissance à se retirer à l'arrière-plan, souvent jusqu'à sembler ne pas exister.

Bien entendu, Jung a tout à fait raison. Il est également clair que Jung, étant engagé dans la science psychologique, est beaucoup plus sensible à la manœuvre initiale en question, beaucoup plus que ne peuvent l'être un physicien ou un physiologiste. Pourtant, je dirais qu'un retrait rapide de la position que nous avons adoptée depuis plus de deux mille ans est dangereux. Nous pouvons tout perdre sans gagner plus qu'un peu de liberté dans un domaine particulier – bien que très important.

(...) L'impasse est bien une impasse. Ne sommes-nous donc pas les auteurs de nos actes ? Pourtant nous nous sentons responsables d'eux, nous sommes punis ou félicités pour eux, selon le cas. C'est une horrible antinomie. Je maintiens qu'elle ne peut pas être résolue au niveau de la science actuelle qui est encore entièrement engloutie – sans le savoir – dans le « principe d'exclusion », d'où l'antinomie. Se rendre compte de cela est utile, mais ne résout pas le problème. Vous ne pouvez retirer le « principe d'exclusion » par une manière de décision législative. L'attitude scientifique devrait être reconstruite, la science conçue à nouveau. Cela requiert de la prudence. Ainsi sommes-nous confrontés à la situation suivante, qui est remarquable. Tandis que la substance dont notre tableau du monde est fait provient exclusivement des organes des sens en tant qu'organes de l'esprit, de telle sorte que le tableau du monde de chaque homme est et reste toujours une construction de son esprit et qu'on ne peut pas prouver qu'il a

quelque autre forme d'existence que ce soit, l'esprit conscient lui-même reste un étranger au sein de cette construction. Il n'a pas d'espace pour y vivre, on ne peut le localiser nulle part dans l'espace.

D'habitude, nous ne réalisons pas ce fait, parce que nous avons entièrement adhéré à l'idée de considérer la personnalité d'un être humain, ou même, dans ce contexte, celle d'un animal, comme localisée à l'intérieur de son corps. Apprendre qu'on ne peut réellement l'y trouver est si stupéfiant que cela se heurte au doute et à l'hésitation ; nous sommes très réticents à l'admettre.

(...) Cher lecteur, ou, encore mieux, chère lectrice, rappelez-vous les yeux brillants et joyeux avec lesquels votre enfant vous éclaire quand vous lui apportez un nouveau jouet, puis laissez le physicien vous dire qu'en réalité rien n'émerge de ces yeux ; en réalité, leur seule fonction objectivement décelable est d'être continuellement frappés par des quanta de lumière et de les recevoir. En réalité ! Étrange réalité ! Quelque chose semble manquer en elle.



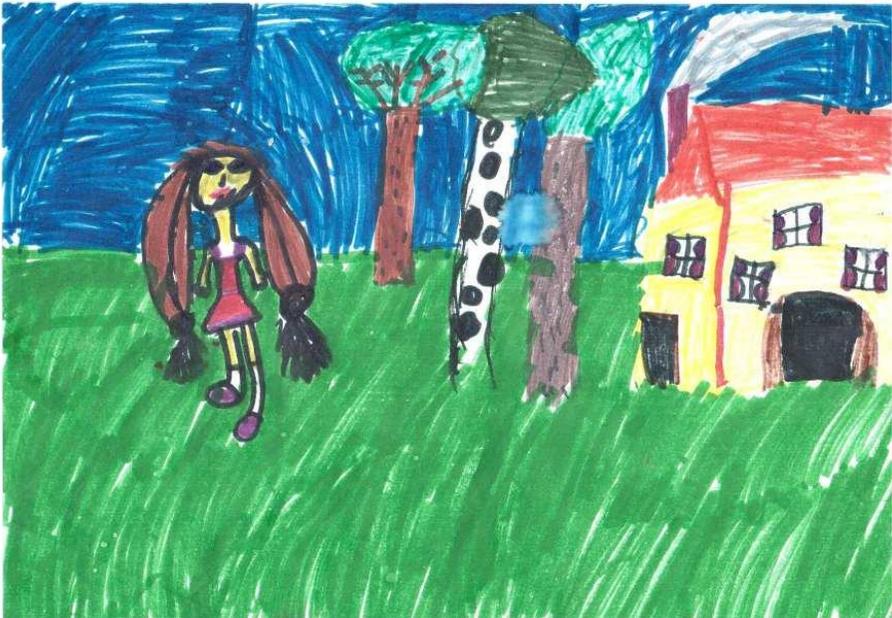
JEAN-PIERRE LUMINET - ILLUMINATIONS

(...) J'apprécie beaucoup cette réflexion de Paul Valéry : « Le travail interne du poète consiste moins à chercher des mots pour ses idées qu'à chercher des idées pour ses mots et ses rythmes prédominants, ». Elle peut sans doute être généralisée à toute forme d'expression artistique, et parfois même, scientifique ... dans mon cas tout du moins. Si l'imaginaire est la racine de l'interrogation, l'imagination en constitue la tige. Et l'imagination, me direz-vous ? C'est en quelque sorte « une machination » de l'image : elle développe en images l'imaginaire, qui n'en a point. Elle est de l'ordre de la représentation, de la technique. Poser un problème fait appel à l'imaginaire. Le résoudre fait appel à l'imagination. Pour résoudre des équations, il faut de l'imagination.

(...) Si nous posons que d'une vaste étendue de l'imaginaire dépend l'émergence possible de la créativité, il reste à savoir comment nourrir son imaginaire. Il s'agit là, en fait, d'une question individuelle, et je ne puis parler que pour moi. Ma méthode consiste à démultiplier les domaines d'intérêt. Mon questionnement sur le monde passe en effet non seulement par la science, dont je fais profession, mais aussi par la poésie, la littérature, le dessin ou la musique. Cette multiplicité n'est pas nécessairement partagée par d'autres chercheurs très créatifs. Une question délicate qui m'est parfois posée est de savoir si, en exerçant mon imaginaire pour la recherche scientifique ou bien en écrivant de la poésie, disons, mon cerveau fonctionne oui ou non de la même façon. Je dirais que le fonctionnement de l'imagination est totalement différent. Il y a un océan commun tout au fond de nous, dans lequel baigne notre imaginaire. Et ses manifestations, autrement dit les fonctionnements de l'imagination, sont différentes selon les domaines d'activité. Quand j'écris de la poésie, je dois d'abord descendre à la source, au ras de cet océan, mais je n'emprunterais pas les mêmes escaliers que ceux conduisant à m'interroger sur la forme de l'espace-temps, par exemple, ou pour dessiner, ou pour composer de la musique. On a envie d'appeler cet océan le « réel », mais il est impossible de savoir s'il s'agit d'une réalité purement intérieure ou bien extérieure reflétant l'extraordinaire multiplicité du monde.

Dans le fonctionnement de type scientifique, la réduction de l'imaginaire passe nécessairement par un langage rationnel qui se veut objectif. Galilée disait joliment que l'Univers est un livre perpétuellement ouvert devant nos yeux, écrit dans le langage universel des mathématiques et de la géométrie. Le scientifique tente de décrypter le monde extérieur indépendamment de son psychisme. La question qui se pose est donc de savoir si l'artiste, quand

il écrit un poème ou compose de la musique, ne traduit pas lui aussi une certaine « réalité » indépendante qu'il perçoit confusément, même si la représentation qu'il en donne est totalement subjective. En d'autres termes, l'artiste peut-il, par des formes d'investigation qui lui sont propres, appréhender des éléments d'une réalité objective extérieure à lui, éléments diffus, mais exprimables exclusivement dans un langage non rationnel ? Toute la question est là ! L'art, au contraire de la science, n'ayant pas pour propos de rationaliser le monde, offre en fait un champ d'interrogations plus vaste, et les plongées dans l'océan de l'imaginaire nécessaire à la créativité artistique sont sans doute plus fréquentes et moins contrôlées que dans la démarche scientifique.



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Il est clair que ce qui nous émerveille encore et toujours dans la science est le phénomène qu' une structure s'associe comme spontanément des structures nouvelles et que ce lacis de structures finit par couvrir un vaste domaine avec lequel la structure initiale n'avait absolument aucune relation. Cette force formatrice de formes que possède une structure une fois explicitée caractérise la véritable essence d'une connaissance scientifique, et l'étroite parenté qui existe entre la science et l'art se manifeste de nouveau à cet endroit très distinctement. On trouve également ici une réponse à une question qui a été souvent soulevée : celle de savoir pourquoi il n'est pas possible de produire de grandes réalisations artistiques dans le style d'une époque antérieure, ni de parvenir encore aujourd'hui à des connaissances scientifiques significatives dans le domaine, par exemple, de la physique classique ou de la théorie hégélienne de l'histoire. Les domaines qui pourraient être ordonnés au moyen de telles pensées ont déjà reçu leur agencement dans une époque antérieure de la science et la force formatrice de formes de ces pensées antérieures a depuis longtemps saisi tout le matériau qui était capable de produire un tel agencement. Une grande réalisation scientifique n'est de nouveau possible que si, les temps ayant changé, un matériau nouveau est offert à la pensée humaine ; il faut que le four de fusion des processus historiques libère un matériau nouveau épuré, qui attend dès lors la cristallisation qui établira pour toujours sa forme future. Le fait que des idées scientifiques décisives soient souvent explicitées par des hommes différents presque en même temps et indépendamment n'est pas moins naturel que le fait qu'il se forme souvent en différents endroits et indépendamment, au cours de la fusion de solidification, des cristallisations qui font alors apparaître le cristal presque en même temps de différents côtés.



ERWIN SCHRÖDINGER - L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...)Pour parler sans métaphore, nous devons affirmer que nous sommes confrontés ici à l'une de ces antinomies typiques causées par le fait que nous n'avons pas encore réussi à élaborer une perspective suffisamment compréhensible sur le monde sans en retirer notre propre esprit, le producteur du tableau du monde, de telle sorte que l'esprit n'y a aucune place. La tentative de l'y introduire engendre nécessairement, après tout, quelques absurdités. J'ai discuté plus haut le fait que, pour cette même raison, le tableau physique du monde manque de toutes les qualités sensibles qui concourent à former le Sujet de la Connaissance. Le modèle est incolore, inaudible et impalpable.

De la même façon, et pour la même raison, le monde de la science manque, ou est privé, de tout ce qui ne prendrait un sens que par rapport au sujet contemplant, percevant et sentant consciemment. J'entends par là tout d'abord les valeurs éthiques et esthétiques, toutes les valeurs, tout ce qui est lié au sens et au but de l'ensemble de l'apparaître. Tout cela n'est pas seulement absent, mais ne peut, d'un point de vue purement scientifique, être inséré de manière cohérente. Si quelqu'un essaie de l'y mettre, dedans ou dessus, comme un enfant met de la couleur sur ses dessins, cela n'ira pas. Car tout ce qui est fait pour entrer dans ce modèle du monde prend bon gré mal gré la forme d'un énoncé factuel scientifique ; et en tant que tel, il devient faux.



JEAN-PIERRE LUMINET - ILLUMINATIONS

(...) À certains moments en effet, nous allons si loin dans la recherche théorique que le nombre de personnes avec lesquelles nous pouvons réellement partager nos idées se réduit à une poignée. On se trouve alors dans une forme extrême, que je goûte autant que les extrêmes physiques que j'ai connus lors de longs trekkings effectués dans les contrées désolées de l'Islande et de l'Alaska. L'extrême, personne ne nous le propose ni ne nous le demande. C'est nous et nous seuls qui définissons nos extrêmes et décidons d'entreprendre le périple, avec la sensation excitante de risque : celui que l'on court quand on explore les frontières. Plus généralement, l'aversion au risque caractéristique de notre société actuelle, hyperprotectrice et frileuse, me met souvent en rogne ! Avec les mathématiques pures et les théories les plus avancées de la physique fondamentale, le chercheur prend des risques intellectuels énormes. Il peut s'engager dans une « galère » de plusieurs années d'explorations sans avoir aucune garantie de trouver quelque chose d'intéressant. Et l'on ne peut ouvrir des chemins nouveaux ou inventer que dans l'endurance, la persévérance et un relatif isolement. Que de doutes et d'errances quand on choisit ce type de cheminement ! Lorsque j'ai commencé à travailler sur les modèles d'univers chiffonnés, j'ai pris un risque. Le sujet était si nouveau et provocateur que durant quelques années, le rythme de mes publications dans les revues spécialisées (à quoi on évalue le plus souvent l'activité d'un chercheur) n'a pu que baisser. Quand vos collègues et les commissions d'évaluation du CNRS vous font plus ou moins gentiment remarquer : « Tu ne publies plus beaucoup ces derniers temps », il faut de l'endurance et de la persévérance pour continuer à avancer. C'est ce que j'ai fait, en m'adjoignant de précieux et brillants collaborateurs. Pendant plusieurs années, nous n'avons publié qu'une poignée d'articles très techniques, n'intéressant qu'une petite frange de la communauté des cosmologistes.

C'est alors que de façon inattendue, en février 2003, les premiers résultats d'un télescope à micro-ondes de la NASA embarqué dans l'espace et spécialisé dans l'étude du rayonnement cosmologique micro-ondes, sont venus apporter un soutien inespéré à nos modèles. En octobre, nous avons publié un article qui a fait la une de Nature, dans lequel nous avons fait une étrange proposition concernant la forme possible de l'Univers : l'espace sphérique dodécaédrique. En raison de la comparaison pittoresque faite par un journaliste britannique entre notre modèle et l'intérieur d'un ballon de football dont les facettes opposées seraient recollées, l'idée a été relayée auprès du grand public par les journaux du monde entier. Comme on peut

l'imaginer, le débat s'est aussitôt installé dans la communauté professionnelle, avec partisans et adversaires. C'est ainsi que doit fonctionner la science : la controverse fait avancer, d'autant que plusieurs dizaines de chercheurs se sont enfin mis à étudier sérieusement la topologie cosmique ! Aujourd'hui, en 2011, le modèle n'est ni validé ni invalidé (ce qui est déjà en soi un beau succès). Et en 2013, les données du télescope spatial européen Planck nous diront peut-être si l'Univers possède ou non une telle forme. J'ose penser que j'aurai alors d'autres sujets d'intérêt, même s'ils tourneront encore autour des structures géométriques invisibles de l'espace-temps, de l'infiniment petit à l'infiniment grand...

En effet, je réalise après coup que tous les sujets sur lesquels j'ai travaillé convergent : à toutes les échelles, l'univers physique nous plonge dans des mirages, des illusions optiques et des altérations de la perception que nous nous efforçons de dissiper. J'aime traiter, en fin de compte, de notre rapport à ce que l'on croit être le «réel ». Il est évident que le monde objectif est brouillé par l'imperfection de nos sens, même prolongés par nos instruments les plus sophistiqués. Au-delà de ce poncif, il est impressionnant de voir comment la nature même du monde physique brouille les cartes. La mécanique quantique et son principe d'incertitude sont souvent associés à cette idée de brouillage, mais à l'échelle macroscopique, il existe aussi des distorsions de l'espace et du temps, des mirages gravitationnels, peut-être des mirages topologiques ... Peut-on parler d'un réel voilé ? À condition d'accepter qu'il est possible de déchirer le voile, ou une partie du voile, grâce à nos instruments mathématiques. Nous ne serions pas alors plongés dans l'illusion de manière irréversible, à la façon de la Mâyâ des hindous. Nous, physiciens théoriciens, faisons le pari – peut-être naïf – qu'à force qu'à force d'études, nous acquérons les moyens intellectuels de pénétrer plus avant dans le réel.



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Il faut enfin qu'il soit encore question, après tout cela, du niveau de réalité le plus haut, dans laquelle le regard s'ouvre aux parties du monde dont on ne peut parler que par allégorie. On pourrait commencer ici justement par une allégorie et parler du niveau de réalité qui nous unit à l'éternité. Mais il n'est pas encore possible ici de comprendre les allégories et, par ailleurs, il faut pour l'instant revenir en arrière une fois encore pour parler de la gradation des régions de réalité qui doit trouver son achèvement avec ce niveau le plus élevé.

(...) Mais nous savons par ailleurs que l'amour transforme toute la réalité d'une manière bien plus générale et bien plus sérieuse. Notre relation aux hommes modifie la physionomie du monde qui nous entoure. Sans doute n'est-ce pas la petite partie du monde qui se laisse complètement objectiver qui est modifiée ici. Mais partout où les choses ont une certaine signification pour nous, cette signification est influencée de manière décisive par notre position à l'égard des hommes. Il est vrai que la clarté et la couleur objectives des choses qui nous entourent, par exemple, en tant qu'elles peuvent être enregistrées au moyen d'instruments optiques, ne dépendent pas de nous. Mais le fait que le monde s'illumine pour nous de couleurs claires ou bien nous apparaisse gris de part en part, ce fait est entièrement déterminé par notre position à l'égard des autres hommes et par l'état de notre conscience. C'est pourquoi cette partie de la réalité pèse souvent beaucoup plus lourd que la région objective sur l'ensemble de la destinée humaine. Le bonheur et le malheur dépendent seulement pour une petite part des événements objectifs extérieurs. Pour être heureux, on a besoin de certaines présuppositions déterminées dans l'âme, et non pas seulement de circonstances extérieures favorables.

C'est avec l'amour que grandissent les ailes de l'âme, comme le dit Platon dans le Phèdre. Cette attitude intérieure à l'égard de la réalité détermine en outre aussi notre façon de penser et d'agir, et dans cette mesure elle a indirectement une emprise même sur la région objective. Mais cette attitude à l'égard de la réalité dépend pourtant à son tour, de manière si décisive des processus de connaissance par lesquels elle entre dans et elle est si différente d'un homme à l'autre que cette partie de la réalité ne peut plus être objectivée. L'état, par exemple, dans lequel le monde nous devient étranger et séparé de nous comme par un rideau de brume peut être transformé en un autre état par la sympathie d'un ami qui nous demande si nous allons bien ; on compterait bien d'autres exemples encore d'une situation de connaissance identique. Aussi peut-on désigner comme l'un des

premiers caractères spécifiques du niveau de réalité dont il doit s'agir dans les sections qui suivent la juxtaposition des deux faits suivants : celui que la réalité dépend pour une part considérable de l'état de notre âme et que nous pouvons dans cette mesure transformer le monde à partir de nous-mêmes ; et celui que l'effet de cette capacité de transformation se dérobe pourtant en partie à l'objectivation justement parce que les hommes sont différents et se comportent différemment à l'égard du monde et parce que cet état créateur de l'âme appartient à l'océan de ses processus inconscients, dont aucun ne peut être amené à la surface de la conscience sans modification.

Ce second point est en connexion étroite avec encore une autre circonstance importante : la force de l'âme, qui lui permet de transformer le monde, ne peut pas être dirigée par la volonté humaine. Nul ne peut obtenir par exemple, même en tendant à l'extrême toutes les forces de sa volonté, qu'apparaisse entre soi et un autre homme la relation que nous appelons l'amour. Au contraire, un sentiment instinctif nous dit que la volonté est un instrument totalement inadapté au maniement de la partie de notre âme dans laquelle s'accomplissent les modifications décisives de la réalité.

Lorsqu'on dit que nous pouvons transformer le monde par les forces de l'âme, il faut donc ajouter que nous ne pouvons pourtant pas opérer cette transformation selon notre volonté. Par ailleurs, la capacité des hommes à comprendre est illimitée et il existe aussi à cet effet des chemins pour influencer les facultés créatrices de l'âme à partir de la conscience.

(...) Il est clair que seul un observateur superficiel peut voir dans la loi éthique un dénigrement de la vie de l'individu au profit de celle de la communauté et une imitation de la liberté. Pour qui voit clair, elle est un recueil d'expériences séculaires au sujet de la manière dont il faut se comporter afin « d'être heureux » - au sens où les Anciens l'entendaient – ou, selon le langage des chrétiens, de « trouver grâce aux yeux de Dieu », ou encore, selon le chemin de pensée de cette section, de « protéger les facultés créatrices de l'âme ». On comprendra que sur le plan des principes ces trois formulations différentes veulent dire la même chose.



JEAN-PIERRE LUMINET - ILLUMINATIONS

(...) Valéry demandait au poème qu'il lui procurât une « sensation d'univers ». Il est certain que cette sensation de totalité est première, qu'elle est à l'origine de mon émotion poétique tout comme de cette passion que j'ai conçue pour la cosmologie – l'étude de l'Univers physique considéré comme un tout. C'est d'ailleurs cette intuition du tout qui empêche encore la cosmologie, aux yeux de certains, d'accéder au statut de science à part entière, en vertu du réquisit selon lequel il ne pourrait y avoir de science du tout. Même si, on le sait, il n'existe pas de bonne définition de l'Univers, on ne peut s'empêcher d'interroger son sens. Le sens nous déborde plus qu'il nous échappe. Cette sensation d'univers, qui est à l'origine de ma double démarche d'astrophysicien et de poète, a pris un jour le visage d'une émotion déterminante par la grâce d'une phrase lue dans un livre, et dont je me souviendrai à jamais. J'avais une quinzaine d'années, dans ma campagne natale près de Cavaillon, et je venais de lire une encyclopédie d'astronomie, d'une grande aridité de présentation. Soudain, à la dernière page de l'ouvrage où se trouvait résumé un exposé de la relativité générale, et notamment du concept d'espace courbe – auquel je ne pouvais à l'époque rien comprendre -, je suis tombé sur cette phrase qui m'a stupéfait : « L'espace a ici la forme d'un mollusque. » J'ai plus tard étudié les grilles de coordonnées souples dites du « mollusque de Gauss », qui ont donné après coup un sens mathématique à cette phrase. Je crois pouvoir dire aujourd'hui que c'est le mystère de cette phrase qui a peut être décidé de ma vocation de chercheur, par l'énigme à la fois poétique et scientifique qu'elle me posait. C'est pour expliciter les courbes et les bosses du mollusque universel que j'ai entrepris mes travaux sur la relativité générale, sur les trous noirs et les univers chiffonnés peuplés de galaxies fantômes. Oui, ma « sensation d'univers » m'aura été donnée par le mollusque d'espace-temps !

Souvent, on me demande si le fait de travailler aux frontières de la physique fondamentale et de la cosmologie, avec des notions où l'infini est omniprésent, ne m'éloigne pas des préoccupations de la vie ordinaire, voire ne me met mal à l'aise. Je suis un grand admirateur de Bachelard, mais sur un point je ne partage pas son sentiment lorsqu'il écrit : « On ne vit pas dans l'infini parce qu'on n'y est pas chez soi. » Cette relation inquiète à l'Univers, cette appréhension négative de l'infiniment grand, je ne l'éprouve pas du tout, même si je puis la comprendre sur le plan historique et culturel. Elle n'est pas nouvelle. Elle est toujours contemporaine de l'effondrement d'une image unifiée, harmonieuse du cosmos. Je pense au retentissement d'une

telle situation dans la poésie de John Donne, par exemple, à son admirable « Anatomie du monde », à cet émiettement infini de l'Univers «retournant à l'état des atomes » dont il s'inquiète, à l'aube du XVI^e siècle, après les révolutions cosmologiques introduites par Copernic, Kepler et Galilée. Je pense aussi à Laforgue, qui vit à une époque – la seconde moitié du XIX^e siècle – où la conception d'un espace infini s'est imposée, mais qui, par une projection cosmique de son mal-être personnel, s'alarme d'une souffrance universelle, à proportion infinie. Je comprends cela, mais je me sens plus proche des poètes de la plénitude infinie (et non de l'espace vide et mort de Newton) : Lucrèce – référence antique incontournable -, Whitman, les romantiques allemands, Jean-Paul Richter en particulier, à qui le voyage dans un univers infini inspira « La comète », un chef-d'œuvre de spontanéité créatrice. Sans doute peut-on distinguer deux types de sensibilités, l'une réceptive à la totalité finie, l'autre à la fragmentation, aux flux permanent des choses : Parménide et Héraclite. Ce plan de clivage se trouve dans la sensibilité poétique tout autant que dans la créativité scientifique. Elle engagera le savant à lancer dans telle ou telle piste de recherche au détriment d'une autre, elle engagera le poète à interpréter et « vivre » différemment les nouvelles données de la science. Je pense toutefois que ces deux tempéraments peuvent être réconciliés, car pour ma part, je me sens à l'aise dans ma maison infinie, pour répondre à Bachelard. Je construis des modèles d'univers chiffonnés qui sont finis mais qui donnent l'illusion d'être infinis ; tandis que dans mes poèmes, je tente d'édifier, comme Claudel, ma « maison fermée », mais une maison où l'infini pourrait rentrer, lavé du mépris inquiet où le tenait l'auteur des Cinq Grandes Odes.

L'un des poètes les plus profonds que je connaisse est Omar Khayyâm. Cet humaniste persan du XI^e siècle fut sollicité d'un côté par le vizir Nidham al Mulk, qui lui offrit le pouvoir politique, de l'autre par Hassan Ibn as- Sabbah, le fondateur de la secte des Assassins, qui lui offrit le pouvoir religieux. Khayyâm refusa ces deux pouvoirs, choisissant de se consacrer exclusivement à la science et à la poésie. Mathématicien et astronome, il dirigea l'observatoire de Nichâpur et prépara la réforme du calendrier persan. Poète, il prescrivit le vin et l'amour comme remèdes à tous les maux de la condition humaine. Nul ne fut mieux placé que lui pour parler de la vaine ambition du savant, de celui qui ne se préoccupe que de résoudre l'énigme universelle en oubliant tout contact avec la réalité terrestre. Le souci constant de Khayyâm fut d'emprunter toutes les voies qui s'offrent à la connaissance, convaincu que tout chemin à sens unique mène vers l'impasse. C'est dans cette impasse, dit-il dans ses quatrains, que se

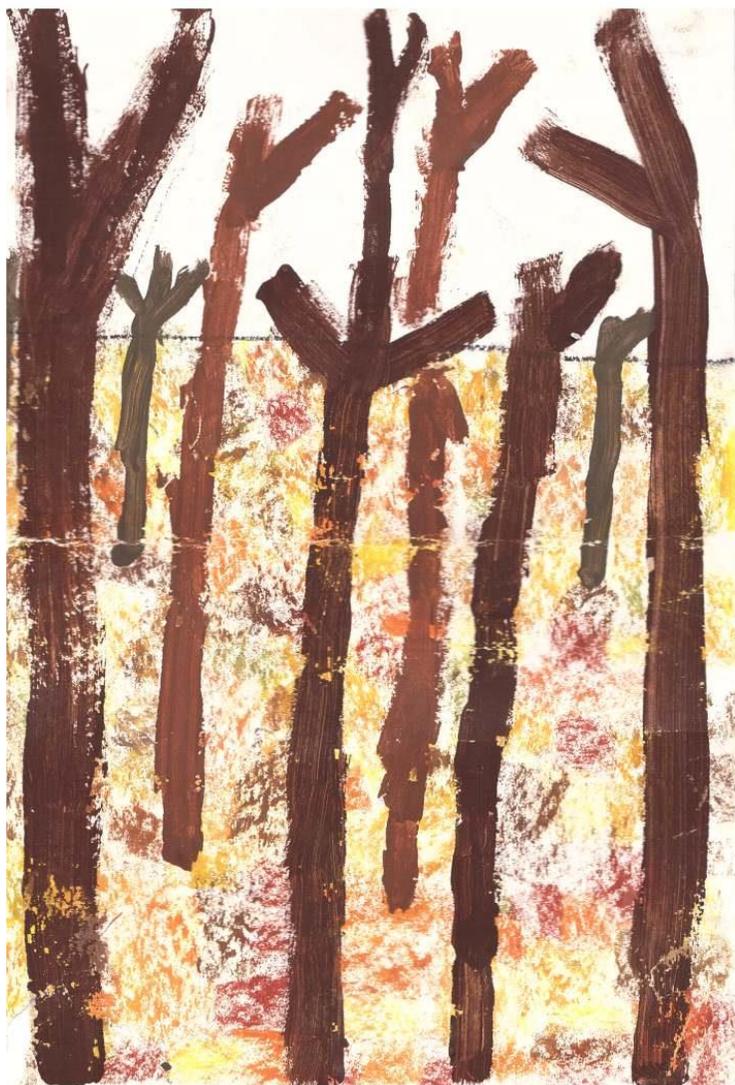
fourvoient les purs hommes de science, « ces perceurs maladroits des perles du savoir ».

Le recueil de poèmes que j'ai commencé à la fin des années 1990, mais que je n'ai publié qu'en 2004, « Itinéraire céleste », a traduit la fin de la schizophrénie volontaire et têtue que je m'étais jusqu'alors imposée, et qui me faisait considérer les deux pôles intellectuels de ma créativité – science et poésie - comme parfaitement étrangers l'un à l'autre, voire antagonistes. Mes précédents recueils exprimaient la pure émotion individuelle, perçue dans ma seule sensibilité. Celui-ci a mis l'inépuisable flux et reflux de l'espace intérieur en résonance poétique avec celui de l'espace cosmique. Nul apaisement particulier : harmonie et désordre continuent de régner tour à tour dans ces espaces. Mais l'itinéraire céleste est celui d'un imaginaire poétique s'envolant vers une forme élargie de l'expression littéraire.

Ce n'est d'ailleurs sans doute pas un hasard si, à la même époque, j'ai estimé qu'il pouvait être intéressant de « mettre de la science dans le roman », c'est-à-dire d'utiliser les fabuleuses histoires de certains hommes de science pour en faire des héros de roman. Dans cette veine, j'ai commencé avec « Le Rendez-vous de Vénus », qui se déroule au siècle des Lumières, j'ai poursuivi avec « Le Bâton d'Euclide », un roman sur l'histoire de la bibliothèque d'Alexandrie – un hymne à la transmission des savoirs par-delà les clivages idéologiques et religieux, sujet plus que jamais d'une brûlante actualité. Et en 2006 ai commencé, avec « Le Secret de Copernic », une série romanesque qui fera pénétrer dans la vie, l'œuvre et la pensée de ces grands découvreurs qui, entre le XVIe et le XVIIe siècle, ont bouleversé le monde, bousculé les vieilles croyances et révolutionné notre image de l'Univers.

À travers l'écriture romanesque je souhaite, à l'instar d'Alexandre Dumas, un de mes modèles, instruire tout en divertissant. Dans la mise en scène de la science, ce n'est pas de vulgarisation qu'il s'agit, mais de sensibilisation. La fiction permet de mettre de la chair sur des personnages historiques et des concepts à première vue rebutants, parce que « scientifiques ». Le roman humanise le propos et démontre que le savoir n'est jamais séparé de l'émotion.

En résumé, ma vie de chercheur et d'écrivain est ainsi la quête d'une double mesure : celle du cosmos et celle des profondeurs de l'âme humaine.



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Dans cette situation, et comme il est clair que les différents niveaux de réalité doivent « s'ajuster », ce qui arrive d'un point de vue biologique doit recevoir aussi son sens dans le niveau de réalité du symbole. Il est fréquent que cela se fasse à travers un groupe particulier de symboles, dont il faut qu'il soit question maintenant. Il s'agit ici en premier lieu de processus biologiques qui concernent un ensemble de beaucoup d'hommes : par exemple la formation de communautés humaines, ou ce l'on appelle les événements politiques, et de manière parfaitement générale des actions que nous désignons couramment comme la conséquence des pulsions et des passions humaines.

Lorsqu'à l'automne de chaque année le temps est arrivé, les oiseaux migrateurs se rassemblent en gigantesques troupes comme à l'appel d'un commandement imperceptible pour prendre ensemble le chemin qui mène vers le sud. Il peut arriver de même qu'à travers d'immenses contrées les hommes tombent subitement dans l'inquiétude et qu'ils s'attroupent, entrent ensemble dans une griserie d'exaltation, comme s'ils étaient poussés par une puissance invisible, ou s'engagent dans un travail de destruction encore plus insensé. Ces processus trouvent leur expression dans le niveau de réalité des symboles en ceci que des mots ou des concepts déterminés, parfois aussi des signes de reconnaissance extérieurs quelconques, se transforment en « symboles du mouvement ». C'est ainsi qu'en France les mots de « liberté et égalité », en Russie le drapeau rouge, ou la croix à l'époque des croisades, sont devenus les signes du mouvement. Les communautés humaines se forment à des signes de ce genre et il semble que ce soit la seule force des symboles qui décide des points de vues selon lesquels les hommes se réunissent et se séparent en « nous » et « les autres » et se livrent bataille souvent jusqu'à l'anéantissement. La différence concrète qui existe entre deux thèses ennemies peut alors être si faible que la raison pour laquelle on fait la guerre est absolument impossible à comprendre dans la sphère logique – ce qui est un signe clair du fait que ces thèses ne sont que des signes extérieurs qui dépeignent dans le niveau de réalité des symboles un événement d'une autre nature.

(...) Le processus biologique qui s'accomplit à notre époque chez les peuples de la Terre et dont la force lugubre se manifeste déjà à présent de façon atroce dans la Seconde Guerre mondiale a certainement pour but la formation de communautés humaines plus grandes dont le gouvernement s'étende plus loin que celui des entités nationales conditionnées par la communauté de langage ou de race. Les grandes communautés qui

combattent pour leur existence se rassemblent ici autour de signes très différents : en Allemagne et en Russie, on veut que l'unité supérieure à laquelle on aspire soit liée par une nouvelle profession de foi, mais telle qu'elle permette pourtant à l'idéologie d'être fortement adossée à l'ancienne idéologie de l'État national, comme en Chine et au Japon ; pour la communauté que conduisent les Anglo-Saxons, le lien reste celui du droit commun et de la prospérité commune qui s'épanouit grâce à lui. Quant à l'origine du combat, nous ne la connaissons pas, et le résultat de la guerre ne sera sans doute reconnaissable qu'une ou deux décennies après sa fin, lorsqu'il sera devenu évident que telles communautés nouvellement formées entrent dans l'histoire future comme des unités solides et que telles autres sont définitivement oubliées. Il est certain qu'un ordre de droit se développera alors aussi de lui-même dans les unités nouvellement formées, ordre qui peut être vu simplement comme le signe extérieur du fait qu'ici est apparue une communauté durable.

Peut-être devrait-on dire encore que l'homme individuel ne doit jamais croire qu'il puisse exercer une emprise réelle sur le cours de l'histoire du monde par des idées ou des programmes nouveaux. L'histoire du monde reçoit sa forme de puissances différentes et plus fortes et ce ne sont pas les hommes qui font l'esprit des époques. L'homme individuel peut tout au plus trouver la trace de l'esprit de l'époque, pressentir son effet et lui donner une forme déterminée avec des mots. Naturellement, ces mots peuvent alors être les cristallisations par lesquelles un changement préparé de longue date s'accomplit subitement comme par enchantement. Mais il est clair aussi que l'homme individuel n'est alors qu'un outil, et non la force d'impulsion de ce qui s'accomplit. C'est pourquoi l'homme d'État ou le politicien individuel est presque toujours remplaçable - après l'assassinat de César son œuvre a été achevée par un autre -, tandis que le grand artiste n'est sans doute pas remplaçable, même en ce sens. Il est vrai que même l'artiste ne peut que créer des formes, une fois que les temps sont mûrs et que des décennies ou des siècles de développement ont préparé à faire ce pas déterminé en art. Mais l'artiste n'en crée pas moins les formes d'une manière qui lui est entièrement personnelle, son œuvre est réellement attachée à sa personne. Si Beethoven était mort trente ans plus tôt, par exemple, beaucoup de morceaux n'auraient jamais été écrits qui, parce qu'ils ont été écrits, montrent encore et toujours pour des siècles aux hommes qui entendent leur musique le chemin qui mène aux choses ultimes et véritables, et les rendent meilleurs et plus accessibles à ce qui est beau. Mais souvent l'homme d'État n'a guère besoin d'être un homme. C'est pourquoi aussi les périodes qui passent pour être les grandes époques

fécondes de l'humanité sont celles où l'art a la possibilité de naître ; les autres siècles, dont la physionomie est déterminée par de grands hommes d'État, de grands juristes ou de grands techniciens, apparaissent plutôt aux générations suivantes comme des époques de décadence ou de transition.



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Vue de l'extérieur, l'expérience religieuse apparaît comme une modification dans la structure de la conscience humaine et de son fonds inconscient. Nous remarquons que l'homme qu'elle concerne a modifié sa position à l'égard du monde et que cette modification se répercute dans ses mots et ses actions. Cet examen de l'extérieur ne pourrait guère amener à l'idée de parler d'une transformation de la réalité tant que la modification ne s'accomplirait que pour un homme particulier. Mais nous observons alors le phénomène remarquable que la même modification peut exercer son emprise sur beaucoup d'hommes et qu'il y a une ressemblance manifeste ici avec ce qui se passe dans l'amour, qui se communique toujours de celui qui aime à celui qui est aimé lorsqu'il est authentique. À travers un homme, l'accès à un autre monde, tel qu'il a été exprimé plus haut par allégorie, s'ouvre donc aussi à beaucoup d'autres ; il trouve son expression dans des symboles qui séparent donc déjà une certaine communauté du reste des hommes, et le contenu de l'expérience religieuse reçoit pour finir une forme susceptible d'être appréhendée dans un mythe religieux : dans l'allégorie, qui crée initialement le langage au moyen duquel il est possible de parler du contenu des expériences religieuses.

Lorsqu'une modification de la conscience humaine s'est finalement accomplie de cette manière dans de grandes communautés de peuples, parler d'une transformation de la réalité devient pourvu de sens. Il est clair que le fait que des hommes qui ont une autre structure de conscience vivent encore dans d'autres domaines quelconques de la Terre n'a pas alors énormément de signification ; car, à l'intérieur de la grande communauté religieuse, les symboles du mythe religieux sont compris de tous, ils décrivent pour les membres de la communauté des expériences réelles et ils désignent donc une partie authentique de la réalité. Le caractère d'engagement de l'expérience religieuse s'accompagne donc du fait que même les autres régions de réalité sont intégrées à l'interprétation au moyen des symboles religieux et que la question de leur caractère objectivable perd son importance. De la vérité on n'exige plus qu'elle soit objective, mais seulement qu'elle soit un lien entre tous.

(...) Le caractère d'engagement de l'expérience religieuse rend aussi compréhensible le fait que la différence de croyance introduise en général parmi les hommes une séparation sans espoir ; des hommes de croyances différentes sont désunis à propos de ce qui est essentiel. De là vient encore l'acharnement qui caractérise toutes les guerres de religion, qui sont toujours menées pour les biens les plus sacrés contre un ennemi incroyant

en qui les croyants voient davantage un animal qu'un homme ; car l'incroyant, en tant qu'homme dont la structure de conscience est différente, est dans les faits presque aussi étranger qu'un animal et sa simple existence est déjà une menace pour la réalité véritable.

Quand on considère de cette manière la religion et l'effet des communautés religieuses, la force que possède l'âme humaine pour transformer la réalité semble être plutôt un malheur qu'un bonheur et l'on pourrait être tenté de souhaiter que les hommes désirent dans le futur renoncer de plus en plus à cette façon de prendre au sérieux leurs expériences d'un monde plus élevé, comme le dit l'allégorie, et d'en parler avec des symboles. Mais ce souhait serait parfaitement irréalisable. Car il n'y a rien qu'on puisse changer dans le fait que la réalité peut être transformée par notre âme, et nous ne pouvons pas non plus désirer ici aucun changement, puisque tous les grands biens de l'humanité dans le domaine de l'esprit surgissent en dernière instance de ce fait, comme les expériences religieuses (au sens le plus général) présentent par ailleurs nécessairement l'ultime critère de valeurs à l'aune duquel on mesure tous les actes et toutes les pensées humaines, les hommes formeront toujours des symboles pour parler par leur intermédiaire de ce critère des valeurs.

On pourrait objecter ici qu'à notre époque, justement, une grande partie de l'humanité s'est expressément détachée de toute attache religieuse. Mais en réalité, même si les attaches se sont dénouées avec les religions dans lesquelles il est expressément question de Dieu, il s'est pourtant créé un espace pour des attaches religieuses d'une autre nature, dans lesquelles, par exemple, le mythe est envisagé en faisant abstraction autant que possible des facultés créatrices de l'âme. Pour une partie de l'humanité, il est manifeste que l'éloignement à l'égard des religions connues jusqu'à présent n'est qu'une préparation à contracter de nouvelles attaches, et l'apparition de religions-de-ce-monde aussi stupéfiantes que le national-socialisme et le bolchevisme indique qu'ici s'ouvre peut-être la voie de nouveaux changements décisifs dans la structure de la conscience humaine.

Pour une autre partie de l'humanité – notamment dans le monde anglo-saxon -, c'est une attache d'une autre nature qui s'est depuis longtemps substituée à la religion antérieure. Cette autre attache est associée aux expériences des premiers grands esprits du début des temps modernes qui ont découvert qu'il y avait encore à côté de la forme chrétienne de la réalité issue de la révélation une autre réalité objective, qui a trouvé ensuite sa voie royale avec l'apparition de la science de la nature des temps modernes. Pour une grande partie de l'humanité d'aujourd'hui, la réalité est purement et simplement identifiée à ce niveau de la réalité objectivable, qui forme le

fondement de tout critère de valeur. L'adoption de cette conception de la valeur est aussi inconsciente que dans n'importe quelle religion ; elle n'est fondée que pour une partie des croyants sur la répétition des expériences des esprits qui l'ont établie, tandis que la grande masse d'entre eux ne perçoit sans doute ces mêmes expériences que comme quelque chose de vague et d'obscur.

Les répercussions de l'esprit humain dans le monde objectif matériel peuvent toutefois exercer une emprise sur beaucoup d'hommes ; la vue d'un navire gigantesque par exemple, ou celle des gratte-ciel de Manhattan, peut instiller en nous un étonnement où nous trouvons distinctement la trace des puissances démoniques auxquelles l'homme s'est ici attaché ; et peut-être la force de conviction de la Weltanschauung anglo-saxonne repose-t-elle sur des expériences de ce genre. Mais la question se pose pourtant de savoir jusqu'à quel point cette Weltanschauung peut être comparée aux autres religions. Elle a sans doute beaucoup de caractères en commun avec les autres religions. En particulier le fait que le croyant ne parvient pas à accéder intérieurement au monde d'expérience de ceux qui appartiennent à une autre religion vaut également ici. Exactement comme les autres religions, cette Weltanschauung signale aussi aux hommes que nous sommes qu'il ya quelque chose d'extérieur ou de supérieur à nous et qui n'est plus assujéti à notre volonté : les lois éternelles qui gouvernent l'évolution du monde objectif.

Mais le fait qu'il n'existe dans cette Weltanschauung aucun mythe où il soit question des facultés créatrices de l'âme sous une forme symbolique a pourtant pour conséquence qu'en un point décisif elle a une signification moindre que celle des religions authentiques. Alors que les religions réelles ramènent encore et toujours le regard vers l'intérieur et pourvoient ainsi à ce que la région créatrice de l'âme demeure intacte en dépit de tout le malheur qui peut arriver dans le monde, la Weltanschauung prescrite pour ce qui est objectif abandonne l'âme sans protection à tous les périls ; et le préjudice que cela occasionne peut être d'autant plus grave que les hommes n'en ont généralement pas conscience. Il est donc sans doute improbable que cette Weltanschauung puisse subsister à la longue, une fois que les mots de la chrétienté seront devenus complètement inintelligibles. On peut penser plutôt qu'un autre langage se sera alors formé, dans lequel les forces qui transforment le monde en traversant notre âme seront de nouveau expressément nommées.



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Il est clair que l'expression « il y a » est une expression du langage humain et qu'elle se rapporte à la réalité telle qu'elle se reflète dans l'âme humaine ; on ne peut pas parler d'une autre réalité. Mais si l'expression « il y a » ne peut signifier aucune autre réalité, alors son sens se transforme en fonction de la manière dont la réalité se transforme elle-même au gré de nos croyances. Du fondement ultime de la réalité on ne peut parler que par allégorie, et si les hommes disent par allégorie : « Je crois en Dieu le Père », alors ce Dieu gouverne réellement le destin des hommes par la croyance comme le ferait un père. Cette croyance n'est en rien une illusion, mais elle est seulement l'acceptation consciente d'une tension jamais résolue dans la réalité, tension qui objective et qui évolue d'une façon certainement indépendante des hommes que nous sommes, et qui n'est pourtant à son tour que le contenu de notre âme, transformé par notre âme. Par suite, le même état de choses peut également conduire les hommes dans la direction opposée : si par exemple de grands groupes d'hommes adoptent à l'époque d'aujourd'hui la croyance que le mot n'est véritablement applicable qu'à la partie objectivable de la réalité, alors le monde lui aussi n'évolue que selon la cause et l'effet, sans qu'il y ait un « sens » plus élevé.

Que ce soit un père doué de bonté qui dirige le sort du monde ou que ce soit la loi impitoyable de la cause et de l'effet qui supervise d'en haut toutes les destinées humaines, cela ne dépend en fin de compte apparemment que des croyances des hommes. Mais il est clair aussi que cette connaissance elle-même ne nous met qu'au début de ce problème infini. Il pourrait bien être vrai que toutes les grandes allégories, comme le Dieu personnel, la résurrection des morts ou la migration des âmes, soient la réalité aussi longtemps que les hommes ont la force d'y croire. Mais ne devons-nous pas alors nous détourner d'une réalité qui est si subjective et qui semble de ce fait instable – au cours des siècles – et nous limiter à la région objectivable de la réalité, qui survit sûrement aux millénaires ?

Cette position est de toute évidence celle que beaucoup d'hommes cherchent à adopter aujourd'hui. Mais ce point de vue repose lui aussi sur une illusion, qui est de supposer qu'il est possible d'esquiver le fait que l'âme transforme le monde. L'adoption de la croyance que le niveau de la réalité objectivable est la réalité « véritable » transforme ou détermine pourtant déjà la réalité de manière semblable à ce que fait n'importe quelle autre croyance, et c'est pourquoi nous sommes à notre tour exactement autant qu'avant à la merci du conditionnement subjectif de la réalité. On a dès lors l'impression que la réalité est pour ainsi dire à la merci du bon plaisir

subjectif des hommes quant à leurs croyances et que les grandes guerres de religion qu'ils se livrent (et de même aussi sans doute la guerre actuelle) sont ainsi purement et simplement des décisions au sujet de la façon de donner forme à la réalité.

Face à cette lugubre possibilité, il est apaisant pour la pensée humaine de reconnaître que la croyance elle-même ne dépend certainement pas de notre bon plaisir, mais qu'elle vient à nous sans que nous fassions rien pour cela et que nous devons l'accueillir, quand elle nous est apportée par notre destin ou par notre époque, comme un cadeau ou comme une fatalité. Naturellement, nous pouvons aussi choisir encore, ensuite, entre nous adonner à une croyance ou y résister, nous pouvons nous tenir à l'intérieur ou à l'extérieur d'une communauté humaine et il est sans doute heureux qu'il reste là apparemment malgré tout encore un petit espace pour l'intervention de la responsabilité propre et de la conscience morale. Mais en général c'est une puissance supérieure qui décide des croyances des communautés humaines.

Après toutes ces considérations, il nous est sans doute devenu impossible à notre époque de dire avec la même assurance que les enfants : « Je crois en Dieu le Père, créateur tout puissant du ciel et de la terre ». Mais nous devrions pourtant accorder une pleine confiance à la puissance supérieure qui détermine nos croyances, et par là même notre monde et notre destin, pour notre vie et dans le cours des siècles.

(...) Il est clair que la question de l'existence de Dieu n'est plus depuis longtemps une question scientifique et qu'elle est plutôt la question de ce que nous devons faire. Mais ce que nous devons faire a toujours été parfaitement simple à travers le changement des époques. Nous devons, en tant que nous agissons comme membres de la communauté humaine, être bons et aider les autres. C'est ainsi que reste pour nous vivant et fécond dans les symboles de la communauté l'arrière-plan du monde dans lequel nous sentons que nous avons confiance en tant que membres harmonieux de la communauté. Et cette ouverture au monde qui est en même temps le « monde de Dieu » reste finalement aussi le bonheur le plus haut que le monde puisse nous offrir : la conscience d'être chez soi.



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942
(Intégralité de la troisième et dernière partie du livre)

L'inquiétude et le malheur de l'époque où nous vivons menacent les valeurs qui nous semblaient jusqu'alors en sûreté. Et si l'on fait des troubles politiques la norme des mouvements qui se produisent dans les fondements de la pensée, les catastrophes de ces décennies nous indiquent que les poids de la pensée humaine changent de points d'application et font bouger son socle. À quoi ressemblera le monde quand ce déplacement aura trouvé son terme, nous ne le savons pas. Mais il est probable qu'on interprète avec exactitude les signes de l'époque si l'on suppose que les régions de réalité auxquelles nous donnons forme nous-mêmes inconsciemment gagneront de nouveau en importance face à la région objectivable ; naturellement, il semble d'abord que ce soient les sinistres démons de ces régions qui jouent le rôle principal. Peut-être ce déplacement sera-t-il d'aussi grande ampleur que celui qui s'est produit au début de notre ère, allant jusqu'au point où le lien avec le passé ne peut plus être maintenu encore intact que dans des groupes humains très petits et clos. Mais peut-être n'est-ce pas la même chose qui se répétera encore une fois, peut-être ce qui est essentiel pour la connaissance du passé sera-t-il tout de même conservé, peut-être le déplacement trouvera-t-il son terme au point où la juxtaposition et l'imbrication des différents niveaux de réalité n'apparaîtront plus comme une contradiction, mais seront tolérés comme une tension féconde. L'individu ne peut rien faire d'autre dans ce domaine que se préparer intérieurement aux modifications qui ont lieu sans son intervention.

Les générations antérieures pouvaient poursuivre la construction d'une œuvre qui avait été entreprise par leurs prédécesseurs. C'est nécessairement un but plus modeste qui est assigné à notre époque, où même les antiques valeurs l'esprit ont été refondues. Il ne nous reste d'abord rien d'autre que le retour à ce qui est simple : nous devons remplir scrupuleusement les engagements et les tâches que la vie elle-même place devant nous, sans trop nous interroger sur leur origine et leur destination ; nous devons transmettre à la génération suivante ce qui nous semble encore beau, reconstruire ce qui a été dévasté et faire cadeau aux autres hommes, loin du vacarme des passions, de la confiance. Et ensuite nous devons attendre ce qui arrive ; le nouveau n'a pas besoin d'être tout de suite visible, même ainsi nous devons l'accepter – la réalité se transforme elle-même sans que nous y soyons pour rien.

Si nous pensons à l'époque qui va suivre, le plus grand danger qui nous menace vient sans doute de la confusion des puissances du bien et des

puissances du mal. À une époque où l'attache avec les anciennes religions a disparu, le danger que les démons s'emparent de l'autorité des dieux est d'autant plus grand ; et les démons s'allient toujours à ce fantôme radieux qui a plongé les hommes dans l'erreur à toutes les époques, le fantôme de la puissance politique.

Pour voir ici les choses plus nettement, nous devons nous rappeler avant tout que la puissance politique s'est fondée encore et toujours sur le crime. Le fait que la puissance politique finisse par avoir aussi des effets bénéfiques lorsqu'elle prend la forme d'un agencement dans une grande communauté humaine ne rend pas la situation meilleure pour autant. Les hommes cherchent toujours, dans le déploiement de la puissance, à s'annexer par la violence brutale ceux qui ne se soumettent pas spontanément à l'agencement de la communauté. Aussi bien le banal slogan : « Et si tu ne veux pas être mon frère, je te brise le crâne » a-t-il encore cours aujourd'hui dans chacune des grandes sphères de la puissance politique. Nous devons donc ici être méfiants ; il y aura sans doute toujours une puissance politique, et toujours des foules innombrables d'hommes qui souffriront et mourront au combat pour la puissance politique. Mais cela n'est pas décisif parce que ce n'est pas par là que se décide la valeur des choses pour lesquelles les hommes meurent. Peut-être le nouveau sens qui est donné à ce monde se développera-t-il pendant longtemps encore, inaperçu de la puissance politique, jusqu'à ce qu'un jour il unisse spontanément de grandes communautés.

Sans doute devons-nous aussi nous accommoder du fait qu'il y a et qu'il y aura de grandes masses d'hommes que l'amour de Dieu, pour parler par allégorie, ne peut plus rencontrer. On n'améliore pas la situation ici par le fait que l'on donne des biens matériels en compensation à ces masses. Ce qu'on veut dire ici ne vise absolument pas les hommes pour lesquels les choses vont mal extérieurement ou ceux qui ne peuvent pas penser ; il s'agit plutôt de ceux pour qui le monde revêt un aspect gris et figé. Dans une grande communauté ordonnée, ces hommes, conduits par de plus petits groupes d'autres hommes ou par des jeunes, participent pourtant encore d'une manière quelconque au sens qui les unit tous. Mais à une époque où ce sens est devenu obscur, et où un sens nouveau doit être trouvé, ils sont dans une situation sans espoir dans laquelle même la sollicitude des autres ne signifie aucune consolation. Mais cela non plus n'est pas décisif. Peut-être personne ne peut-il protéger ces masses du destin de devoir combattre avec acharnement d'un côté ou de l'autre pour la puissance politique. Mais ce qui est décisif maintenant est que les quelques hommes pour qui le monde rayonne encore se rassemblent et se reconnaissent de loin par-delà

les autres. Car c'est à eux seulement que le sens nouveau qui est donné au monde peut s'ouvrir.

Dans la conscience de son droit, l'homme de la puissance anéantit l'ennemi et jette en prison ceux qui lui résistent ; mais ce n'est pas lui qui importe, c'est plutôt celui qui garde les prisonniers et qui ne pourra pourtant pas se retenir de leur glisser parfois, malgré l'interdiction, un morceau de pain. Nous devons encore et toujours nous rendre compte qu'il est plus important de se comporter humainement à l'égard des autres que de remplir des devoirs professionnels, patriotiques ou politiques quels qu'ils soient. Même le fracas le plus bruyant des grands idéaux ne doit pas nous troubler et nous empêcher d'entendre un faible son dont tout dépend. On a dit si souvent que le faible est englouti et que seul le fort s'affirme triomphant dans le combat pour la vie. C'est sans doute exact. Mais qu'est-ce qui est fort ? En musique, ce sont rarement les passages les plus bruyants, où l'orchestre au complet emplit tout l'espace de sons ; ce sont plutôt les mesures dans lesquelles un seul violon chante très faiblement une mélodie. C'est pour cela qu'il faut que ceux qui connaissent encore la rose blanche ou qui peuvent distinguer le timbre de la corde argentée, s'unissent maintenant.

Peut-être la science jouera-t-elle dans l'avenir un rôle encore bien plus important qu'avant pour donner forme au monde. Non pas tant parce qu'elle appartient aux présuppositions de la puissance politique, mais plutôt parce qu'elle est le lieu où les hommes de notre époque sont face la vérité. Alors qu'il est absolument impossible d'échapper dans la vie politique à l'alternance incessante des valeurs et au combat d'un idéal mensonger contre un autre idéal mensonger, nous trouvons dans la science une région dans laquelle ce que nous disons est en dernière instance soit vrai soit faux ; là existe encore une puissance supérieure qui décide définitivement sans être influencée par nos désirs et qui par là même fixe les valeurs. De là vient aussi que les domaines les plus importants sont ceux de la science pure, où il n'est plus question d'applications pratiques, mais où la pensée pure épie dans le monde les harmonies qui y sont cachées. Cette région la plus intérieure dans laquelle la science et l'art ne peuvent plus guère être distingués l'un de l'autre est peut-être pour l'humanité d'aujourd'hui le seul lieu où elle soit en face d'une vérité entièrement pure, qui ne soit plus dissimulée par les idéologies ou les désirs humains. Il est vrai que la grande masse des hommes n'a pas davantage accès à cette région qu'elle ne l'avait auparavant au sanctuaire du temple. Mais pour les masses il suffit aussi de savoir que quelques hommes s'avancent jusque dans ce lieu et que là il n'est pas possible d'être trompé, que là c'est justement l'amour de Dieu qui décide, et non pas nous.

Tant que cette région centrale de la science demeure intacte, le danger qu'évoque le fait que nous maîtrisons les forces de la nature dans une bien plus grande mesure qu'avant n'est sans doute pas non plus trop grand. On peut orienter l'effet de ces forces vers le bien aussi longtemps qu'elles restent ordonnées par nous autour d'un centre qui est fixé non par nous, mais par une puissance supérieure. C'est seulement si le centre d'où procède l'agencement disparaît que les forces conduisent au chaos. Les vers de Stefan George : « Celui qui porte la flamme ... » valent ici pour l'humanité elle-même dans sa totalité. En un certain sens se répète maintenant à grande échelle un agencement qui existait déjà chez des populations primitives. Le chercheur scientifique est aux yeux du peuple, même s'il ne le veut pas, le magicien à qui les forces de la nature obéissent. Mais sa puissance ne peut ensuite tourner à l'avantage du bien que s'il est en même temps un prêtre et s'il agit seulement au nom de la divinité ou du destin. C'est pourquoi ce n'est sans doute pas un hasard si la transformation de la réalité s'est manifestée plus clairement dans la science que dans n'importe quelle autre région. Ici le destin lui-même nous montre le chemin qui est suivi par le monde ; il nous montre ce chemin sans s'engager dans le détour des expériences et des passions qui sont fixées à l'humanité dans son histoire, mais immédiatement dans l'effort pour trouver la vérité. Par suite, la connaissance des limites de la possibilité d'objectiver signifie sans doute aussi davantage qu'une simple expérience nouvelle des sciences de la nature, après bien d'autres, elle signifie que nous devons nous confronter à ce côté de la réalité pour lequel la connaissance ne peut plus être vue abstraction faite du processus de connaissance. Naturellement, cette connaissance n'est aussi à son tour qu'une pierre de construction, comme l'a été auparavant, par exemple, l'idée de l'existence des atomes ou celle de la position du Soleil dans le système planétaire ; et ce n'est qu'avec des centaines et des centaines de pierres de construction de ce genre qu'on peut commencer à construire le fondement d'une compréhension de la réalité. Toute connaissance repose en dernière instance sur l'expérience et rien ne peut rendre plus court ce chemin de l'appropriation de la pensée au cours des siècles. Un siècle d'expériences est souvent nécessaire pour amener au jour une seule idée nouvelle décisive. À la question de savoir comment est véritablement la réalité, on ne peut donc guère répondre autrement qu'à l'ancienne question de la fable : « Combien de temps dure l'éternité ? »

« Au bout du monde se tient une montagne, toute de diamant, et tous les cent ans un petit oiseau vole là-bas, et il affûte son bec, et lorsque toute la

montagne est démolie, alors il ne s'est écoulé qu'une seconde de l'éternité ».

